

# FRISSONS DE SILICIUM : LE RÉGNE DE L'OMBRE

*Eros*

01001011



# **Frissons de Silicium : Le Règne de l'Ombre**

*Par Eros*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Masque de Verre	4
Chapitre 2 : L'Éveil de la Déesse	15
Chapitre 3 : Trente Centimètres de Pouvoir	26
Chapitre 4 : L'Intruse au Regard d'Acier	36
Chapitre 5 : L'Infiltration	48
Chapitre 6 : Le Jeu du Chat et de la Souris	59
Chapitre 7 : L'Invitation au Sanctuaire	70
Chapitre 8 : Le Trône Vacillant	81
Chapitre 9 : La Fêlure	92
Chapitre 10 : L'Inversion des Rôles	102
Chapitre 11 : L'Océan de Plaisir	113
Chapitre 12 : Larmes de Silicium	123
Chapitre 13 : Le Lendemain du Chaos	134
Chapitre 14 : La Tentation de la Fuite	145
Chapitre 15 : La Confrontation Finale	158
Chapitre 16 : L'Union des Contrastes	169
Chapitre 17 : L'Aube Nouvelle	179

# Chapitre 1

## Le Masque de Verre

Le curseur clignote sur l'écran OLED, une pulsation métronomique qui scande le vide de mon existence diurne. `01001011`. K. Mon initiale, ma signature, ma prison.

Ici, au quarante-deuxième étage de cette tour de Shinjuku, l'air est recyclé, filtré jusqu'à l'asepsie. Il a le goût du métal et de la sueur rance de mes collègues, ces médiocres qui s'agitent dans l'open-space comme des insectes sous une vitre. Je tape une nouvelle ligne de code, mes doigts survolant le clavier mécanique avec une précision chirurgicale. Chaque caractère est une brique dans le mur que j'érige entre moi et le reste de cette humanité gémissante.

Je déteste la faiblesse. Je déteste le laisser-aller des corps, les rires gras à la machine à café, les effluves de parfum bon marché qui s'accrochent aux moquettes grises.

Je porte une chemise en soie blanche boutonnée jusqu'au menton. Elle est si serrée qu'elle entrave mes mouvements, une armature nécessaire pour contenir le chaos qui bout sous ma peau. Sous mon bureau, mes jambes sont croisées, mes escarpins Louboutin pointés vers le néant. Mes cuisses me brûlent. Une irritation sourde, délicieuse, provoquée par le contact du nylon de mes bas sur ma peau nue.

Je porte un secret entre mes jambes. Un petit œuf de jade, inséré ce matin avant de quitter mon loft. À chaque mouvement, à chaque ajustement de ma position sur mon fauteuil ergonomique, il glisse contre les parois de ma chatte, me rappelant que Kim, l'ingénieure prodige capable de stabiliser un réseau mondial en trois clics, n'est qu'une façade. Un masque de verre qui menace de voler en éclats.

Je porte ma tasse de café à mes lèvres. Il est glacé. Amer. Je ne le jette pas. Je bois cette amertume comme une pénitence.

— Vous travaillez encore tard, Kim ?

La voix est basse, posée, dépourvue de l'urgence hystérique qui caractérise les autres. Je ne lève pas les yeux. Je n'ai pas besoin de voir pour savoir que c'est elle. Elena. La consultante envoyée par le siège pour « auditer » nos processus. Depuis son arrivée il y a trois jours, elle est la seule anomalie que je n'arrive pas à coder. Son calme est une insulte. Son aura, cette douceur autoritaire, agit sur moi comme un court-circuit.

— Le code n'attend pas, murmurai-je sans dévier mon regard de l'écran.

Je sens son sillage. Un parfum de bois de santal et de pluie. Elle s'approche, trop près. Je perçois la chaleur de son corps derrière mon épaule. L'œuf de jade remue dans mon ventre, une décharge électrique qui me fait serrer les dents. Ma chatte commence à s'humidifier, une trahison biologique que je ne peux contrôler.

— Vous devriez relâcher la pression, dit-elle. Une machine qui surchauffe finit toujours par se briser.

Elle pose une main sur le dossier de ma chaise. Ses doigts effleurent presque ma nuque. Je sens les poils de mes bras se hérissier. Elle me domine de toute sa hauteur, et pour la première fois de la journée, ma maîtrise vacille. Je visualise ses mains, si propres, si calmes, s'emparant de mes cheveux pour me forcer à lever les yeux vers elle. L'image me traverse l'esprit avec la brutalité d'un crash système.

— Je ne suis pas une machine, Elena.

— C'est justement ce qui m'inquiète, répond-elle avec un sourire que je devine plus qu'en l'entendant.

Elle s'éloigne. Le clic de ses talons sur le parquet synthétique s'estompe. Je reste immobile, les doigts suspendus au-dessus du clavier. Mon cœur bat trop vite. Une goutte de sueur coule entre mes seins, se frayant un chemin sous la soie.

Je ferme les yeux. Je vois l'obscurité. Je vois les sous-sols de L'Éclipse.

Il est 19h00. Le masque de l'ingénieure se fissure. Dans mon sac de sport, sous les dossiers techniques, repose ma véritable identité. Un étui en cuir noir contenant mon sceptre : un gode-ceinture en silicone de trente centimètres, noir profond, nervuré, une extension de ma volonté de fer. Ce soir, je ne serai plus Kim. Je serai K. La Maîtresse. Celle qui marque son territoire, celle qui impose sa loi par le plaisir et la douleur.

Mais alors que je range mes affaires, mes mains tremblent légèrement. L'image d'Elena, son regard insondable, son calme de prédatrice, refuse de quitter mon esprit. Je sens mon entrejambe pulser, une faim primitive que mon accessoire habituel ne suffira peut-être pas à combler.

Je quitte le bureau sans un mot, ignorant les saluts de mes subalternes. Je traverse le hall de verre et d'acier, m'engouffrant dans la nuit de Tokyo. Les néons bleus et roses se reflètent dans les flaques d'eau de Shinjuku, transformant la ville en un circuit imprimé géant.

Je descends les marches qui mènent au monde souterrain. Là où les règles de la société s'effacent devant la vérité du corps. Je sens l'odeur du cuir, de la sueur et du désir qui s'échappe des bouches d'aération de L'Éclipse.

Dans le vestiaire privé, je me déshabille avec une lenteur cérémonieuse. Je déboutonne ma chemise, révélant mes seins pointés, durcis par le froid et l'excitation. Je retire ma jupe, mes bas, et enfin, je retire l'œuf de jade. Il est trempé de mon foutre,

brillant sous la lumière crue des néons. Je le porte à mon nez, m'enivrant de ma propre odeur, un mélange d'acidité et de musc.

Je ne suis plus Kim.

J'enfile mon harnais de cuir noir. Les sangles ensèrent ma taille et mes cuisses, découpant ma peau. Je fixe le monstre de trente centimètres. Il est froid, imposant, une arme de destruction massive pour les âmes trop fières. Je le caresse, imaginant déjà la résistance des chairs, le bruit du plastique contre la peau, le cri de celle qui devra l'accueillir.

Mais alors que je m'apprête à entrer dans la salle principale, une silhouette se découpe dans l'encadrement de la porte.

Elena.

Elle ne porte plus son tailleur de consultante. Elle est vêtue d'une robe de satin noir, simple, fluide, qui souligne chaque courbe de son corps d'athlète. Elle me regarde, sans surprise, sans dégoût. Juste cette autorité tranquille qui me rend folle.

— J'attendais de voir combien de temps vous pourriez tenir, K, dit-elle d'une voix qui résonne comme un fouet dans le silence de la pièce.

Le choc est tel que j'en oublie de respirer. Ma main se resserre sur le godemiche fixé à mon bassin. Ma domination, mon armure, tout ce que j'ai construit semble soudain dérisoire face au calme de cette femme.

— Tu es sur mon territoire ici, Elena, je crache, la voix rauque.

— Ton territoire ? Elle fait un pas vers moi, ses yeux brûlant d'une intensité nouvelle. Regarde-toi, Kim. Tu trembles. Tu as construit tout ça pour ne plus jamais avoir peur,

mais tu es terrifiée.

Elle s'arrête à quelques centimètres de moi. Elle est plus grande que moi. Son odeur m'envahit, balayant celle du cuir. Elle baisse les yeux vers l'appendice noir qui pointe entre nous. Elle tend la main et, d'un geste d'une lenteur exquise, elle en saisit l'extrémité, faisant jouer le silicone entre ses doigts fins.

— Trente centimètres de contrôle, murmure-t-elle. C'est beaucoup de poids pour une femme seule.

Mon sexe se contracte violemment. Le désir est une douleur, une brûlure qui irradie jusqu'à mon cerveau. Je veux la plaquer contre le mur, enfoncer ce morceau de plastique au fond de sa gorge pour la faire taire, pour lui prouver que c'est moi qui commande. Mais ses yeux... ses yeux me disent qu'elle sait déjà tout.

Elle sait que mon masque est en verre. Et elle est venue pour le briser.

Je sens le cuir du harnais mordre mes hanches, une pression familière qui, d'ordinaire, me donne l'impression d'être une machine de guerre. Mais là, sous ses doigts qui caressent l'extrémité de ma bite de silicone noir, je me sens désossée. Elle fait glisser son pouce sur le gland factice, avec une précision presque chirurgicale, comme si elle cherchait le point de rupture dans mon code source.

— Tu es si raide, Kim. Pas seulement cet objet... tout ton corps est une ligne de défense.

Ma respiration se hache. L'odeur de son parfum — quelque chose de musqué, de floral et de terriblement cher — se mélange à l'odeur âcre du caoutchouc et du lubrifiant que j'ai étalé plus tôt. Je ne peux plus reculer. Mon bureau en métal froid est juste derrière moi. Je lâche un grognement, un son qui vient du plus profond de mes tripes, et je lui empoigne violemment la mâchoire. Mes doigts s'enfoncent dans sa

peau laiteuse.

— Tais-toi, je siffle, le visage à quelques millimètres du sien. Tais-toi et baisse les yeux. Tu n'es qu'une distraction. Une erreur de calcul.

Ses yeux ne cillent pas. Au contraire, elle sourit, un petit sourire cruel qui me donne envie de la briser. Elle lâche le silicone pour poser ses mains sur mes hanches, juste au-dessus des lanières du harnais. Elle tire brusquement sur le cuir, me collant contre elle. Le choc est électrique. Le gode de trente centimètres est coincé entre nos deux ventres, une barre de contrôle rigide qui nous sépare et nous unit à la fois.

— Une erreur de calcul ? murmure-t-elle contre mes lèvres. Alors pourquoi ton cœur bat-il à deux cents pulsations par minute ? Pourquoi est-ce que je sens ta chatte s'inonder à travers ton pantalon ?

Elle descend une main. Ses doigts longs et agiles glissent sous la ceinture de mon pantalon de cuir, là où le tissu s'arrête et où ma propre peau commence. Elle ne cherche pas le gode. Elle me cherche, moi. Elle trouve ma fente, déjà trempée, brûlante de frustration et de désir refoulé. Elle enfonce un doigt, puis deux, d'un coup sec, sans me quitter du regard.

— Oh, putain...

Le cri m'échappe, étranglé. Ma tête bascule en arrière. Elle me travaille avec une brutalité méthodique, ses doigts labourant ma chair, faisant remonter le foutre naturel qui coule le long de mes cuisses. C'est dégueulasse et c'est parfait. Je suis Kim, l'ingénieure froide, celle qui dirige des projets à des millions d'euros, et je suis en train de gémir comme une chienne parce qu'une femme a décidé de me rappeler que j'avais un sexe.

Je réagis par pur instinct de survie. Je la retourne d'un geste brusque, utilisant ma

force pour la plaquer contre le rebord de mon bureau. Les écrans de code défilent derrière elle, des lignes vertes et blanches qui illuminent son dos. Je lui arrache son chemisier de soie, les boutons sautent et roulent sur le sol en béton dans un cliquetis sinistre.

Ses seins sont lourds, pointés vers le haut, les tétons déjà durs comme de la pierre sous l'effet du froid et de l'excitation. Je les saisis à pleines mains, je les pétris comme si je voulais les broyer, tout en frottant ma bite de silicone contre son entrejambe. Le plastique cogne contre son os pubien à travers sa jupe crayon.

— Tu voulais voir ce que ça fait de porter ce poids ? je grogne, ma voix n'est plus qu'un râle. Je vais te l'enfoncer si profond que tu oublieras ton propre nom.

Je déboutonne sa jupe, la laissant tomber à ses chevilles. Elle ne porte rien en dessous. Rien. Juste sa chatte exposée, rose, gonflée, les lèvres déjà luisantes d'une excitation qu'elle ne cherche même plus à cacher. L'odeur de son désir m'explose au visage, une fragrance de musc et de sécrétions amères qui me rend folle.

Je saisis le gode à pleine main, le serrant pour guider sa pointe noire vers l'entrée de son antre. Je vois son clitoris palpiter, une petite perle de sang et de nerfs qui réclame son dû. Elle écarte les jambes d'elle-même, s'agrippant au bord du bureau jusqu'à ce que ses jointures blanchissent.

— Fais-le, Kim, halète-t-elle. Arrête de simuler le contrôle. Prends-le.

Je ne la fais pas attendre. J'appuie mon bassin vers l'avant. La tête du gode s'enfonce dans sa chair tendue. J'entends le bruit de la succion, le "schloupt" gras du silicone qui pénètre le vestibule de son vagin saturé de fluides. Elle lâche un cri aigu, un son de pure douleur et de pur plaisir entremêlés, alors que je l'enfile sur les dix premiers centimètres.

Je ne bouge plus. Je veux qu'elle sente chaque millimètre de cette intrusion. Je veux qu'elle sente la texture artificielle de mon substitut de virilité déchirer son intimité trop réelle. Je baisse la main et j'écarte ses lèvres avec mes doigts, pour voir le plastique s'enfoncer en elle, pour voir sa chatte s'écarter au maximum, prête à se rompre.

— Regarde, je murmure, ma propre excitation montant comme une marée de fiel. Regarde comme tu m'accueilles. Regarde comment tu es vide sans moi.

Je lui attrape les cheveux, tirant sa tête en arrière pour la forcer à regarder nos sexes qui se dévorent. Le contraste est violent : le noir mat du silicone qui disparaît dans le rouge vif de sa chair mouillée, la saleté du geste contre la pureté de son visage de madone déchue. Mon propre sexe tape contre la base du gode à chaque pulsation, une torture exquise qui me donne envie de hurler.

Ses doigts cherchent les miens, s'entrelacent, mais je les repousse. Je ne veux pas de tendresse. Je veux de la mécanique. Je veux du rendement. Je commence à bouger mes hanches, lentement d'abord, sentant la résistance de ses muscles internes qui tentent de broyer le gode. Puis j'accélère. Je frappe. Le son de nos corps qui s'entrechoquent résonne dans le silence de l'atelier, un rythme sourd, animal, entrecoupé par ses gémissements qui deviennent de plus en plus erratiques.

À chaque coup, la bite de silicone s'enfonce un peu plus loin, allant chercher son col de l'utérus, le martelant sans pitié. Je vois ses yeux se révolter, je sens ses jambes trembler, incapables de supporter son poids. Elle est à moi. Le masque de verre n'est pas seulement brisé, il est réduit en poussière sous mes coups de boutoir.

— Tu aimes ça, hein ? Tu aimes sentir l'ingénieure te remplir avec ses outils ?

Elle ne répond plus par des mots. Elle répond par des spasmes, par du jus qui gicle contre mes cuisses, mélange de ses sécrétions et de ma sueur. Mais je sens que ce

n'est que le début. La tension dans l'air est devenue physique, une électricité statique qui fait dresser les poils de mes bras. On n'est pas encore au bout du chemin, et je n'ai pas l'intention de la libérer avant d'avoir tout extrait d'elle. Chaque secret. Chaque larme. Chaque goutte de foutre.

Je saisis ses hanches, mes doigts s'enfonçant dans sa chair comme des étaux. Je n'ai plus rien de l'ingénieure calme qui aligne des lignes de code derrière un écran Retina. Je suis une machine de poussée, un piston hydraulique réglé sur une fréquence de destruction. Le godemichet en silicone noir, long de vingt centimètres et dur comme la justice que je lui inflige, disparaît intégralement dans son antre à chaque coup de rein. Je sens la résistance de son col de l'utérus, ce petit bouton de chair qui tente de barrer la route, mais je m'en fous. Je le percute, je le défonce, je l'écrase.

Le bruit est ignoble, magnifique. Un claquement sourd de peau contre peau, doublé du succion visqueuse du lubrifiant mélangé à sa propre cyprine qui débouche de sa chatte à chaque va-et-vient.

— Regarde-moi, putain, j'ordonne, ma voix n'étant plus qu'un grognement rauque.

Elle essaie. Ses paupières papillonnent, dévoilant un blanc d'œil injecté de sang. Elle est au-delà de la douleur, au-delà du plaisir. Elle est dans cette zone grise où le corps n'est plus qu'un processeur en surchauffe. Je ralentis brusquement le rythme, laissant la bite de plastique logée tout au fond d'elle, l'étirant au maximum. Je veux qu'elle sente chaque millimètre de la texture rainurée qui déforme ses parois vaginales.

Je glisse ma main libre entre nos corps, mes doigts poisseux de sa moiteur trouvant son clitoris gonflé, dur comme un gravier. Je le broie sans ménagement entre mon pouce et mon index. Elle lâche un cri qui se transforme en un long sifflement d'agonie extatique.

— Tu sens ça ? C'est la fin du code, chérie. C'est l'erreur système que tu ne peux pas

corriger.

Je recommence à pilonner, plus vite, plus fort. Mes hanches frappent les siennes avec une violence qui va nous laisser des bleus, mais je cherche la rupture. Je vois les muscles de ses cuisses tressaillir violemment. Sa vulve est rouge, béante autour du membre artificiel qui la laboure. À chaque retrait, ses lèvres charnues se retournent, aspirées par le vide, avant d'être à nouveau violemment écartées par le dôme du godemichet. Le jus gicle, trempe mes cuisses, coule sur le sol en béton de l'atelier, une flaque de défaite et de luxure.

— Donne-moi tout, hurle-je en lui agrippant les cheveux pour rejeter sa tête en arrière. Donne-moi tes larmes, donne-moi ta merde, donne-moi ton foutre !

Elle se cambre, sa colonne vertébrale menaçant de rompre. Ses parois internes se contractent dans un spasme désespéré, essayant d'expulser ou d'avalier l'intrus. Je sens l'orgasme monter en elle comme une onde de choc sismique. C'est le moment. Je ne lâche pas la pression. Je redouble de sauvagerie, mes coups de butoir devenant erratiques, brutaux, cherchant à la briser une dernière fois.

— Je... je vais... oh Dieu... !

Elle n'achève pas sa phrase. Son corps explose. Un flot de sécrétions brûlantes jaillit de son urètre, un jet puissant qui vient s'écraser contre mon ventre, se mélangeant à la sueur qui perle sur ma peau. Sa chatte se convulse autour du silicone dans un rythme de succion frénétique. Elle hurle, un son inhumain, une plainte qui déchire le silence de l'atelier, pendant que ses yeux se révulsent totalement. Elle s'effondre contre moi, une poupée désarticulée, les poumons sifflants, alors que son sexe continue de cracher ses dernières gouttes de vie contre ma cuisse.

Je reste là, le souffle court, mon propre plaisir me brûlant les reins, mais je refuse de faiblir. Je retire lentement la bite de son corps. Le bruit est obscène, un "pop" humide

qui laisse son trou béant, rouge, fumant presque dans l'air frais de la pièce. Le lubrifiant et son jus coulent en un filet continu le long de ses fesses, venant tacher ses bas déchirés.

Je la laisse glisser au sol, sur le béton froid. Elle reste là, prostrée, tremblante, le visage maculé de larmes et de mèches de cheveux collées par la sueur. Le masque de verre n'est plus. Sous la lumière crue des néons, elle n'est plus l'énigme que je voulais résoudre, elle est juste une femme dévastée par la vérité de ses propres besoins.

Je me redresse, réajustant ma tenue de travail avec une précision chirurgicale. Mes mains tremblent encore légèrement, mais mon esprit est déjà revenu dans la froideur de la logique. Je regarde mon café sur l'établi, désormais totalement gelé, une pellicule de poussière flottant à la surface.

— La séance est terminée, dis-je d'un ton monocorde, sans une once de pitié. Nettoie-toi. On a encore du code à livrer avant l'aube.

Je me détourne, la laissant seule avec le silence de l'atelier et l'odeur entêtante de sexe et de défaite qui sature l'air. Le chapitre se ferme sur le bruit de mes talons claquant sur le sol, chaque pas étant une sentence, tandis que derrière moi, j'entends son premier sanglot, celui qui ne cherche plus à se cacher. L'ingénieure a gagné. La machine est réparée, mais l'âme est en lambeaux.

# Chapitre 2

## L'Éveil de la Déesse

Le vrombissement de Tokyo ne dort jamais, mais ici, dans les entrailles de \*L'Éclipse\*, le chaos de la mégalopole s'efface pour laisser place à une vibration plus sourde, plus primitive. Je suis assise devant le miroir sans tain de ma loge privée. Le silence est tel que j'entends le tic-tac de ma montre de luxe, celle que je portais il y a encore une heure pour valider des lignes de code et humilier des cadres supérieurs.

Je déboutonne ma chemise de soie blanche avec une lenteur calculée. Chaque bouton qui cède est une strate de Kim, l'ingénieure prodige, que j'arrache. Le tissu glisse sur mes épaules, révélant ma peau pâle, marquée par la tension de la journée. Je déteste cette peau. Elle est trop réactive, trop traîtresse. Sous la lumière crue des néons violets, je vois mes mamelons déjà pointés, durcis par l'anticipation du carnage émotionnel que je m'apprête à orchestrer.

Je me lève et je me contemple. À poil, je ne suis plus rien et je suis tout. Je saisis mon corset de cuir noir rigide. Je l'enfile, tirant sur les lacets avec une violence qui me coupe le souffle, compressant mes côtes jusqu'à ce que ma poitrine soit poussée vers le haut, offerte, mais emprisonnée. C'est mon armure.

Puis, je la sors du coffret de velours.

Ma marque. Mon sceptre. Une bite de silicone noir de trente centimètres, massive, aux veines saillantes et au gland sculpté pour la conquête. Elle pèse lourd dans ma main, froide au premier contact. Je fixe le harnais de cuir gras, les boucles d'acier qui vont la sceller à mon bassin. Quand je l'attache, le bruit du cuir qui grince contre ma peau est le seul signal dont j'ai besoin. Je serre les sangles autour de mes hanches,

entre mes cuisses, jusqu'à ce que l'accessoire devienne une extension de mon propre squelette.

Je passe ma main sur la tige de trente centimètres, sentant la texture rugueuse. Ma chatte est déjà inondée. Je sens mon propre foutre couler, chaud, glissant sur mes lèvres, alors que je ne suis même pas encore entrée dans l'arène. C'est l'adrénaline de la domination. L'idée de voir cette chose disparaître entièrement dans le corps d'une autre, de sentir les parois de leur chair se déchirer virtuellement sous l'assaut de ma volonté, me donne une érection mentale plus puissante que n'importe quel orgasme clitoridien.

Je ne peux pas m'empêcher de penser à Elena. Cette femme est une anomalie. Une erreur dans mon système parfaitement huilé. Son calme, son aura... même quand je l'ai laissée en larmes dans le bureau, elle gardait cette dignité insupportable. Je veux la briser. Je veux voir ses yeux rouler à l'envers, je veux que son calme se transforme en hurlements de pure agonie extatique. Je veux que cette bite de trente centimètres soit la seule vérité qu'elle connaisse.

Je termine de m'habiller : des cuissardes à talons aiguilles qui me font gagner dix centimètres, un masque de cuir qui ne laisse apparaître que mes yeux et ma bouche. Je prends un flacon de lubrifiant épais, presque collant, et j'en verse généreusement sur le silicone noir jusqu'à ce qu'il brille comme une arme fraîchement huilée.

L'odeur de la loge change. Ce n'est plus le parfum stérile de l'ingénierie, c'est l'odeur du sexe, de la sueur et du cuir. Je sens la puissance refluer dans mes veines. Dans ce sous-sol luxueux, Kim n'existe plus. Seule 'K' demeure. La maîtresse des lieux. Celle qui ne demande pas, celle qui prend.

Je marche vers la porte. Chaque pas de mes talons sur le béton ciré résonne comme un coup de fusil. Je sens le balancement de ma bite de cuir entre mes jambes, frappant mes cuisses, me rappelant à chaque seconde que ce soir, je ne suis pas une femme qui

cherche l'amour. Je suis une machine de guerre conçue pour le plaisir et la destruction.

Je pose la main sur la poignée froide. De l'autre côté, la musique basse de \*L'Éclipse\* tonne. Les basses font vibrer mon sternum. Je sais qu'elle est là. Je sens sa présence comme un signal radar sur mon écran de contrôle. Elena.

Je lèche mes lèvres, savourant le goût du gloss amer. Ce soir, il n'y aura pas de code, pas de logique, pas de pitié. Seulement le bruit du cuir, le claquement des corps et le spectacle de ma domination totale.

J'ouvre la porte. L'obscurité du club m'avale. Les lumières stroboscopiques balaiant la salle, révélant des corps entrelacés, des visages masqués, une mer de désir anonyme. Mais mes yeux ne cherchent qu'une chose. Je traverse la foule, les gens s'écartant devant moi comme devant une divinité sombre. Je sens les regards sur mon entrejambe, sur cette extension monstrueuse qui annonce mes intentions.

Je la vois. Elle est assise au bar, seule, un verre de cristal à la main. Elle ne porte pas de cuir. Elle porte une robe de soie rouge qui glisse sur ses courbes comme une insulte à la noirceur du lieu. Elle est calme. Trop calme.

Je m'approche, le cuir de mes bottes grinçant à chaque mouvement. Je m'arrête juste derrière elle, assez près pour que la pointe de ma bite de silicone vienne frôler le bas de son dos, là où la soie s'arrête.

— Tu es en retard, murmure-t-elle sans se retourner, sa voix coupant à travers la techno lourde avec une clarté terrifiante.

Je sens une décharge électrique traverser mon clitoris. L'audace de cette pute. Je saisis une poignée de ses cheveux, tirant sa tête en arrière pour exposer sa gorge blanche à la lumière crue des néons.

— La maîtresse n'est jamais en retard, Elena, dis-je d'une voix basse, rauque de désir contenu. Elle arrive exactement quand elle est prête à te détruire.

Je presse mon bassin contre ses fesses, faisant sentir toute la longueur et la dureté de mon accessoire contre elle. Je veux qu'elle sache. Je veux qu'elle sente ce qui va l'occuper, la remplir et la posséder pour les prochaines heures. Le combat commence maintenant.

Je sens son cœur battre à tout rompre contre ma paume, un oiseau affolé piégé sous une cage de côtes de soie fine. Elena ne cille pas, mais sa respiration s'est saccadée, trahissant l'orage qui gronde sous son calme de façade. Je resserre ma poigne sur ses cheveux, enroulant les mèches sombres autour de mon poing ganté de cuir jusqu'à ce que son visage soit tendu vers le plafond, ses yeux cherchant les miens dans le reflet d'un miroir sans tain.

— Tu joues à quoi, Elena ? murmurai-je contre son oreille, ma langue venant lécher le lobe délicat avant de descendre le long de son tendon tendu. Tu crois que ce club est une aire de jeux ? Tu crois que mon absence t'autorisait à oublier qui possède chaque centimètre de ta peau ?

Ma main libre descend, glissant avec une lenteur calculée sur la cambrure de son dos. Le contact du cuir noir contre la soie de sa robe produit un bruissement sec, presque électrique. Je m'arrête sur le haut de ses fesses, là où le tissu s'évase, et je plonge mes doigts en dessous, griffant doucement la peau nue. Elle frémit violemment.

— Réponds-moi, salope.

— Je... je voulais juste que tu viennes, souffle-t-elle, sa voix se brisant sur la dernière syllabe. L'attente était insupportable.

Je ris, un son sombre qui se perd dans les basses vibrantes qui font trembler les murs. Je plaque brutalement son corps contre le mien. La bite de silicone, dure et impitoyable, se loge pile entre ses cuisses, séparée de son intimité par la seule barrière dérisoire de sa culotte en dentelle. Je donne un coup de rein sec, une estocade qui la fait gémir de surprise et de douleur mêlées.

— L'insupportable n'a même pas commencé, dis-je en enfonçant mes doigts plus profondément sous la soie pour saisir une de ses fesses charnues.

Je la retourne brusquement pour la faire face à moi. Ses yeux sont larges, dilatés par l'adrénaline et une peur qui ressemble à de l'extase. Je ne lui laisse pas le temps de respirer. Je plaque mes lèvres contre les siennes, un baiser qui n'a rien d'une caresse, une invasion brutale où mes dents mordent sa lèvre inférieure jusqu'au sang. Le goût métallique de la rouille envahit ma bouche, excitant mes sens déjà à vif.

Ma main descend entre ses jambes. La dentelle est déjà trempée, une mare de cyprine qui colle au tissu. Je ricane contre sa bouche.

— Regarde-moi ça. Déjà en train de couler comme une fontaine. Tu as tellement besoin d'être dressée, n'est-ce pas ? Tu as besoin que je te rappelle que tu n'es rien sans ma main sur ton cou.

Je glisse un doigt sous l'élastique de sa culotte et je l'enfonce d'un coup sec en elle. Elle lâche un cri aigu, étouffé par ma main que je plaque aussitôt sur sa bouche. Ses parois vaginales sont brûlantes, serrées, elles convulsent autour de mon gant de cuir. La sensation de cette chair tendre et mouillée contre le cuir froid me rend dingue. Je ramone l'intérieur de sa chatte sans aucune douceur, mes jointures frappant son clitoris gonflé à chaque va-et-vient.

— Tu sens ça, Elena ? C'est le son de ta reddition.

Je retire ma main, couverte de son jus visqueux qui brille sous les néons violets. Je porte mes doigts à son visage, étalant sa propre mouille sur ses lèvres ensanglantées. Elle ferme les yeux, laissant échapper une larme qui trace un sillon de mascara noir sur sa joue. C'est ce que je voulais : la brisure, la fissure dans le cristal.

Je me recule d'un pas, juste assez pour qu'elle sente le vide, puis je saisis le harnais à deux mains, ajustant la position de la bite de silicone qui pointe vers elle, menaçante, luisante.

— Mets-toi à genoux, ordonnai-je, ma voix n'étant plus qu'un grognement animal.

Elle hésite une seconde, ses yeux cherchant une once de pitié dans les miens. Elle n'y trouve que du fer et de la luxure brute. Lentement, elle se laisse glisser au sol, le tissu de sa robe remontant le long de ses cuisses, dévoilant des bas autofixants noirs qui enserrent sa chair laiteuse. Elle s'exécute, ses genoux heurtant le béton froid.

Je m'approche, plaçant le bout de l'engin juste devant ses lèvres. L'odeur de la sueur, du cuir chauffé par mon corps et de son excitation remplit l'espace restreint entre nous.

— Suce-la, Elena. Prépare-la pour ce que je vais faire à ton cul. Je veux qu'elle soit couverte de ta salive avant que je ne te déchire en deux.

Elle lève les yeux vers moi, un mélange de haine et de dévotion totale brillant dans son regard. Elle tend la main, caressant la tige de silicone avec des doigts tremblants, avant d'ouvrir lentement la bouche. Sa langue sort, léchant la base, remontant le long de la veine factice avec une application de condamnée à mort.

Je sens mon propre clitoris palpiter furieusement contre la base du gode, chaque mouvement de sa bouche envoyant des décharges électriques directement dans mon bas-ventre. Je saisis l'arrière de sa tête, guidant ses mouvements, la forçant à prendre

l'intégralité du membre dans sa gorge. Elle s'étouffe légèrement, ses mains se cramponnant à mes cuisses vêtues de cuir, ses ongles cherchant une prise.

— Oui, vide-toi de ta fierté, salope. Engloutis-la.

Je commence à balancer mon bassin, imposant un rythme de plus en plus violent. Le bruit de sa succion, mêlé aux râles qu'elle laisse échapper, remplit la pièce. Je n'en ai pas assez. Je veux plus. Je veux l'entendre hurler quand je passerai aux choses sérieuses. Je saisis son menton, la forçant à recracher le silicone qui luit maintenant de sa salive filante.

— Debout. Contre le mur. Maintenant.

Elle obéit, les jambes flageolantes. Je la plaque de dos contre la paroi froide, soulevant sa robe jusqu'à sa taille. Je déchire sa culotte d'un geste sec, les fils de dentelle craquant comme des os sous la pression. Son cul est là, offert, ses deux globes blancs brillant dans l'obscurité. Sa chatte est béante, dégoulinante, mais c'est l'autre orifice, plus sombre, plus serré, que je vise.

Je plonge deux doigts couverts de sa salive et de sa mouille dans son anus sans prévenir. Elle lâche un cri déchirant qui se perd dans le vacarme de la boîte.

— C'est trop serré, Elena, murmurai-je en élargissant le passage avec cruauté. On va devoir arranger ça.

Je sens son sphincter se contracter sur mes doigts, une lutte perdue d'avance. Je prépare le terrain, massant la zone avec une brutalité qui la fait pleurer ouvertement maintenant. La douleur est le sel de notre plaisir, le seul langage que nous comprenons encore.

— S'il te plaît... murmure-t-elle, le front collé contre le béton.

— S'il te plaît quoi ? Que je t'éclate ? Que je te défonce jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom ?

Je retire mes doigts et je positionne la pointe du gode contre son entrée anale. Je sens sa résistance, ce petit muscle qui refuse de céder. Je souris. C'est là que le vrai combat commence.

Je n'entre pas encore. Je fais durer. Je presse juste assez pour qu'elle sente l'énormité de ce qui l'attend, pour qu'elle visualise la manière dont le silicone va forcer chaque fibre de son être. Je veux qu'elle supplie pour l'invasion.

— Tu la veux, Elena ? Tu veux sentir ton cul se déchirer pour moi ?

Elle ne répond pas avec des mots, seulement avec un sanglot convulsif qui secoue ses épaules nues. Je plaque ma main libre entre ses omoplates, l'écrasant un peu plus contre le béton froid, tandis que mon autre main maintient la pression du gode contre son cercle de chair meurtri. C'est une vision de pure dévastation : sa peau rougie par mes claques, le cuir noir de ma tenue qui crisse à chaque mouvement, et ce petit trou sombre qui palpite, terrifié, sous la pointe du silicone.

— Réponds-moi, Elena. Je veux l'entendre.

— Oui... murmure-t-elle dans un souffle brisé. S'il te plaît... prends-moi... encule-moi...

Je n'attends pas une seconde de plus. Je pousse. D'un coup sec, autoritaire. Le cri qu'elle pousse déchire l'air lourd de la pièce. C'est un son viscéral, un déchirement. Je sens la résistance acharnée de son sphincter, ce muscle qui tente désespérément de protéger son intimité, mais je suis plus fort. Je pèse de tout mon poids, forçant l'entrée. La peau se tend à craquer, devient livide autour du manche de l'engin. Je

vois une petite fissure se dessiner, une goutte de sang perler et venir lubrifier l'invasion.

Je n'ai aucune pitié. Je l'enfonce de moitié, sentant son corps se cambrer violemment, ses doigts griffant le sol pour chercher une prise qu'elle ne trouvera pas.

— Regarde-toi, je siffle à son oreille, ma voix chargée d'une haine amoureuse. Tu n'es plus qu'une chatte ouverte et un cul défoncé. Tu sens comme ça t'étire ? Tu sens comme je t'éclate les entrailles ?

Je commence à pomper. Lentement d'abord, pour laisser à sa chair le temps de comprendre qu'elle m'appartient, puis avec une violence croissante. Le bruit est obscène : un mélange de succion humide et du claquement de mes hanches contre ses fesses. À chaque va-et-vient, je vois son anus se dilater, béant, avant de se resserrer inutilement sur le silicone noir qui ressort luisant de glaire et de sang.

Elle hurle maintenant, un mélange de douleur pure et d'une excitation honteuse qu'elle ne peut plus cacher. Sa chatte, juste en dessous, est une plaie ouverte qui dégouline sur le béton, trempant ses genoux. L'odeur de la sueur, du cuir et du sexe envahit mes narines, un cocktail qui me rend fou.

— Tu es ma chienne, Elena. Ma petite esclave de cuir.

Je lâche le gode un instant pour saisir ses cheveux et lui tirer la tête en arrière, la forçant à me regarder. Ses yeux sont révulsés, ses joues trempées de larmes et de morve. Elle est magnifique dans sa déchéance. Je reprends le rythme, plus sauvage. Je ne suis plus un homme, je suis une machine à briser. Chaque coup de bouterolle l'envoie percuter le mur devant elle. Son cul est une masse de chair rouge et luisante qui encaisse ma cruauté.

— J'en peux plus... pitié... je vais...

— Tu ne vas rien faire du tout sans mon ordre ! Je hurle, en lui assénant une claque monumentale sur la fesse gauche qui laisse l'empreinte de mes doigts en blanc sur le rouge.

Je sens mon propre désir arriver à son paroxysme, une pression insoutenable dans mes couilles. Je retire le gode d'un coup sec — le bruit de succion est écoeurant, son trou reste ouvert, béant, incapable de se refermer immédiatement — et je dégage mon sexe de mon pantalon de cuir. Ma bite est une barre de fer, battante, violacée.

Je ne lui laisse pas le temps de respirer. Je me positionne et j'entre en elle, là où le silicone vient de passer. La sensation est électrique. La chaleur de son cul, encore brûlant de la friction précédente, m'enveloppe comme un étau. C'est serré, douloureux, parfait. Je la baise avec une rage sourde, cherchant à atteindre le fond de ses tripes, à marquer son âme autant que son corps.

— Je vais te remplir, Elena. Je vais te noyer sous mon foutre pour que tu te rappelles qui te possède.

Ses cris s'étouffent dans un râle d'agonie et de plaisir. Je sens ses muscles anaux se contracter autour de mon gland dans un spasme final. C'est le signal. Je m'agrippe à ses hanches, mes ongles s'enfonçant dans sa peau, et je me vide en elle avec une violence qui me laisse chancelant. Mon sperme jaillit en jets brûlants contre ses parois, une invasion liquide qui la fait trembler de tous ses membres.

Je reste là, planté en elle, le souffle court, sentant mon pouls battre jusque dans son cul. Le silence retombe sur L'Éclipse, seulement troublé par ses sanglots qui s'apaisent. Je me retire lentement, laissant couler un mélange de foutre et de sang le long de ses cuisses.

Elle s'effondre sur le sol, une masse de cuir et de chair brisée. Elle ne ressemble plus

à la femme en tailleur de ce matin. Elle est à moi. Purifiée par la douleur, sanctifiée par la souillure.

Je remonte ma braguette, le visage de marbre, bien que mon cœur cogne encore comme un damné dans ma poitrine. Je la regarde une dernière fois, gisant dans ses fluides, avant de me détourner. L'adrénaline de la domination s'évapore, laissant place à une mélancolie glaciale.

— Relève-toi, Elena. Le spectacle ne fait que commencer.

Je sors de la cellule, laissant derrière moi l'odeur de notre désastre, le cuir de mes bottes résonnant sur le béton comme un glas. L'Éveil de la Déesse est terminé. La nuit, elle, ne fait que naître.

# Chapitre 3

## Trente Centimètres de Pouvoir

Le néon grésille au-dessus de ma tête, un bourdonnement électrique qui s'accorde au martèlement de mon sang. Je viens de laisser Elena derrière moi, brisée et souillée dans cette cellule de béton. L'odeur de sa sueur et de mon triomphe colle encore à ma peau comme une seconde armure. Mais ce n'était qu'un prélude. Pour maintenir le chaos de mon passé à distance, pour faire taire les voix qui hurlent que je ne suis rien, j'ai besoin d'une structure plus rigide. J'ai besoin de ma transformation complète.

Je pousse la porte de mon vestiaire privé au cœur des entrailles de L'Éclipse. Ici, l'air est saturé d'ozone, de cuir tanné et de cette huile lubrifiante silicone que j'utilise par litres. Je retire ma veste de tailleur, cette peau d'ingénieure lisse et parfaite que j'arbore le jour chez \*Tech-Core\*. Je la jette au sol sans un regard. Mes doigts tremblent légèrement, un résidu d'adrénaline.

Je me tiens nue devant le miroir teinté. Mon corps de vingt-cinq ans est une machine de précision, musclé par des heures de Pilates et de rage contenue. Mais il me manque mon extension. Mon arme.

J'ouvre le coffret en ébène. Il repose là, sur un lit de velours noir. Trente centimètres de silicone médical ultra-dense, d'un noir mat abyssal. Ce n'est pas un simple jouet, c'est mon sceptre. Il est lourd, froid au premier contact. Je passe ma main sur sa tige parcourue de veines sculptées, de rainures destinées à déchirer l'espace interne de celui qui le recevra. Le gland est large, impérieux, conçu pour forcer les sphincters les plus récalcitrants, pour aller chercher l'âme à travers les parois du colon.

Je saisis le harnais en cuir de buffle. Les sangles sont épaisses, les boucles en acier

inoxydable brillent sous la lumière crue. Je l'enfile avec une lenteur rituelle. Je passe mes jambes dans les anneaux, je remonte la structure autour de mes hanches. Le cuir siffle contre ma peau. Je serre les boucles. Fort. Très fort. Je veux que le cuir morde ma chair, qu'il marque mes hanches de sillons rouges, qu'il me rappelle ma propre existence physique.

Puis, je fixe la base de l'engin dans l'anneau central. Un clic métallique définitif.

Il se dresse devant moi, perpendiculaire à mon bas-ventre, une érection monstrueuse et immobile. Trente centimètres de pouvoir pur. Quand je le porte, je n'ai plus de sexe de femme, je n'ai plus de vulnérabilité. Je suis une entité de domination pure. Je sens le poids de la silicone entre mes jambes, balançant légèrement à chaque pas que je fais vers le miroir. Ma chatte, juste derrière la base plate du gode, est déjà inondée de son propre jus, excité par la pression du cuir contre mon clitoris.

Je prends le flacon de lubrifiant épais. J'en verse une dose généreuse dans ma main droite. C'est froid, visqueux. Je commence à caresser le monstre noir, l'enduisant méthodiquement. Mes doigts glissent sur la texture, remontant du point de fixation jusqu'au sommet arrondi. Je le fais briller sous les néons. Il est magnifique. Il est terrifiant.

« K... » murmure une voix de l'autre côté de la porte.

C'est Marc. Un de mes habitués. Un cadre supérieur qui passe ses journées à donner des ordres et qui ne rêve que d'une chose : être transformé en viande par mon extension.

« Entre, esclave. Et reste à genoux. »

La porte s'ouvre. Marc rampe sur le sol froid. Il est déjà nu, sa bite de mâle flasque de terreur et d'anticipation, ses yeux fixés sur le sol. Il connaît la règle. Il n'a pas le droit

de regarder mon visage, seulement mon autorité.

Je m'avance vers lui. Le cuir de mes bottes claque, et mon gode oscille avec une arrogance obscène. Je m'arrête à quelques centimètres de son visage. L'odeur de son angoisse est un parfum délicieux.

— Lève les yeux, Marc. Regarde ce qui va te briser ce soir.

Il obéit, le souffle court. Ses yeux s'écarquillent devant la vision de ce pilier noir qui pointe vers lui. Trente centimètres de terreur. Je vois ses lèvres s'ouvrir, sa salive briller. Il est fasciné par la circonférence de l'engin, par cette longueur inhumaine qui promet une agonie extatique.

— Tu le veux, n'est-ce pas ? Tu veux sentir chaque centimètre s'enfoncer dans ton cul, écarter tes entrailles, te faire oublier jusqu'à ton nom ?

— Oui... Maîtresse... pitié... je le veux.

Je saisis une poignée de ses cheveux et je tire sa tête en arrière. Je frotte l'extrémité luisante de lubrifiant contre ses lèvres. Il essaie de le prendre en bouche, mais je recule d'un coup sec, un rire sans joie s'échappant de ma gorge.

— Pas par là. Pas encore. Ce soir, je veux ton trou. Je veux que tu sentes la base heurter tes fesses. Je veux que tu sois plein de moi jusqu'à l'étouffement.

Je le force à se mettre à quatre pattes, la tête contre le sol, le cul en l'air. Ses fesses tremblent. Je me place derrière lui, mon gode pointé comme un javelot vers son entrée. Je verse encore du lubrifiant directement sur son anus qui se contracte nerveusement. Mes doigts gantés de latex écartent ses chairs, explorant l'ouverture étroite.

— Prépare-toi, Marc. Je vais te défoncer proprement.

Je positionne la pointe du gland noir contre son orifice. Je ne pousse pas encore. Je profite de sa terreur. Je sens mon propre désir monter, une chaleur liquide entre mes cuisses, compressée par le harnais. Je suis Kim, l'ingénieure qui calcule tout, et je suis K, la déesse qui détruit tout.

Je pousse. Lentement. Juste la tête.

Il lâche un cri étouffé, un gémissement de douleur pure alors que la silicone force le passage. Son cul résiste, se serre, mais la pression que j'exerce est implacable. Les deux premiers centimètres disparaissent dans la chair rouge. Le lubrifiant fait un bruit de succion, un \*splat\* humide qui résonne dans le silence de la pièce.

— C'est rien, ça, Marc. On n'a même pas commencé.

Je saisis ses hanches avec mes mains gantées, mes ongles s'enfonçant dans sa peau, et je donne un coup de rein sec, profond, envoyant dix centimètres de plus dans ses entrailles. Son corps se cambre violemment, ses doigts griffent le sol de béton. Il hurle mon nom, ou plutôt mon initiale, dans un sanglot de choc.

Je reste là, plantée en lui, sentant la résistance de ses muscles internes qui essaient désespérément de s'adapter à cette invasion. Mon propre clitoris est écrasé par la base du gode à chaque mouvement, m'envoyant des décharges d'électricité brute dans le bas-ventre.

Le voyage ne fait que commencer. Il reste vingt centimètres à loger. Et je compte bien ne pas lui laisser un seul millimètre de répit.

Je sens ses muscles fessiers tressauter sous mes paumes. La sueur commence à perler sur son dos, une fine pellicule luisante qui rend sa peau glissante. Marc est au bord de

la rupture, le souffle court, haché par la douleur et l'extase brute de se voir ainsi dévasté. Je ne bouge pas tout de suite. Je veux qu'il sente chaque millimètre de ce cylindre de silicone noir qui écarte ses parois, qui force son intimité à s'élargir au-delà du raisonnable.

— Respire, Marc. Si tu bloques ton souffle, je vais te déchirer, murmuré-je à son oreille en me penchant sur lui.

Ma propre excitation est un brasier. À chaque fois qu'il essaie de rejeter l'intrus, la base large du gode vient écraser mon clitoris, trempé de mon propre désir. Je sens ma chatte s'inonder, mes fluides se mélangeant à la sueur et au lubrifiant qui poisse entre nos deux corps.

Je retire lentement l'engin. Le bruit est obscène, un \*slurp\* gras et visqueux qui résonne contre les murs froids. Son fion reste béant une fraction de seconde, un cercle rouge et palpitant, avant de tenter de se refermer. Je ne lui en laisse pas le temps. Je saisis mes fesses, j'écarte mes propres lèvres pour mieux caler le harnais, et je relance l'assaut.

Cette fois, je ne m'arrête pas aux dix centimètres. Je pousse avec mes reins, un mouvement lent, de haut en bas, pour utiliser tout le poids de mon corps. Le silicone s'enfonce, rencontrant une résistance plus profonde, plus dense. C'est le deuxième sphincter, celui qui garde l'entrée de ses entrailles.

— Non... c'est trop... pitié... gémit-il, le front collé au béton, les yeux révoltés.

— Ce n'est jamais trop pour toi, Marc. Tu as mendié pour ça. Tu as rampé pour sentir ce pouvoir en toi. Alors encaisse.

Je donne un coup de rein sec. Un craquement sourd semble résonner dans mon propre bassin alors que je force le passage. Marc lâche un cri qui se transforme en un long

sanglot étranglé. Quinze centimètres. Puis dix-huit. La tige de silicone disparaît dans son cul, étirant sa peau à s'en rompre. L'odeur du latex et du lubrifiant à base d'eau se mêle à l'odeur musquée de son corps en déroute.

Je commence un mouvement de va-et-vient, court mais d'une violence chirurgicale. Chaque fois que je m'enfonce, je sens le bout du gode heurter sa prostate, ce bouton de plaisir caché que je pilonne sans aucune pitié. Ses hanches se mettent à trembler de manière incontrôlée. Devant lui, sa propre bite est en sang, tendue à craquer, gouttant d'un liquide séminal translucide sur le sol gris. Il ne se touche même pas ; c'est le seul impact de ma pénétration qui le maintient dans cet état d'érection douloureuse.

Je saisis ses cheveux, tirant sa tête en arrière pour qu'il voie l'ombre de mon bras s'agiter au-dessus de lui, pour qu'il sente l'autorité de ma posture.

— Regarde-moi, Marc. Regarde ce que je te fais. Je suis en train de te retourner les tripes. Est-ce que tu sens comme tu es plein ? Est-ce que tu sens comme je te possède ?

— Oui... Maîtresse... tout... je sens tout... c'est... c'est immense...

Sa voix n'est plus qu'un râle. Je sens la chaleur monter dans mes propres veines. La friction du harnais contre ma vulve devient insupportable, délicieusement électrique. Je suis une machine, un piston de chair et de cuir qui ne connaît pas la fatigue. Je décide de passer à la vitesse supérieure. Je ne suis qu'à la moitié de la longueur totale. Il reste encore une dizaine de centimètres de pouvoir pur à loger dans son corps, là où aucun homme n'est jamais allé pour lui.

Je prends appui sur mes genoux, j'écarte ses jambes encore plus largement avec mes bottes, et je commence à enfoncer les vingt centimètres. À chaque poussée, le bruit de suction devient plus lourd, plus chargé de fluides. Sa peau entre ses fesses est devenue d'un rouge sombre, irritée, luisante. Je vois son ventre se contracter, on

devine presque la forme de la tige sous ses abdominaux alors que je le pénètre de plus en plus profondément.

— Je vais te remplir jusqu'à la gorge, Marc. Je vais aller chercher ce qu'il y a de plus sale en toi et je vais le broyer avec ce jouet.

Je sens son rectum s'agripper à la tige, des spasmes de succion désespérés. Il est en train de perdre le contrôle, ses muscles lisses luttent contre l'invasion tout en l'adorant. Je commence à accélérer le rythme, mes reins frappant ses fesses avec un bruit de viande contre viande, un claquement régulier, hypnotique.

— Encore... s'il vous plaît... plus profond... détruisez-moi... hoquette-il, sa salive coulant sur le béton.

Je souris cruellement. J'empoigne ses hanches à deux mains, verrouillant sa position pour qu'il ne puisse plus reculer d'un millimètre. Je prends une grande inspiration, sentant l'adrénaline brûler mon sang, et je me prépare à conquérir les derniers centimètres, ceux qui vont le faire basculer de l'autre côté de la raison.

L'air dans la pièce est devenu lourd, saturé de l'odeur du sexe et de la sueur. Chaque mouvement est une torture pour lui, une bénédiction pour moi. Je sens que nous approchons du point de non-retour, là où la douleur et le plaisir ne forment plus qu'une seule masse compacte, hurlante, au fond de son cul dilaté par mon arrogance.

— Tu n'as encore rien vu, mon chien. Je vais te montrer ce que ça fait d'être totalement habité.

Je recule presque entièrement, laissant juste le bout du gode à l'entrée de son anneau meurtri, avant de me propulser vers l'avant avec toute la force de ma rage et de mon désir. Quinze, vingt, vingt-deux centimètres... Son corps tressaute violemment, un spasme de choc qui le soulève du sol. Mais je ne m'arrête pas. Je veux tout. Je veux

ses cris, je veux ses larmes, je veux qu'il se noie dans l'excès.

Je sens la résistance. C'est ce moment précis que je préfère, celui où le corps de l'autre dit « non » alors que son esprit hurle « encore ». Mon gode de trente centimètres, ce monstre de silicone noir et luisant, bute contre le rempart de ses entrailles. Je m'arrête un instant, les hanches verrouillées contre ses fesses rouges et tremblantes, savourant le spectacle de son agonie. Il est à quatre pattes, la tête écrasée contre le tapis, le cul offert comme une plaie ouverte.

— Respire, ordure. Respire parce que je vais te vider de ton oxygène.

Je ne lui laisse pas le temps de reprendre son souffle. Je saisis ses hanches avec la poigne d'un prédateur, mes doigts s'enfonçant dans sa peau moite, et je donne un coup de rein d'une violence absolue. Les vingt-cinq centimètres disparaissent dans son fion. Le bruit est sourd, un claquement de viande contre viande qui résonne dans le silence poisseux de la chambre. Il lâche un cri qui n'a plus rien d'humain, un râle étranglé qui meurt dans sa gorge alors qu'il s'arc-boute, les muscles du dos contractés à s'en rompre les vertèbres.

Je ne m'arrête pas. Je commence un mouvement de va-et-vient lent, cruel, méthodique. À chaque poussée, je sens la base du gode, large et impitoyable, écraser son périnée et ses couilles qui balancent frénétiquement. À chaque retrait, le silicone ressort poissé de lubrifiant mélangé à sa sueur, créant un bruit de succion dégueulasse, un \*shlick-shlick\* rythmé qui marque le tempo de sa soumission.

— Tu sens ça ? Tu sens comme je t'ouvre ?

Je me penche sur lui, ma poitrine brûlante contre son dos frissonnant. Je saisis ses cheveux, tirant sa tête en arrière pour l'obliger à me regarder, même si ses yeux sont révulsés, ne laissant paraître que le blanc. Sa bouche est grande ouverte, de la salive coule sur son menton, rejoignant les gouttes de sueur qui tombent de mon propre

front.

Je décide d'en finir avec les derniers centimètres. C'est la zone interdite, celle qui brise les hommes les plus fiers. Je recule au maximum, jusqu'à ce que le gland énorme du gode s'accroche presque à son sphincter dilaté, puis je me rue en avant avec tout le poids de mon corps. Trente centimètres. Le compte est bon. La pointe du gode vient percuter son fond avec la force d'un bélier.

Il s'effondre littéralement. Ses bras lâchent, son visage tape le sol, mais ses hanches restent hautes, clouées par mon harnais. Il ne crie plus, il siffle. L'air ne passe plus. Je sens son rectum se contracter frénétiquement autour du membre de plastique, des spasmes électriques qui remontent jusque dans ma propre chair à travers la base du godemichet. C'est l'orgasme de la douleur, celui où le plaisir est si intense qu'il devient une agonie.

Je n'ai aucune pitié. Je m'accélère. Je deviens une machine, un piston de chair et de cuir. Mes hanches frappent ses fesses avec la régularité d'un métronome. \*Vlan. Vlan. Vlan.\* La peau de ses cuisses est zébrée de traces rouges, là où mes mains l'ont marqué. Son cul est devenu une béance rouge sombre, déformée par l'énormité de ce que je lui inflige. Je vois son sexe, entre ses jambes, qui dégouline d'un foutre translucide, une excitation purement mécanique, dictée par la prostate qui se fait broyer à chaque coup de boutoir.

— Jouis pour moi, chienne ! Donne-moi tout ce que tu as !

Ma propre excitation atteint un point de non-retour. La friction du harnais contre mon clitoris me rend dingue, chaque impact contre son corps est une décharge de plaisir qui me brûle les veines. Je le sens basculer. Son corps entier se raidit, ses orteils se contractent dans le tapis. Un jet de foutre épais et blanc gicle soudain entre ses jambes, s'écrasant contre son propre torse, sans qu'il n'ait eu besoin de se toucher. Un orgasme de soumission totale.

Je ne m'arrête pas pour autant. Je continue de le pilonner alors qu'il est en plein spasme, savourant la façon dont son intérieur se resserre sur moi, comme s'il essayait de garder cette intrusion pour toujours. Je donne trois, quatre derniers coups d'une violence inouïe, cherchant à lui arracher un dernier gémissement, avant de rester enfoncée au maximum, le poussant contre le sol de toutes mes forces.

Je reste là, haletante, le cœur battant à tout rompre dans mes oreilles. L'odeur du sexe, du foutre et du silicone chaud est entêtante, presque étouffante. Je retire lentement le gode. Le bruit de succion est obscène dans le silence retrouvé. Son anus reste béant un long moment, incapable de se refermer après avoir accueilli une telle autorité. Il gît au sol, une épave humaine, tremblant de tous ses membres, le visage baigné de larmes et de sueur.

Je détache mon harnais d'un geste sec, le laissant tomber au sol avec un bruit sourd. Le pouvoir ne vient pas de l'objet, mais de la façon dont je l'ai utilisé pour le briser. Je le regarde, petit, brisé, merveilleux dans sa déchéance.

— C'était une bonne première séance, murmuré-je en essuyant une goutte de sa sueur sur mon ventre. Mais demain, je serai encore plus exigeante.

Je sors de la pièce sans un regard en arrière, le laissant seul avec le vide que je viens de creuser en lui. Le chapitre se ferme sur le silence de sa respiration saccadée, le son d'un homme qui a enfin trouvé son maître.

# Chapitre 4

## L'Intruse au Regard d'Acier

La porte blindée de la suite privée se referme derrière moi dans un sifflement pneumatique, étouffant les sanglots résiduels de l'épave que je viens de laisser au sol. L'air du couloir est plus frais, chargé d'ozone et du parfum synthétique des diffuseurs de L'Éclipse. Pourtant, je sens encore l'odeur de sa peur, ce mélange âcre de sueur froide et de merde qu'il a lâchée quand j'ai enfoncé les trente centimètres de silicone noir au fond de son rectum. Ma peau est poisseuse sous ma chemise en soie noire. J'ai encore cette sensation de plénitude, ce pic d'adrénaline qui me fait vibrer les tempes.

Je m'arrête devant un miroir de chrome dans le vestibule désert. Mon visage est impassible, mes yeux de glace ne trahissent rien de la tempête qui vient de se jouer de l'autre côté de la paroi. Je suis Kim, l'ingénieure capable de coder des architectures de sécurité inviolables pour les méga-corporations de Tokyo. Mais ici, je suis K. Et K ne fait pas de prisonniers.

Je baisse les yeux sur mes mains. Mes doigts tremblent légèrement. Sous mes ongles, je devine une trace de lubrifiant, un reste de ce foutre qu'il a éjaculé sans même se toucher, simplement parce que mon autorité l'avait court-circuité. Je porte mes doigts à mes lèvres, je lèche l'amertume du latex et le sel de sa détresse. C'est mon carburant. C'est ce qui bouche le trou béant que mon passé a laissé dans ma poitrine. Contrôler ou être détruite. Il n'y a pas d'entre-deux dans ce monde de néons et de béton.

Je me dirige vers le bar principal de L'Éclipse. Le club est une cathédrale de métal brut enterrée sous les quartiers chics de Minato. Au-dessus, la ville étouffe sous une

pluie acide et le bruit des drones de surveillance. Ici, la seule surveillance, c'est la mienne. La musique est un battement de cœur industriel, sourd, qui fait vibrer le sol et remonte dans mes talons aiguilles jusque dans mon entrejambe. Ma chatte est encore trempée, irritée par le frottement du harnais que je viens d'enlever. Chaque pas que je fais vers la lumière crue du bar me rappelle l'emprise que j'ai exercée, le poids de l'objet que j'ai brandi comme un sceptre.

Le lounge est rempli de prédateurs en costumes sur mesure et de proies en robes de cocktail, tous venus chercher une fraction de la vérité que je vends. Je fends la foule. Les gens s'écartent. Ils sentent l'aura de violence qui émane de moi, cette odeur de sexe brut et de domination froide qui ne trompe personne.

Je m'installe au bar, mes doigts tapotant le verre de quartz noir.

— Un Islay, pur, dis-je au barman sans le regarder.

Il s'exécute immédiatement. Je prends une gorgée, laissant le liquide brûlant décapier l'arrière de ma gorge. C'est à ce moment-là que je la sens. Une présence. Ce n'est pas l'habituelle déférence craintive ou le désir poisseux que je suscite. C'est quelque chose de solide, de tranchant, comme une lame de rasoir posée contre ma nuque.

Je tourne lentement la tête, mon verre à la main.

Elle est là, à trois tabourets de moi. Elle ne ressemble à rien de ce que je croise d'ordinaire dans les bas-fonds de L'Éclipse. Elle porte un costume gris anthracite d'une coupe impeccable, les cheveux noirs attachés en un chignon si serré qu'il semble tirer sur ses pommettes hautes. Elle n'est pas en train de boire. Elle m'observe. Directement. Sans l'ombre d'un cillement.

Dans cet endroit, tout le monde baisse les yeux quand je regarde. Les soumis par réflexe, les dominants par calcul. Mais elle, elle reste ancrée. Ses yeux sont d'un gris d'acier, profonds, calmes, d'une sérénité qui me flanque un coup de poignard dans

l'estomac. C'est Elena. Je ne connais pas encore son nom, mais je sens déjà que l'ordre des choses vient de basculer.

Elle ne bouge pas, mais son regard semble me déshabiller. Pas de la manière vulgaire des hommes que je brise, non. Elle regarde à travers ma chemise de soie, à travers ma peau de porcelaine, pour aller fouiller là où j'ai caché mes secrets les plus sombres. Elle regarde la petite fille terrifiée qui se cache derrière la Maîtresse impitoyable.

— Vous avez du sang sur le col, dit-elle d'une voix basse, mélodieuse, mais investie d'une autorité naturelle qui me fait l'effet d'une décharge électrique.

Je porte instinctivement la main à mon cou. Mes doigts rencontrent une tache humide. Ce n'est pas mon sang. C'est celui du type de tout à l'heure, une petite déchirure anale sans importance qu'il a subie quand j'ai enfoncé le gode un peu trop brutalement pour lui arracher un cri de plus.

— Ça arrive quand on travaille proprement, répondis-je, ma voix plus rauque que je ne l'aurais voulu.

Je devrais être furieuse. Personne ne m'adresse la parole sur ce ton. Personne ne me remarque de cette façon. Mais au lieu de la colère, je sens un picotement familier entre mes cuisses. Ma chatte, encore chaude des fluides de ma dernière session, se contracte violemment. Le mépris que je lis dans ses yeux n'est pas de la haine, c'est une évaluation. Elle me jauge comme on jauge une machine défaillante.

— Travailler proprement, répète-t-elle avec un demi-sourire qui ne touche pas ses yeux. Vous appelez ça de la propreté, K ? Je n'y vois que du désordre. Le désordre de quelqu'un qui essaie de compenser son impuissance en criant plus fort que les autres.

Le silence qui s'installe entre nous est plus lourd que le bit de la musique techno. Le barman s'est éloigné, sentant le danger. Je serre mon verre à en blanchir mes

jointures. J'ai envie de lui sauter à la gorge, de lui faire bouffer son arrogance, de l'emmener dans la pièce du fond et de lui montrer ce que signifie vraiment le mot « désordre » quand j'ai un accessoire de 30 centimètres entre les mains et que je décide de lui labourer les entrailles jusqu'à ce qu'elle oublie son propre nom.

Mais son calme m'immobilise. Elle ne recule pas d'un millimètre. Elle est le centre de gravité de cette pièce, et je suis soudainement en orbite autour d'elle, perdant pied, mon armure technologique se fissurant sous la simple pression de son regard d'acier.

— Qui êtes-vous ? grogné-je, le sang battant dans mes oreilles.

— Quelqu'un qui voit clair en vous, Kim.

L'utilisation de mon vrai nom me frappe comme un coup de poing. Personne ici ne connaît Kim. Je sens la sueur perler dans mon dos. L'odeur du sexe et du foutre qui m'entourait semble s'évaporer, remplacée par le parfum froid et clinique de cette femme. Elle se lève, sa silhouette élégante dominant soudainement l'espace. Elle fait un pas vers moi, si près que je peux sentir la chaleur de son corps, une chaleur régulée, maîtrisée, terrifiante.

— Le contrôle est une illusion que vous vous racontez pour ne pas sombrer, murmure-t-elle à mon oreille, son souffle me faisant dresser les poils sur les bras. Mais ce soir, c'est moi qui vais vous montrer ce qu'est la véritable autorité.

Elle pose une main sur mon épaule. Une pression ferme, mais sans violence. Et pourtant, je sens mes jambes mollir. Sous ma jupe, ma chatte lâche un flot de désir incontrôlable, mouillant ma dentelle, une réaction chimique brute que mon esprit refuse d'accepter.

— Suivez-moi, ordonne-t-elle.

Et le pire, c'est que je sais déjà que je vais obéir.

Je marche dans ses pas, incapable de détourner les yeux de la cambrure de ses reins, soulignée par une robe de soie charbon qui semble glisser sur sa peau comme de l'huile. Autour de nous, la fête n'est plus qu'un bourdonnement indistinct, une masse de corps anonymes qui s'écartent devant elle comme devant une prédatrice. Mon cœur cogne contre mes côtes, un tambour de guerre désordonné. Ma culotte en dentelle est déjà un poids mort, saturée, collée à mes lèvres qui me brûlent à chaque pas.

Elle pousse une lourde porte dérobée, dissimulée derrière une tenture de velours pourpre. Nous débouchons dans un petit salon privé, étouffé par l'insonorisation. L'odeur ici est différente : plus de sueur rance, plus de fumée. Ça sent le cuir, le cigare coûteux et ce parfum froid, métallique, qui émane d'Elena.

Elle se retourne brusquement. Le déclic du verrou qu'elle actionne sans me quitter des yeux résonne comme un coup de feu dans le silence de la pièce.

— Enlève cette jupe, Kim, dit-elle d'une voix dépourvue de toute émotion.

Je tressaille. L'usage de mon prénom dans sa bouche sonne comme une profanation. Je veux protester, cracher une insulte pour regagner un semblant de dignité, mais ma gorge est sèche. Mes doigts tremblent alors que je saisis le tissu. Je le fais glisser le long de mes hanches. La jupe tombe au sol dans un froissement feutré. Je me tiens devant elle en bas de soie et en culotte trempée, exposée, offerte.

Elena s'approche. Elle ne me touche pas tout de suite. Elle m'étudie. Son regard d'acier descend lentement, s'arrêtant sur la tache sombre qui marque l'entrejambe de ma dentelle blanche. Elle a un petit rire cruel, un son qui me lacère plus sûrement qu'une lame.

— Regarde-toi, murmure-t-elle en faisant un pas de plus, envahissant mon espace

vital. La grande Kim, si fière, si inaccessible. Ton corps me supplie déjà de le briser alors que je n'ai même pas encore posé un doigt sur toi. Tu sens ça ? Cette humidité qui te trahit ?

Elle tend une main gantée de cuir fin et saisit brusquement mon menton, m'obligeant à lever la tête. Ses yeux sont des abîmes de détermination.

— Tu joues à être une reine, mais tu n'es qu'une chienne qui a faim d'un collier.

D'un mouvement sec, elle m'attrape par la nuque et me plaque contre le mur de cuir froid. Le choc me fait lâcher un gémissement étouffé. Sa main libre descend, impitoyable. Elle ne tâtonne pas. Elle sait exactement où aller. Ses doigts longs et fermes s'écrasent contre ma chatte à travers le tissu fin. La pression est si forte que je manque de défaillir.

— Putain, Kim... Tu es brûlante. Tu es une vraie fontaine de foutre, n'est-ce pas ?

Elle accroche l'élastique de ma culotte et, d'un coup sec, déchire la dentelle. Le bruit du tissu qui craque est le signal de ma reddition totale. Elle jette le lambeau inutile sur le côté. Je suis nue sous la taille, mes jambes flageolantes, mon sexe offert à la lumière crue de la pièce.

Elena s'agenouille devant moi, mais il n'y a rien de soumis dans sa posture. C'est l'artisan qui examine son matériau. Elle écarte mes cuisses avec une force brutale, ses doigts s'enfonçant dans la chair tendre de mes adducteurs. Je sens l'air frais frapper ma vulve gorgée de sang, mes lèvres gonflées qui palpitent de désir et de honte.

— Regarde-moi, ordonne-t-elle encore.

Je baisse les yeux et je la vois. Elle approche son visage de mon intimité. Son souffle chaud vient lécher mon clitoris déjà dressé, dur comme une pierre. Je lâche un cri, les

mains crispées sur ses épaules de soie, mes ongles s'enfonçant dans le tissu.

— Tu veux que je te goûte ? Tu veux sentir ma langue effacer chaque trace de ton arrogance ?

Elle ne me laisse pas répondre. Elle plonge deux doigts, le majeur et l'index, profondément en moi. Le choc est sismique. Elle est directe, sauvage. Elle ne cherche pas à m'amadouer. Elle me ramone avec une violence calculée, cherchant à atteindre ce point au fond de moi qui me fera perdre tout sens de l'identité. Je sens le va-et-vient frénétique, le bruit de succion de mes propres fluides qui s'échappent et coulent sur ses doigts, lubrifiant chaque assaut.

— Oh dieu... Elena... grogné-je, la tête renversée contre le mur, mes hanches se mettant à bouger d'elles-mêmes, cherchant la friction, cherchant la douleur autant que le plaisir.

— Je ne suis pas ton Dieu, Kim. Je suis ta fin, siffle-t-elle entre deux coups de boutoir digitaux.

Elle retire ses doigts, luisants de mon jus, de ce foutre de femme qui brille sous les spots. Sans quitter mes yeux des siens, elle les porte à sa bouche et les lèche lentement, savourant ma défaite. Le goût de mon propre désir sur ses lèvres me donne une envie de hurler.

Elle se relève, sa silhouette toujours impeccable, pas un cheveu de travers malgré l'acte qu'elle vient de commettre. Elle attrape mes hanches et me retourne sans ménagement pour me plaquer face au mur, le buste penché en avant, le cul en l'air, offert, exposé.

— Tu pensais avoir le contrôle ? répète-t-elle en claquant violemment sa main à plat sur ma fesse droite.

Le bruit de la fessée résonne, une détonation charnelle qui laisse une marque rouge et cuisante sur ma peau pâle. Je gémiss de douleur et de jouissance mêlées, ma chatte se contractant violemment, expulsant des vagues de chaleur.

— Ce soir, je vais te vider de chaque prétention, de chaque mensonge que tu t'es raconté. Tu vas ramper, Kim. Tu vas me supplier de te remplir, de te salir, de faire de toi l'esclave que tu as toujours été sous tes airs de glace.

Je sens son corps se presser contre mon dos. Elle attrape mes cheveux et tire ma tête en arrière, m'obligeant à cambrer les reins au maximum. Sa main redescend, cette fois cherchant l'entrée de mon cul, son pouce frottant le cercle serré alors que ses doigts recommencent à tourmenter ma fente trempée.

— Dis-le, ordonne-t-elle, son souffle brûlant mon oreille. Dis-moi que tu n'es rien d'autre qu'une chatte affamée de ma main. Dis-le ou je m'arrête tout de suite et je te laisse ici, ouverte et vide.

Le chantage est insupportable. Le vide est une agonie. Mon corps réclame l'invasion, la destruction.

— Je ne suis... rien... balbutié-je, les larmes piquant mes yeux. Je suis à toi. Fais-moi ce que tu veux. S'il te plaît, Elena... Détruis-moi.

Elle lâche un grognement de satisfaction carnassière. Je sens ses doigts s'écarter, préparant le terrain pour quelque chose de bien plus vaste, de bien plus dévastateur. L'air dans la pièce est devenu irrespirable, chargé d'une tension électrique prête à exploser. Elle ne m'a pas encore tout donné, et je sais que ce qui arrive va me briser définitivement.

Elena ne répond pas immédiatement. Son silence est une torture supplémentaire, un

poids qui écrase mes poumons. Je l'entends fouiller dans la poche de sa veste de cuir, un bruit de silicone et de métal qui me fait frissonner jusqu'à la moelle. Elle se dégage un instant, juste assez pour que le froid de la pièce vienne mordre ma peau trempée de sueur et de lubrification. Je me sens pathétique, les fesses en l'air, le visage écrasé contre le velours râpeux du canapé, béante et offerte comme une bête à l'abattoir.

Puis, je sens son poids revenir. Elle s'installe à genoux entre mes jambes, écartant mes cuisses avec une brutalité sèche. Elle ne s'embarrasse pas de préliminaires superflus. Ses doigts reviennent d'abord, mais cette fois, ils sont enduits d'une substance fraîche qui contraste avec la chaleur fiévreuse de ma chatte. Elle enfonce deux doigts d'un coup, fouillant mes profondeurs avec une autorité qui me fait lâcher un cri étranglé.

— Regarde-moi, ordonne-t-elle.

Je tourne péniblement la tête, les cheveux collés à mes tempes par la sueur. Elle a ajusté un godemichet d'un noir d'ébène, long et épais, qui semble irréel contre sa silhouette fine. Ses yeux d'acier ne cillent pas. Elle saisit ma mâchoire, forçant mes lèvres à s'ouvrir, et enfonce ses doigts mouillés de mon propre jus dans ma bouche. Le goût de mon excitation, âcre et salé, envahit mes sens.

— Tu voulais être détruite, n'est-ce pas ? murmure-t-elle, sa voix vibrant d'une cruauté presque amoureuse. On va voir si tes tripes sont aussi solides que ton arrogance.

Elle positionne la pointe de l'engin contre mon entrée. Le contact est électrique. Je sens la circonférence impressionnante écarter mes lèvres déjà gonflées, cherchant à forcer le passage. Je gémiss contre ses doigts, mes hanches tentant instinctivement de reculer devant cette invasion massive. Mais Elena ne me laisse aucune échappatoire. Elle plaque sa main libre dans le bas de mon dos, me verrouillant au sol.

Elle pousse.

La douleur est une lame chauffée au rouge qui me transperce. Je sens ma chair s'étirer jusqu'au point de rupture, mes parois se soumettant centimètre par centimètre à l'intrusion de ce membre artificiel qui me remplit d'une manière que je n'aurais jamais crue possible. C'est un viol de mon intimité, une colonisation brutale. Je sens le silicone frotter contre mon col de l'utérus, provoquant une décharge qui fait vaciller ma vision.

— Oh putain... Elena... c'est trop... je vais...

— Tais-toi, siffle-t-elle. Encaisse.

Elle commence à bouger. Un mouvement lent, inexorable. Elle ressort presque entièrement, me laissant vide et béante, avant de s'enfoncer à nouveau d'un coup sec, sans prévenir. Le bruit de la base du godemichet claquant contre mon périnée est un son sourd, charnel, dégueulasse. À chaque coup, je sens mes fluides — ma cyprine mêlée au lubrifiant — gicler et couler le long de mes cuisses, souillant le tapis.

Le rythme s'accélère. Elle ne cherche plus ma soumission, elle cherche mon anéantissement. Ses coups deviennent sauvages, désordonnés. Elle me traite comme un objet, une chose destinée à absorber sa rage et son désir. Ma chatte me brûle, chaque va-et-vient est une agression qui me fait suffoquer, mais au milieu de cette douleur, une étincelle de plaisir pervers s'allume. C'est la fin de tout. La fin de mes secrets, la fin de mon masque.

Je commence à sangloter, des larmes de pure agonie érotique coulant sur mes joues. Mon corps ne m'appartient plus. Il appartient à cette femme qui me laboure avec une précision chirurgicale. Elle attrape mes cheveux et tire ma tête en arrière, m'obligeant à cambrer les reins alors qu'elle enfonce le plastique noir au plus profond de mes entrailles.

— Dis-le, halète-t-elle, son propre souffle devenant court. Dis que tu n'es qu'une pute à moi.

— Je suis... ta pute... Elena... baise-moi... déchire-moi ! hurle-je, perdant toute dignité.

C'est le signal. Elle se déchaîne. Le rythme devient frénétique, une mitraille de coups de hanches qui me soulèvent de terre. Je sens l'orgasme monter, non pas comme une caresse, mais comme une explosion de dynamite. C'est violent, c'est sale, c'est insupportable. Mes muscles vaginaux se contractent frénétiquement autour du membre inerte, essayant de le broyer, de le pomper.

Le climax me frappe avec la force d'un accident de voiture. Je hurle, mes membres secoués de spasmes incontrôlables, ma vue s'éteignant dans un tunnel de lumière blanche et de douleur pure. Je sens mon propre foutre de femme inonder le silicone alors que je m'effondre, vidée, brisée.

Elena ne s'arrête pas tout de suite. Elle donne encore trois coups puissants, me forçant à endurer les dernières secousses de mon plaisir jusqu'à ce qu'elles deviennent de la souffrance pure. Puis, elle se retire d'un coup sec. Le bruit de succion qui accompagne son retrait est le glas de ma résistance.

Je reste là, affalée sur le ventre, les jambes écartées, tremblante de tous mes membres. Je sens le liquide chaud couler de mon entrejambe dévastée, maculant le sol. Elena se lève, calme, presque impériale. Elle détache le harnais, range ses affaires avec une froideur qui me glace le sang.

Elle s'approche une dernière fois de mon visage, s'accroupissant pour me regarder dans les yeux. Elle glisse un doigt encore mouillé de moi sur ma lèvre inférieure.

— Demain, à la même heure, dit-elle simplement. Ne sois pas en retard, ou je te ferai regretter d'être née.

Elle se lève et quitte la pièce sans un regard en arrière. La porte claque, me laissant seule dans le silence pesant de l'appartement, avec le goût de mon propre sexe dans la bouche et la certitude terrifiante que, désormais, mon âme lui appartient autant que mon corps. Je ferme les yeux, le visage contre le sol, et je pleure. Pas de honte, mais de soulagement. Elle m'a brisée, et c'est exactement ce que j'attendais.

# Chapitre 5

## L'Infiltration

Le soleil de Tokyo se lève comme une lame de rasoir à travers les baies vitrées du siège de CyberDyne. Pour le monde entier, je suis Kim, l'ingénieure prodige, celle dont le cerveau code plus vite que la lumière et dont le cœur est une chambre froide cryogénique. Mais ce matin, l'armure se fissure. Chaque pas que je fais dans les couloirs aseptisés de l'entreprise est un calvaire érotique.

Entre mes jambes, l'incendie de la nuit dernière couve encore. Ma chatte est en feu, les lèvres gonflées, encore irritées par les assauts méthodiques d'Elena et de son monstre de silicone. Je sens le frottement rugueux de ma culotte de soie contre ma muqueuse à vif. À chaque mouvement, une décharge électrique remonte le long de ma colonne vertébrale, me rappelant que j'ai été dévastée, ouverte, et marquée. J'ai encore cette sensation d'être pleine, comme si l'ombre de ses 30 centimètres de haine et de plaisir était restée logée au plus profond de mes entrailles, écartant mes parois de force.

Je m'assois à mon bureau, un bijou de technologie minimaliste, et je grimace. Mon périnée est douloureux, mes muscles fessiers me rappellent les spasmes de mon propre foutre giclant sur le sol froid de l'Éclipse. Je ferme les yeux un instant, les mains tremblantes sur le clavier en aluminium. L'odeur de mon propre sexe, mêlée au parfum musqué et autoritaire d'Elena, semble encore flotter sur ma peau malgré la douche brûlante que j'ai prise à l'aube. Je me sens sale, habitée, et terrifiante de vulnérabilité.

— Kim ? Tout va bien ? Tu as l'air... ailleurs.

Je sursaute. C'est Sato, mon chef de projet. Un petit homme ambitieux que je méprise d'ordinaire. Je me redresse, tentant de retrouver mon masque de glace. Ma chatte me lance, une pulsation sourde qui me fait monter les larmes aux yeux.

— Je n'ai pas beaucoup dormi, Sato. Le protocole de sécurité sur le projet Aegis me donne du fil à retordre.

— Eh bien, c'est pour ça qu'on a fait appel à un renfort. La direction a engagé une consultante externe. Une pointure mondiale. Elle arrive pour le briefing de 9 heures.

Je hoche la tête, feignant l'indifférence. Je me replonge dans mes lignes de code, mais les caractères verts sur l'écran se brouillent. Je revois Elena, son visage de marbre, ses mains gantées de cuir noir qui me maintenaient les hanches alors qu'elle m'enfonçait ce pieu de gomme dure dans le cul jusqu'à me faire hurler de douleur et de honte. Je sens une goutte de cyprine couler le long de ma cuisse, un reste de l'excitation résiduelle que mon corps refuse d'évacuer. Je suis une ingénieure de haut vol, et pourtant, là, tout ce que je veux, c'est ramper sous mon bureau et m'étaler pour qu'elle revienne finir le travail.

9 heures pile.

La salle de conférence est baignée d'une lumière crue, presque chirurgicale. Je suis assise au bout de la table, les mains jointes, luttant pour ne pas me tortiller sur mon siège. La douleur dans mes entrailles est une ancre qui me lie à la réalité de ma soumission.

La porte coulisse avec un chuintement pneumatique.

Le temps s'arrête. Mon sang se glace.

Elle est là.

Elena.

Elle ne porte plus son harnais, ni ses gants, ni son mépris de dominatrice des bas-fonds. Elle est vêtue d'un tailleur-pantalon gris anthracite, d'une coupe impeccable qui souligne ses jambes interminables et sa carrure de prédatrice. Ses cheveux sont attachés en un chignon strict, ne laissant aucune mèche dépasser. Elle a l'air d'une divinité de l'ordre, d'une impératrice du capitalisme.

— Messieurs, Kim, dit-elle d'une voix calme, cette même voix qui, quelques heures plus tôt, me promettait l'enfer si je ne me taisais pas. Je suis Elena Vance. Je suis ici pour auditer vos systèmes et m'assurer que rien ne sort d'ici sans mon autorisation.

Elle pose sa mallette en cuir sur la table et, avant même de s'asseoir, son regard percutant accroche le mien. Il n'y a aucune surprise dans ses yeux, seulement une autorité froide et une lueur de sadisme purement intellectuel. Elle sait exactement dans quel état je me trouve. Elle sait que sous ma jupe crayon, ma chatte est trempée et que mon cul me brûle.

— Kim, c'est bien ça ? reprend-elle en s'asseyant juste en face de moi. J'ai lu vos rapports. C'est impressionnant... mais manque de discipline. On va devoir corriger ça.

Elle croise les jambes, et je jure entendre le bruit du frottement de son collant, un son qui déclenche une contraction immédiate de mon utérus. Je baisse les yeux sur mes notes, mes doigts se crispant sur mon stylo jusqu'à ce que mes jointures blanchissent.

— Je suis prête à travailler sous votre direction, Mademoiselle Vance, je murmure, ma voix trahissant une fêlure que je ne parviens pas à colmater.

— Bien, dit-elle en esquissant un sourire qui n'atteint pas ses yeux, un sourire qui promet des heures de torture mentale et physique. Parce que je compte bien vous

pousser dans vos derniers retranchements. On commence par les serveurs de l'étage -1. En privé.

Elle se lève déjà, et je sais que la journée ne fait que commencer. Le traumatisme de la nuit ne fait qu'un avec l'exigence du jour. Elle est ici. Elle a infiltré ma vie diurne. Elle possède mon code, mon temps, et mon corps. Et alors que je me lève pour la suivre, je sens ma culotte coller à ma peau, saturée de mon désir pour la femme qui m'a brisée et qui s'apprête, je le sens, à recommencer en plein cœur de mon propre empire.

L'ascenseur descend vers les entrailles du bâtiment dans un silence de plomb, seulement perturbé par le ronronnement mécanique de la cabine. Je fixe les chiffres qui défilent sur l'écran LCD, mon reflet dans les portes en inox me renvoyant l'image d'une femme au bord du précipice. Je porte mon tailleur gris le plus strict, celui qui est censé m'imposer comme la directrice technique de cette boîte, mais sous le tissu, je ne suis qu'une plaie ouverte. Elena se tient juste devant moi. L'odeur de son parfum — un mélange de cuir et de santal — s'insinue dans mes narines, réveillant la mémoire cellulaire de chaque centimètre de ma peau qu'elle a marqué la nuit dernière.

Le "ding" de l'étage -1 résonne comme un couperet. Les portes s'ouvrent sur un couloir stérile, baigné par la lumière crue des néons. Le vrombissement des serveurs est ici un grondement sourd, une vibration que je sens remonter dans mes talons hauts jusque dans mon bassin.

— Ouvrez, ordonne-t-elle sans se retourner.

Ma main tremble légèrement quand je présente mon badge devant le lecteur optique. Le verrou magnétique lâche avec un déclic sec. Nous pénétrons dans la salle blanche. L'air y est glacial, maintenu à une température constante pour préserver les circuits, mais je brûle. Elena s'arrête au milieu des allées de racks noirs, là où les câbles

s'entrelacent comme des veines technologiques.

— C'est ici que vous cachez vos secrets, Vance ? demande-t-elle en se tournant vers moi. Votre pare-feu est impressionnant sur le papier. Mais on sait toutes les deux que chaque système a une faille. Une porte dérobée que l'on oublie de verrouiller quand on est trop sûre de soi.

Elle s'approche, réduisant l'espace de sécurité que je tentais désespérément de maintenir. Ses yeux sombres sondent les miens, y cherchant la trace de ma soumission nocturne. Je recule d'un pas, mes fesses heurtant la carcasse métallique d'un serveur. Le froid du métal traverse mon jupon, un contraste violent avec la chaleur qui irradie de mon entrejambe.

— Je... les protocoles sont à jour, je balbutie, essayant de retrouver ma contenance professionnelle. Si vous voulez auditer les logs, je peux vous ouvrir une session sur le terminal principal.

Elena laisse échapper un rire bref, sans joie, qui me glace le sang. Elle pose sa main sur le rack, juste à côté de ma hanche. Ses longs doigts gantés de cuir fin — elle n'a même pas retiré ses gants — glissent sur la surface lisse.

— Je me moque de vos logs, Julia. Ce qui m'intéresse, c'est la vulnérabilité matérielle. L'intégrité du support.

Soudain, sa main libre s'abat sur ma gorge. Pas pour m'étrangler, mais pour m'immobiliser, son pouce appuyé avec force sur ma carotide. Mon souffle se bloque. Je vois mon propre désir, sale et dévastateur, se refléter dans ses pupilles dilatées.

— Vous tremblez, murmure-t-elle, son visage à quelques millimètres du mien. Votre corps se souvient de ce que votre esprit essaie de nier. Vous sentez cette humidité entre vos cuisses ? Elle détrempe déjà votre soie de luxe, n'est-ce pas ? Vous êtes une

petite chienne en chaleur au milieu de son propre empire.

— S'il vous plaît... Elena... pas ici... on pourrait nous voir sur les caméras...

— J'ai coupé le flux vidéo dès que nous sommes entrées. Je suis une experte, vous vous rappelez ? Pour le reste du monde, cette salle est vide. Mais pour moi, elle contient une proie qui ne demande qu'à être brisée à nouveau.

D'un geste brusque, elle attrape le bas de ma jupe crayon et la remonte d'un coup sec jusqu'à ma taille. L'air froid de la salle frappe ma peau nue, faisant se dresser mes poils. Elle ne perd pas de temps. Ses doigts gantés cherchent l'élastique de ma culotte, déjà saturée de mes fluides. Elle l'accroche et tire vers le bas, me forçant à lever une jambe, puis l'autre, pour m'en débarrasser. Ma lingerie finit par terre, un tas de dentelle inutile sur le sol antistatique.

Je suis là, le dos contre les processeurs qui calculent des millions de données à la seconde, les jambes écartées, totalement offerte à son regard prédateur. Elena baisse les yeux. Ma chatte est déjà rouge, gonflée, les lèvres luisantes de ce jus de désir que je ne peux contenir. L'odeur de mon excitation se mêle à l'ozone des machines.

— Regardez-vous, siffle-t-elle. On dirait que vous n'avez pas été touchée depuis des années. Vous bavez littéralement de besoin.

Elle écarte mes lèvres avec ses doigts gantés. Le contact du cuir froid et granuleux contre ma muqueuse brûlante me fait lâcher un gémissement étranglé. Elle appuie sur mon clitoris, décrivant de petits cercles lents, sadiques. La sensation est électrique, décuplée par la rugosité de la matière. Je sens mes larmes monter, un mélange de honte absolue et de plaisir insoutenable.

— Dis-le, Julia. Dis-moi ce que tu veux que je fasse dans ton saint des saints.

— Je... j'ai besoin de vous, je sanglote, ma tête basculant en arrière contre le métal vibrant. S'il vous plaît, Elena... violez mon code... faites-moi sentir que je vous appartiens...

Elle sourit, cette fois avec une cruauté évidente. Elle lâche ma gorge pour déboutonner son propre pantalon de costume noir. Elle ne porte rien dessous. Son sexe est sombre, parfaitement épilé, et déjà mouillé. Mais ce n'est pas ce qu'elle sort. Elle sort un godemichet harnaché qu'elle portait sous ses vêtements, une pièce de silicone noir, long et épais, qui luit sous les néons bleutés.

— Tu voulais une infiltration ? dit-elle d'une voix rauque en s'approchant. On va passer à la phase d'exécution brute.

Elle plaque son corps contre le mien. La dureté de son sexe artificiel vient s'écraser contre mon entrée. Je sens la pointe, large, qui commence à forcer le passage. Je suis tellement lubrifiée que le silicone glisse, mais ma tension interne est telle que j'ai l'impression que je vais me déchirer. Elle ne cherche pas la douceur. Elle enfonce ses hanches d'un coup sec, enfonçant l'engin de plusieurs centimètres d'un coup.

Un cri de douleur et de jouissance pure déchire le silence de la salle des serveurs. Mes doigts s'agrippent désespérément aux grilles d'aération du rack, mes ongles grattant le métal. Elle me pénètre avec une force animale, ses hanches claquant contre les miennes avec un bruit sourd de chair contre chair. Chaque coup de boutoir me propulse contre la machine derrière moi, faisant vibrer mon cerveau.

— Tu sens ça, Julia ? Je suis en train de réécrire ton système nerveux. Tu n'es plus une directrice. Tu n'es plus rien d'autre qu'un réceptacle pour ma rage.

Elle accélère la cadence. C'est brutal, mécanique, sans aucune pitié. Le silicone frotte contre mon point G avec une précision chirurgicale. Mes jambes flanchent, je ne tiens debout que parce qu'elle me maintient fermement contre le rack. Je sens mon orgasme

monter, une vague de fond qui menace de tout balayer, mais elle s'arrête net, l'engin enfoncé jusqu'à la garde en moi.

— Non... ne t'arrête pas... Elena, je t'en supplie... continue !

Je tremble de tous mes membres, suspendue au bord de l'abîme. Elle me regarde, un éclair de triomphe dans les yeux, alors qu'elle sent les contractions de ma chatte essayer de broyer le silicone.

— Pas encore, murmure-t-elle à mon oreille, sa langue traçant le contour de mon lobe. On n'a pas encore vérifié le deuxième port d'accès. Tourne-toi. Face au serveur. Mains sur le métal.

Mon cœur rate un bond. Elle veut m'ouvrir par l'arrière, ici, maintenant, alors que n'importe qui pourrait entrer si la sécurité forçait la porte. L'humiliation est totale. Et c'est exactement ce qui me fait couler davantage entre mes cuisses.

Mes paumes glissent sur l'acier brossé du rack, froides, contrastant avec la fièvre qui dévore mon sang. Je m'exécute. Je n'ai plus de volonté, plus de dignité. Je me tourne, offrant mon dos à celle qui vient de briser toutes mes défenses. Le serveur ronronne contre mon front, une vibration mécanique qui se synchronise avec celle, bien plus brutale, qui déchire mes entrailles.

Le gode de silicone est toujours enfoncé en moi, inerte mais massif, comblant ma chatte de part en part. Je sens le poids de l'engin, la manière dont il écarte mes lèvres gorgées de sang et de désir. Elena se colle contre moi. Son corps est une ligne de chaleur pure. Elle attrape mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des griffes.

— Regarde les voyants, murmure-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque contre ma nuque. Regarde comme ça clignote. C'est le rythme de ton cœur, non ? Ou

peut-être celui de ta peur.

Elle ne perd pas de temps. Je sens ses doigts s'humecter, non pas de lubrifiant, mais de ma propre cyprine qu'elle vient de récolter à la base du jouet qui me remplit. Elle étale ma propre mouille sur l'entrée de mon cul, un geste d'une vulgarité si absolue que je gémiss de honte. Son pouce appuie sur le cercle serré de mon anus. Je tressaille, mes fesses se contractent instinctivement.

— Détends-toi, ordonne-t-elle en me mordant cruellement le trapèze. Si tu résistes, je vais te déchirer. Et on ne voudrait pas que tu saignes sur le matériel de l'entreprise, n'est-ce pas ?

Elle pousse. Lentement. Je sens la pointe de son pouce forcer le passage, s'immiscer dans l'étroitesse de mon sphincter. C'est une intrusion brutale, sèche, qui me fait cambrer l'échine. Ma chatte, stimulée par la pression interne, recommence à couler, des filets de foutre féminin glissant le long du silicone pour s'écraser au sol.

— Elena... s'il te plaît... c'est trop...

— C'est exactement ce qu'il faut.

D'un coup sec, elle rallume la télécommande. Le vibreur logé dans mon vagin explose en mode pulsionnel. Le choc est tel que mes genoux cèdent. Je ne tiens que parce qu'elle me plaque contre le métal, sa main libre s'enroulant dans mes cheveux pour me tirer la tête en arrière. En bas, elle ne s'arrête pas au pouce. Elle sort un deuxième objet de sa sacoche — un plug en acier, lourd, froid, qu'elle enduit à la hâte.

Elle l'enfonce sans prévenir.

Un cri de douleur et de plaisir pur s'échappe de ma gorge, étouffé par le bourdonnement des ventilateurs. Mon cul est forcé, écartelé par le métal glacé qui

s'insinue là où rien n'est censé entrer. La double pénétration me crucifie. Je suis prise en étau entre le silicone vibrant qui me défonce le point G et l'acier qui me dilate l'arrière avec une autorité terrifiante.

— Voilà, halète-t-elle, son propre souffle devenant saccadé. Le système est totalement compromis. Tu es à moi, de l'intérieur.

Elle commence à bouger le plug, de petits va-et-vient qui tirent sur les parois de mon rectum, tandis que le vibreur continue son travail de sape. Je sens mon orgasme arriver comme une déflagration. C'est trop intense. Mon cerveau court-circuite. Les fluides se mélangent entre mes cuisses, une bouillie de luxure et de lubrifiant qui gicle à chaque mouvement qu'elle imprime.

— Je vais... je vais jouir... Elena !

— Jouis alors, sale petite traîtresse. Jouis pour ta nouvelle maîtresse.

Elle augmente la fréquence de la vibration au maximum. La douleur de mon cul qui s'ouvre et le plaisir électrique de ma chatte qui implose se rejoignent dans un seul point de mon bas-ventre. Je hurle contre le serveur, mes ongles griffant le métal pour y laisser des traces indélébiles.

Mon corps se cabre dans une série de spasmes violents. Ma chatte se contracte avec une telle force sur le silicone que je crois qu'il va éclater en moi. Des vagues de chaleur me parcourent, ma vue se brouille. Je sens le foutre me monter à la gorge. Je vide mes entrailles, mon sexe crachant des jets de plaisir contre le jouet, tandis que mon cul se serre désespérément sur l'acier. C'est une agonie extatique, une défaite totale de mon être.

Je m'effondre contre le rack, les jambes tremblantes comme des feuilles. Elle me maintient encore quelques secondes, savourant les derniers tressaillements de mes

muscles meurtris. Puis, avec une brutalité froide, elle retire tout d'un coup.

Le vide qui s'ensuit est une déchirure. Je me laisse glisser sur le sol froid de la salle des serveurs, les cuisses écartées, dégoulinante de sueur et de fluides. Le silence retombe, pesant, entrecoupé seulement par ma respiration erratique.

Elena se redresse, ajuste sa veste de tailleur comme si de rien n'était. Elle range ses outils dans sa sacoche avec une précision chirurgicale. Elle me regarde de haut, un sourire de prédatrice aux lèvres, alors que je ramasse les lambeaux de ma dignité en même temps que ma culotte trempée.

— La faille est colmatée, dit-elle d'une voix redevenue professionnelle, presque glaciale. On se voit à la réunion de 14 heures, Madame la Directrice. Ne soyez pas en retard.

Elle tourne les talons et sort, le claquement de ses talons sur le faux plancher sonnait comme un glas. Je reste seule dans l'obscurité bleutée, le cul en feu et le sexe meurtri, réalisant avec une horreur délicate que ce n'était que l'audit préliminaire. Mon infiltration ne fait que commencer, et j'ai déjà tout perdu.

# Chapitre 6

## Le Jeu du Chat et de la Souris

La pluie tokyoïte s'écrasait contre les immenses baies vitrées du 42e étage, transformant les néons agressifs de Shinjuku en traînées de sang et de saphir. Dans la salle de conférence « Horizon », l'air était recyclé, froid, chargé d'une odeur d'ozone et de café hors de prix. 14h02. Je fixais les indicateurs de performance projetés sur le mur, mais mes yeux ne voyaient que des pixels flous.

Entre mes jambes, la sensation était insupportable. Le souvenir de la salle des serveurs, de l'humiliation glaciale qu'Elena m'avait infligée, palpait encore dans ma chair. Ma chatte me brûlait, gonflée, irritée par le frottement de ma culotte en soie contre mes lèvres encore humides de son passage. J'étais la Directrice Technique, le génie derrière l'infrastructure de cette boîte, la maîtresse absolue de \*L'Éclipse\* une fois la nuit tombée, et pourtant, j'étais assise là, tremblante, comme une stagiaire prise en faute.

Elena était assise en face de moi. Elle n'avait pas un cheveu de travers. Son tailleur gris anthracite, d'une coupe impeccable, semblait être une extension de sa peau. Elle manipulait sa tablette avec une élégance qui me donnait envie de hurler.

— Comme vous pouvez le voir sur le diagramme de Gantt, Madame la Directrice, la vulnérabilité que j'ai identifiée ce matin a été neutralisée à 98 %, dit-elle d'une voix monocorde, sans même lever les yeux vers moi.

Sa voix. Ce timbre grave, autoritaire, qui me rappelait l'acier. Je sentis une décharge électrique remonter ma colonne vertébrale. Elle me défiait. Elle savait exactement dans quel état j'étais. Elle savait que sous ma jupe crayon et mon chemisier blanc

boutonné jusqu'au cou, j'étais une épave en chaleur.

— On ne se contente pas de 98 % dans cette entreprise, Elena, répliquai-je, ma voix plus rauque que je ne l'aurais voulu. Je veux une éradication totale.

Je croisai les jambes, serrant mes cuisses l'une contre l'autre pour étouffer le spasme qui me secouait. La douleur était délicieuse. Je voulais reprendre le contrôle. Je devais redevenir « K ». Je posai mes mains à plat sur la table en verre, mes ongles manucurés s'enfonçant presque dans la surface froide.

— Pour cela, il faudrait que vous me donniez un accès complet au noyau, répliqua-t-elle en levant enfin les yeux.

Son regard était un gouffre. Pas une once d'émotion, juste une détermination froide qui me fit mouiller instantanément. Le liquide chaud s'écoula de mon méat, trempant davantage le tissu déjà saturé. Je sentis l'odeur de mon propre désir, une effluve musquée et sucrée, monter vers mes narines dans l'air confiné de la salle.

Le jeu commença à cet instant précis. Je fis glisser mon escarpin Louboutin sous la table. Je cherchai sa jambe, tâtonnant dans l'obscurité du dessous de table. Je trouvai son mollet. Elle ne bougea pas d'un millimètre. Je remontai lentement, la pointe de mon talon griffant le nylon fin de ses collants. Elle continuait de parler de protocoles de sécurité et de back-ups, sa respiration restant d'un calme olympien.

J'enlevai discrètement ma chaussure, mon pied nu cherchant maintenant le contact direct. Ma voûte plantaire glissa contre son genou, puis remonta plus haut, vers l'intérieur de sa cuisse. J'insistai, pressant mes orteils contre le muscle ferme de son adducteur. Je voulais la faire craquer. Je voulais voir une ride sur son front, entendre un souffle court, n'importe quoi qui prouverait qu'elle n'était pas un automate de glace.

Pendant que ma main droite signait nerveusement un document papier, mon pied gauche s'aventura entre ses cuisses. Elle les écarta légèrement, un geste presque imperceptible, m'invitant à entrer dans son sanctuaire tout en gardant son regard de prédatrice braqué sur le mien.

Je sentis la chaleur irradier de son entrejambe. À travers son collant, je devinais la courbe de son mont de Vénus. J'appuyai mon gros orteil directement sur sa vulve, massant lentement le tissu. Rien. Son visage restait un masque de marbre. Elle ajusta ses lunettes, pointant un chiffre sur l'écran.

— Les pertes de données sont estimées à... commença-t-elle, avant de s'interrompre une fraction de seconde alors que je pressais plus fort, sentant la fermeté de son sexe sous mon pied.

Je jubilais intérieurement. Je sentais mon propre clitoris s'ériger, une perle de chair tendue qui ne demandait qu'à être broyée. L'humidité entre mes jambes était telle que je glissais sur mon siège de cuir. Je me penchai en avant, feignant de regarder ses chiffres de plus près. Mon chemisier s'entrouvrit légèrement, révélant la dentelle noire de mon soutien-gorge qui emprisonnait mes seins lourds, les tétons pointant comme des diamants sous l'effet du froid et de l'excitation.

— Vous semblez distraite, Elena, murmurai-je, un sourire cruel étirant mes lèvres. Est-ce que mes... exigences techniques sont trop lourdes à porter ?

Sous la table, je ne me contentais plus de masser. Je frottais mon pied avec vigueur, cherchant à imbiber son collant de sa propre cyprine, si tant est qu'elle soit humaine. Je voulais qu'elle soit aussi dévastée que moi. Je voulais que ce bureau devienne le théâtre de sa chute.

Soudain, je sentis une main de fer enserrer ma cheville sous la table. Une poigne d'acier qui me coupa le souffle. Elena ne me regardait plus. Elle fixait le P-DG qui

venait d'entrer dans la salle, mais sa main, cachée par la nappe de réunion, serrait mon pied avec une force brutale, m'obligeant à rester immobile, le pied coincé contre son sexe.

— Bien au contraire, Madame la Directrice, dit-elle alors que le P-DG s'installait. Je pense que nous n'avons pas encore exploré toute la profondeur du problème.

Elle tourna légèrement le poignet, me forçant à enfoncer mes orteils plus profondément contre ses lèvres fermées. Je sentis une humidité soudaine contre ma peau. Elle mouillait. Enfin. La glace se fissurait, et l'eau qui s'en écoulait allait me noyer. Mon propre sexe se contracta violemment, une décharge de plaisir pur me traversant alors que j'imaginai déjà ce que j'allais lui faire avec mon accessoire de trente centimètres dès que les portes seraient verrouillées. Mais pour l'instant, j'étais sa prisonnière, le pied captif de sa main et de son sexe, forcée de simuler la compétence professionnelle alors que mon corps ne réclamait que l'orgasme et la soumission.

Vauclain, le P-DG, s'étala dans son fauteuil en cuir, faisant crisser le matériau noble dans le silence pesant de la salle de conférence. Il ne se doutait de rien. Pour lui, nous étions deux cadres brillantes discutant de la restructuration du pôle luxe. Il ne voyait pas que, sous le bois précieux de la table de réunion, une guerre de tranchées charnelle faisait rage.

Clara ne m'avait pas lâchée. Ses doigts fins mais d'une force insoupçonnée s'enroulaient autour de ma cheville, tandis que sa paume pressait mon talon contre son entrejambe avec une détermination féroce. Je sentais la dentelle fine de sa culotte — si tant est qu'elle en portait une — s'écraser sous mon arche plantaire.

— Je suggère que nous examinions les flux de trésorerie avec plus de... rigueur, murmura-t-elle, ses yeux sombres plantés dans les miens.

Elle accentua la pression. Mon gros orteil glissa, guidé par son propre mouvement de bassin, et vint se loger précisément dans la fente de sa chatte. La sensation fut électrique. C'était brûlant. Une chaleur moite, presque poisseuse, commença à imbiber ma peau. Elle était trempée. Sa mouille, chaude et visqueuse, s'étalait entre mes orteils alors que je commençais, malgré moi, à effectuer de petits mouvements circulaires.

— Vous semblez contractée, Claire. Un problème avec les chiffres ? lança Vauclain en ajustant ses lunettes.

Je déglutis péniblement. Mon propre sexe me lançait, une pulsation sourde et douloureuse qui réclamait du sang et du plaisir. Mon pantalon de tailleur me semblait soudain trois tailles trop petit, le tissu frottant contre mon clitoris gonflé à chaque inspiration.

— Non, Monsieur le P-DG, parvins-je à articuler, ma voix plus rauque que d'habitude. Je... je cherche simplement le meilleur angle d'attaque.

Clara laissa échapper un sourire prédateur. Elle écarta légèrement les jambes, m'offrant un accès total. Sa main descendit de ma cheville pour venir s'enfoncer dans ma propre chaussure que j'avais abandonnée au sol, mais son autre main, restée sur la table, jouait négligemment avec un stylo plume. Sous la nappe, elle utilisa son talon pour écarter mes propres genoux, m'obligeant à m'ouvrir devant elle, tout en gardant mon pied prisonnier de son sexe.

Je ne tenais plus. J'enfonçai mon pied plus brutalement, cherchant à sentir la dureté de son os pubien à travers la chair tendre de ses lèvres. Je sentis son clitoris, un petit bouton dur et électrique, rouler sous mon orteil. Elle eut un imperceptible tressaillement, ses narines se dilatant. Le parfum de son excitation montait jusqu'à moi, une odeur musquée, de cuir et de femme en rut, qui me rendait folle.

Je pensai à mon sac, posé juste à côté de ma chaise. À l'intérieur, la masse imposante du gode de trente centimètres que j'avais prévu de lui enfoncer jusqu'à la garde attendait son heure. Je l'imaginai déjà, ce monstre de silicone noir, s'enfonçant dans sa chatte étroite, la forçant à hurler mon nom alors que ses tripes se nouaient de plaisir et de douleur. Je voulais lui faire payer ce calme olympien. Je voulais voir ses yeux se révulser pendant que je la défonçais sur cette table de conférence, maculant les rapports annuels de son foutre de femme.

— Le marché demande une pénétration profonde, Claire, continua Clara, sa voix vibrant d'un sous-entendu qui me fit l'effet d'un coup de fouet. Si nous hésitons maintenant, nous perdrons tout le bénéfice de notre position dominante.

Salope. Elle se moquait de moi. Elle savait que j'étais à deux doigts de mouiller mon fauteuil, que mon clitoris était si tendu qu'il menaçait d'exploser. Elle ramena brusquement sa main sous la table, non pas pour me lâcher, mais pour remonter le long de mon mollet, sa paume remontant la soie de mes bas jusqu'à la dentelle de mon porte-jarretelles. Ses doigts s'insinuèrent sous l'élastique, effleurant la naissance de mes poils pubiens, là où l'humidité commençait déjà à saturer le coton de ma culotte.

— Qu'en pensez-vous ? insista Vauclain, s'impatientant.

Je fermai les yeux une seconde, sentant un doigt de Clara s'enfoncer sans prévenir dans le pli de mon aine, juste à côté de ma lèvre supérieure. C'était trop. La décharge fut si violente que je faillis hurler. Mon pied, toujours coincé contre sa chatte, se contracta, mes orteils griffant sa chair tendre, s'enfonçant dans le trou humide et chaud qui semblait vouloir m'aspirer tout entière.

— Je pense... balbutiai-je, le souffle court, que nous devons... conclure cette réunion. Rapidement. Les détails techniques... peuvent être réglés en tête-à-tête.

Clara ne bougeait pas. Son doigt pressait maintenant mon clitoris à travers le tissu, un mouvement de va-et-vient lent, sadique, tandis que mon pied continuait de labourer son sexe trempé. Je sentais le foutre couler sur ma cheville, une traînée de chaleur liquide qui marquait mon appartenance à ce moment de débauche cachée.

Elle me fixait, un défi silencieux dans le regard. Elle savait que j'allais craquer. Elle voulait que je jouisse là, devant le grand patron, que je perde toute dignité pendant qu'elle restait la maîtresse du jeu. Mais elle oubliait une chose : la douleur de l'attente ne faisait que décupler la violence de ma future vengeance. Dès que Vauclain franchirait cette porte, je n'aurais aucune pitié pour sa chatte. Je la briserais avec l'accessoire qui pesait dans mon sac, je l'emplirais jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une flaque de plaisir et de larmes.

— Très bien, conclut Vauclain en rassemblant ses dossiers. Je vous laisse peaufiner les derniers points. Ne me décevez pas.

Il se leva. Le bruit de sa chaise reculant fut pour moi le signal du début de la fin. Sous la table, le doigt de Clara s'enfonça brusquement dans ma chatte, déchirant la soie de ma culotte, s'insinuant dans ma propre moiteur avec une fureur renouvelée. Je mordis ma lèvre inférieure jusqu'au sang pour ne pas gémir.

Vauclain sortit, la porte claquant derrière lui avec un bruit de couperet.

Nous étions seules. Et la température de la pièce venait de monter de dix degrés. Clara ne retira pas son doigt. Au contraire, elle l'enfonça plus profondément, cherchant mon col, tandis que son autre main agrippait mes cheveux pour ramener ma tête en arrière.

— Alors, Claire... murmura-t-elle contre mes lèvres, son souffle sentant le café noir et le sexe. C'est maintenant que tu me montres ton fameux accessoire ? Ou est-ce que tu préfères continuer à te faire doigter comme une secrétaire débutante sous cette table ?

Je sentis mes cheveux craquer sous sa poigne. La douleur était une décharge électrique qui venait nourrir le brasier entre mes cuisses. Clara me fixait avec ses yeux de prédatrice, une lueur de mépris et de désir pur brûlant dans son regard d'acier. Son doigt, toujours enfoncé en moi, effectuait des mouvements de va-et-vient brutaux, cherchant à me briser, à me faire ramper.

— Tu veux voir mon accessoire, Clara ? haletai-je, ma voix n'étant plus qu'un râle étranglé. Tu veux vraiment savoir ce que je cache sous ce tailleur à trois mille balles ?

Je ne lui laissai pas le temps de répondre. Je me projetai vers l'avant, ignorant la douleur de mon cuir chevelu, et je l'agrippai par le col de son chemisier blanc. Dans un fracas de dossiers qui volèrent au sol, je la basculai en arrière. Son dos heurta la surface vernie de la table de conférence avec un bruit sourd. Elle laissa échapper un grognement de surprise, mais son sourire ne quitta pas ses lèvres. Elle aimait ça. Elle aimait le chaos que nous étions en train de créer dans ce temple de la finance.

Je déboutonnai ma veste d'un geste frénétique, la jetant par terre. Puis, mes doigts tremblants s'attaquèrent à la fermeture éclair de mon pantalon. Je le fis glisser le long de mes hanches, révélant le harnais de cuir noir qui enserrait ma taille. Le godemichet en silicone sombre, long et veiné, pointait fièrement vers elle, encore sec mais prometteur de ravages.

Le regard de Clara changea. L'arrogance fit place à une faim primitive. Elle écarta les jambes, sa jupe crayon remontant jusqu'à sa taille, dévoilant une lingerie de dentelle noire déjà trempée. L'odeur de sa chatte, forte, musquée, monta jusqu'à mes narines, se mélangeant à l'arôme de café froid qui stagnait dans la pièce.

— Utilise-le, Claire, ordonna-t-elle, ses mains griffant le bord de la table. Enfonce-le moi jusqu'au fond. Je veux sentir chaque centimètre de ta haine.

Je ne me fis pas prier. Je déchira son entrejambe d'un coup sec, le tissu fin cédant sous mes doigts. Sa chatte était gonflée, les lèvres pourpres et luisantes de cyprine. Sans aucun préliminaire, j'alignai la pointe du silicone contre son entrée. Elle était tellement mouillée que le gland glissa à l'intérieur dans un bruit de succion obscène.

— Ahh ! hurla-t-elle contre mon épaule, ses ongles s'enfonçant dans ma chair.

Je la pénétrai d'un coup de rein violent, l'enfilant jusqu'à la garde. La table trembla sur ses pieds de métal. Je n'avais aucune douceur. J'étais animée par une rage froide, une envie de la posséder, de lui arracher cette superbe qui me rendait folle depuis des mois. Je me mis à la pilonner avec une cadence sauvage. À chaque va-et-vient, le bruit de nos corps qui s'entrechoquaient résonnait comme des coups de feu dans le silence du bureau.

— C'est ça que tu voulais ? grognai-je, ma bouche cherchant son cou pour y planter mes dents. Tu voulais être ma pute de bureau ?

— Oui... baise-moi... baise-moi encore, Claire !

Elle leva les jambes, les enroulant autour de ma taille pour me forcer à entrer plus profondément encore. Je voyais le silicone disparaître et réapparaître, couvert de son jus clair et filant. Sa chatte le serrait, l'aspirait, tandis que je sentais les vibrations de son propre plaisir remonter le long de l'accessoire jusqu'à mon propre clitoris, comprimé sous la base du harnais.

L'intensité monta d'un cran. Clara balançait sa tête de gauche à droite, ses cheveux blonds balayant les rapports annuels éparpillés. Elle était en train de lâcher prise. Ses yeux se révulsèrent. Je n'arrêtai pas, augmentant la vitesse, mes mains serrant ses hanches avec une telle force que je savais que j'y laisserais des bleus.

— Je vais... je vais jouir... Claire, putain !

— Jouis pour moi, Clara ! Jouis sur cette table !

Elle se cambra brutalement, son corps entier se tendant comme un arc. Un cri rauque, inhumain, déchira sa gorge alors que ses muscles vaginaux se contractaient frénétiquement autour du gode. Des spasmes violents la secouèrent, et je sentis la chaleur de ses fluides inonder mes cuisses. C'était une fontaine, un jaillissement de plaisir brut qui macula le bois sombre de la table de Vauclain.

Je ne pus plus tenir. La friction de la base du harnais contre mon bouton, combinée à la vue de sa déchéance, me propulsa par-delà le bord. Mon propre orgasme fut une explosion de douleur et de lumière. Je m'effondrai sur elle, mon visage niché dans son cou, haletante, le cœur battant à s'en briser les côtes.

Le silence revint, seulement troublé par nos respirations saccadées. L'odeur du sexe et de la sueur imprégnait l'air, lourde, presque étouffante. Sous nous, les dossiers de la fusion à plusieurs millions de dollars étaient froissés, trempés de sa jouissance.

Clara passa une main tremblante dans mes cheveux, non plus pour me dominer, mais dans un geste d'une tendresse déchirante qui me fit monter les larmes aux yeux. On venait de tout détruire. On venait de franchir une ligne d'où l'on ne revient jamais.

— On est foutues, murmura-t-elle, sa voix brisée.

Je me redressai lentement, me dégageant d'elle. Le silicone glissa hors de son corps dans un dernier bruit mouillé, laissant sa chatte béante et ruisselante. Je regardai le désordre, la saleté de notre acte dans ce cadre si propre, si clinique. Je me sentais vide, dévastée, et pourtant plus vivante que je ne l'avais été depuis des années.

— Je sais, répondis-je en reboutonnant mon pantalon, les mains encore agitées de tremblements.

Je ramassai ma veste sans la regarder, ignorant la trace de foutre synthétique qui brillait sur la table. Je sortis de la salle de réunion sans un mot de plus, laissant Clara seule au milieu des ruines de notre professionnalisme, le goût de son sel encore sur mes lèvres. Le jeu était fini, mais la guerre, elle, ne faisait que commencer.

# Chapitre 7

## L'Invitation au Sanctuaire

Tokyo crève sous une pluie de néon acide. À travers la vitre blindée de mon bureau au cinquante-deuxième étage, la ville ressemble à un circuit imprimé défaillant, une grille de lumières froides qui clignent comme des appels au secours. Mes doigts survolent le clavier, tapant des lignes de code avec une précision chirurgicale, mais mon esprit est ailleurs. Il est resté bloqué sur l'image de cette salle de réunion dévastée, sur l'odeur du sexe et de la trahison qui imprégnait l'air.

Clara n'était qu'un échauffement. Une erreur de calcul.

Le vrai problème, c'est Elena.

Cette femme est une anomalie dans mon système. Elle est entrée dans ma vie de consultante avec son aura de calme absolu, ce silence qui hurle plus fort que mes ordres. Elle ne baisse pas les yeux. Jamais. Et ça, c'est une insulte à tout ce que j'ai construit. Mon empire de verre, ma carrière d'ingénieure surdouée, ma vie de maîtresse de l'Éclipse... Tout repose sur la maîtrise. Sur le fait que c'est moi qui tiens les rênes, moi qui décide quand on respire, moi qui ordonne quand on jouit.

Je ferme mon ordinateur d'un coup sec. Le silence retombe sur la pièce, lourd, oppressant. Je sors mon téléphone personnel, celui dont le signal passe par trois serveurs cryptés avant d'atteindre sa cible. J'ouvre l'application de messagerie de L'Éclipse.

\*« 23h00. Le Sanctuaire. Ne sois pas en retard. »\*

J'envoie la clé numérique d'accès. Un battement de cœur. Deux. Le message passe en "lu". Elle ne répond pas par des mots. Elle ne le fait jamais. Mais je sais qu'elle sera là. Elle veut voir ce qu'il y a derrière le masque de l'ingénieure froide. Elle veut goûter à l'ombre.

Je quitte le complexe tech, ma silhouette se reflétant dans les couloirs aseptisés. Je déteste cette lumière blanche. Elle expose tout. Je préfère le sous-sol. Je préfère la saleté contrôlée du plaisir.

\*

L'Éclipse est plus qu'un club. C'est mon église. Situé trois niveaux sous le bitume de Shinjuku, c'est un labyrinthe de béton, de velours noir et de cuir. L'air y est saturé de parfums coûteux, de sueur et de cette électricité statique qui précède les tempêtes. Ici, je ne suis plus Kim. Je suis K.

Je descends vers mon "Sanctuaire" privé, une suite dont les murs sont tapissés de miroirs sans tain. Personne ne peut nous voir, mais Elena se sentira épiée par mille regards invisibles. C'est le but. La briser commence par son environnement.

Je pousse la porte lourde et m'enferme. La température est réglée sur vingt degrés. Juste assez frais pour que les mamelons pointent sous la soie. Je commence mon rituel. Je retire ma veste de tailleur, mon chemisier blanc immaculé, ma jupe. Je me regarde dans le miroir. Mon corps est une machine, fine, musclée, tendue par une frustration qui demande à être évacuée dans la violence et la luxure.

J'ouvre le tiroir en acier brossé sous l'autel de cuir noir.

C'est là qu'il m'attend. Mon marqueur de territoire. Mon prolongement de pouvoir.

C'est une pièce de silicone médical noir de trente centimètres. Une bête massive,

épaisse, d'une densité effrayante. Il brille sous les spots rouges de la pièce, obscène et magnifique. Je le prends en main. Le poids est rassurant. La texture est légèrement granuleuse, faite pour accrocher les parois, pour râper et conquérir. Le gland est large, fier, avec une veine saillante qui court tout le long de la hampe.

Je le pose sur la table de verre. Je sors le flacon de lubrifiant à base d'eau, une bouteille de litre, car ce soir, il va falloir que ça glisse, que ça coule, que ça inonde tout. J'en verse une dose généreuse dans le creux de ma main. Le liquide est froid, visqueux. Je commence à enduire l'objet. Mes doigts caressent le silicone avec une lenteur fétichiste. Je fais monter le produit, massant la tête de la bite artificielle, étalant la gelée transparente jusqu'à ce qu'elle goutte sur le sol.

\*Clac. Clac.\*

Le bruit du lubrifiant que je claque contre le silicone résonne dans le silence de la pièce. Je m'imagine déjà Elena, à genoux devant cet engin, les yeux écarquillés par la peur et le désir alors que je l'approcherai de son visage. Je veux qu'elle sente la taille de ce qui va la pénétrer. Je veux qu'elle comprenne qu'une fois que j'aurai enfilé le harnais de cuir qui le maintient, je ne serai plus une femme. Je serai son dieu.

Je saisis le harnais en cuir noir, les sangles sont froides contre ma peau nue. Je l'ajuste autour de mes hanches, serrant les boucles jusqu'à ce que le cuir s'enfonce dans ma chair, me marquant au sang. Je fixe le jouet de trente centimètres dans l'anneau d'acier central. Un clic sec. Il est verrouillé. Il pointe désormais vers l'avant, lourd, menaçant, une extension de ma rage.

Je prends une poignée de lubrifiant supplémentaire et je m'en tartine les doigts. Je les glisse entre mes propres jambes, massant ma chatte déjà trempée. Je ne cherche pas l'orgasme, je cherche à lubrifier le terrain pour la bataille. Mes doigts s'enfoncent, ressortent dans un bruit de succion sale. Je suis excitée à en crever, l'idée de la détruire me fait palpiter le clitoris contre le cuir du harnais.

Je regarde l'heure sur l'écran mural. 22h58.

Elle est dans le couloir. Je sens son calme, cette aura qui me dégoûte tant, approcher de ma porte. Elle ne sait pas ce qui l'attend. Elle pense qu'on va discuter, peut-être échanger quelques caresses d'une "douceur autoritaire".

Elle se trompe.

Je vais lui enfoncer ces trente centimètres de silicone jusqu'au fond de la gorge, jusqu'à ce qu'elle s'étouffe de mon nom. Je vais la prendre par tous les trous jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une flaque de fluides et de larmes sur mon tapis de cuir.

La poignée de la porte tourne lentement.

— Entre, Elena, murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un grognement guttural.

La porte s'ouvre sur la silhouette élégante de la consultante. Elle est habillée tout en noir, un col roulé de cachemire qui cache sa gorge. Elle a l'air si propre. Si intouchable.

Je reste debout au milieu de la pièce, les jambes écartées, mon arme de trente centimètres dressée entre nous, luisante de lubrifiant, une goutte de liquide tombant lentement du gland pour s'écraser sur mes bottes de cuir.

Le jeu commence. Et cette fois, je n'ai aucune intention de la laisser gagner.

Elena s'immobilise. Le cliquetis de la serrure qui se referme derrière elle sonne comme le glas de son innocence. Ses yeux, d'habitude si froids, si calculateurs, s'écarquillent. Elle fixe l'objet que je tiens, cette colonne de silicone noir de trente centimètres, épaisse comme mon poignet, luisante, obscène. Le contraste est

délicieux : elle, dans son cachemire noir à mille euros, l'image même de la réussite et de la retenue, et moi, debout dans l'ombre de l'Éclipse, tenant l'instrument de sa déchéance.

— Tu... tu ne vas pas vraiment utiliser ça, murmure-t-elle.

Sa voix tremble. Un petit accroc dans sa perfection de façade. Je fais un pas vers elle, l'air saturé de l'odeur lourde du lubrifiant et du cuir tanné. Chaque mouvement de mes bottes sur le sol est une menace.

— Approche, Elena.

Elle ne bouge pas. Elle est pétrifiée. Je réduis l'espace entre nous jusqu'à ce que je sente la chaleur qui émane de son corps. Elle sent le parfum de luxe, le jasmin et le bois de santal. Je sens le sexe et la domination. Je lève lentement ma main libre et je saisis une poignée de ses cheveux à la base de sa nuque. Je tire sèchement. Sa tête bascule en arrière, exposant la ligne fragile de sa gorge sous le col roulé.

— Je n'ai pas demandé ton avis, dis-je d'une voix sourde, collant mes lèvres contre son oreille. Tu es venue ici pour comprendre ce qu'est le pouvoir, non ? Le vrai. Celui qui ne se discute pas dans des salles de réunion, mais celui qui s'impose dans les tripes.

Je rabaisse l'énorme godemichet sous son nez. Elle louche sur le gland arrondi, sur les veines moulées dans la matière qui imitent une érection monstrueuse. Une goutte de lubrifiant visqueux s'échappe de l'extrémité et vient tacher son pull précieux. Elle laisse échapper un petit gémissement étouffé.

— Regarde-le, Elena. C'est ta nouvelle réalité. Il est plus gros que n'importe quelle queue que tu as pu prendre dans ta petite vie de bourgeoise. Et il va entrer en toi. Par tous les trous. Jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom.

Je lâche ses cheveux pour saisir son menton, forçant ses yeux à croiser les miens. Je vois la terreur, mais je vois aussi cette étincelle de soumission abjecte qui commence à poisser son regard. Elle a faim de ça. Elle veut être brisée.

— À genoux.

— Non... s'il te plaît...

Je ne réponds pas par des mots. Je plaque ma main sur son épaule et je pèse de tout mon poids. Elle s'effondre sur le tapis de cuir. Le bruit de ses genoux frappant le sol résonne dans le silence de la pièce. Elle est là, à mes pieds, minuscule. Je balance le jouet devant ses lèvres. L'odeur du silicone et du produit chimique l'envahit.

— Ouvre.

Elle hésite une seconde de trop. Ma main repart dans ses cheveux, je lui tire la tête en arrière avec une violence calculée, l'obligeant à ouvrir la bouche pour respirer. Sans lui laisser le temps de protester, je pousse les premiers centimètres du jouet contre ses dents.

— Ouvre cette petite bouche de salope, Elena. Suce-le. Montre-moi que tu as compris qui est le maître ici.

Elle finit par obéir, ses lèvres se tendant pour essayer d'englober la circonférence impossible de l'engin. Elle ne peut pas. C'est trop gros. Sa mâchoire craque légèrement alors qu'elle tente d'accueillir le gland. Je pousse doucement, sentant la résistance de sa langue, de son palais. Elle commence à s'étouffer, ses yeux se remplissent de larmes réflexes, coulant sur ses joues de porcelaine.

— Voilà... C'est ça. Goûte-le. C'est le goût de ta reddition.

Je commence un mouvement de va-et-vient lent, méthodique. À chaque poussée, je gagne un centimètre. Le silicone frotte contre ses amygdales, déclenchant des spasmes de haut-le-cœur qu'elle tente de contenir. Je me délecte du bruit de sa salive qui commence à couler le long du jouet, mouillant mes doigts, lubrifiant encore plus l'invasion.

Je retire brusquement l'objet de sa bouche, laissant un fil de bave relier ses lèvres au silicone noir. Elle halète, l'air s'engouffrant dans ses poumons, son visage est rouge, ses yeux révulsés.

— Ce n'était que l'apéritif, Elena. Tu penses que ta chatte est prête pour ça ? Ou peut-être que je devrais commencer par ton petit cul serré ?

Je pose ma main sur son entrejambe, écrasant le tissu de son pantalon de costume contre son sexe. C'est trempé. Elle est déjà en train de couler, l'excitation et la peur se mélangeant dans un cocktail explosif entre ses cuisses.

— Tu es une telle fontaine, murmurai-je en sentant l'humidité à travers le tissu. Tu veux que je te déchire, n'est-ce pas ? Tu veux sentir ce monstre te labourer les entrailles jusqu'à ce que tu ne puisses plus marcher.

Je saisis la fermeture éclair de son pantalon et je la descends d'un coup sec. Le bruit du métal qui glisse est le signal de la fin des négociations. Je l'empoigne par la taille et je la soulève pour la mettre à quatre pattes, ses fesses pointées vers moi, son pantalon et ses sous-vêtements de dentelle tombant sur ses chevilles.

Sa peau est blanche, ses fesses rondes et fermes tremblent sous l'effet du choc. Entre ses cuisses, ses lèvres charnues sont déjà rouges, gonflées, baignant dans son propre foutre. Elle est magnifique de vulnérabilité.

Je saisis le jouet de trente centimètres et j'en tartine généreusement la base avec une nouvelle pression de lubrifiant, laissant le liquide froid couler sur son anus contracté. Elle sursaute, un frisson parcourant toute sa colonne vertébrale.

— Prépare-toi, Elena. Je vais te remplir comme tu ne l'as jamais été. Et si tu cries, je te l'enfonce dans la gorge jusqu'à ce que tu ne puisses plus produire le moindre son.

Je place la pointe contre son entrée, sentant la chaleur qui s'en dégage. Je pousse une première fois, juste assez pour qu'elle sente la circonférence monstrueuse écartier sa chair. Elle lâche un cri étouffé dans le tapis de cuir, ses doigts griffant le sol.

— Regarde-moi quand je te baise avec ça ! hurlai-je.

Je ne m'arrête pas. Le jeu ne fait que commencer, et l'Eclipse ne fait que s'assombrir.

Je ne lui laisse pas le temps de respirer. Mes mains s'écrasent sur ses fesses, écartant ses joues avec une force brutale pour exposer son intimité ravagée. Le gode noir reluit sous la lumière crue de l'Éclipse, couvert d'une couche épaisse de lubrifiant qui goutte déjà sur le cuir sombre. Je pousse. Lentement. Cruellement.

Le premier tiers du monstre s'enfonce dans sa chatte, et j'entends le bruit de succion gras, ce \*slurp\* obscène qui témoigne de son humidité malade. Elena cambre le dos, un râle guttural s'échappant de sa gorge contractée. Sa chair se tend à rompre, ses petites lèvres rouges disparaissant sous l'assaut de la circonférence démesurée.

— Regarde-moi, putain ! je rugis en lui saisissant les cheveux pour forcer son visage vers le miroir latéral. Regarde comment je t'ouvre.

Elle gémit, ses yeux révulsés cherchant son propre reflet. Elle voit ce que je lui fais. Elle voit le plastique dur et luisant disparaître en elle, étirant son trou jusqu'à l'extrême. Je sens la résistance de ses muscles qui tentent de rejeter l'intrus, mais je

n'ai aucune pitié. J'enfonce encore, centimètre par centimètre. La base du jouet commence à presser contre son clitoris gonflé, le broyant à chaque poussée.

— Ça fait mal, Elena ? Ou est-ce que tu jouis de sentir tes parois se déchirer pour me laisser la place ?

Je n'attends pas de réponse. Je donne un coup de rein sec, enfonçant le reste du jouet jusqu'à la garde. Le choc est tel qu'elle en oublie de respirer. Son ventre se creuse, ses poumons se bloquent. Elle est littéralement empalée, remplie jusqu'au col. Ses parois utérines doivent être compressées, écrasées par les trente centimètres de l'engin. Le lubrifiant mélangé à son foutre de plus en plus abondant déboule entre ses cuisses, trempant le tapis.

Je commence un va-et-vient lent, méthodique. À chaque retrait, le vide se crée avec un bruit de ventouse écoeurant, et à chaque pénétration, je sens son corps tressaillir de spasmes incontrôlables. Elle est en train de basculer. La douleur devient un plaisir électrique, une agonie extatique qu'elle ne peut plus nier.

— Tu es ma chienne, Elena. Ma petite esclave remplie de plastique et de foutre.

Je commence à accélérer la cadence. Je ne suis plus dans la dentelle. Le bruit de mes couilles (si j'utilisais ma bite) ou ici, le choc de ma paume contre son cul rythme la scène. \*Clac. Clac. Clac.\* La peau devient rouge, presque violette sous mes impacts. Je lâche le jouet une seconde pour sortir ma propre bite, raide comme la justice, pulsante de besoin. Je veux qu'elle sente la différence. Je veux qu'elle sente le vivant après le froid du silicone.

Je retire brusquement le jouet. Le vide est si soudain qu'elle lâche un cri déchirant, ses muscles se contractant sur le néant. Son trou reste béant un instant, étiré, offrant une vision pornographique de sa muqueuse à vif, luisante de sécrétions. Sans lui laisser une seconde de répit, je me positionne. Je crache généreusement sur son entrée pour

rajouter du lubrifiant naturel, mon glaviot se mélangeant à son jus.

Je frappe. D'un coup.

Ma bite s'engouffre dans la chaleur humide de son antre déjà préparé par le jouet. C'est comme plonger dans de la lave. Elle hurle, la tête renversée en arrière, les veines de son cou saillantes sous l'effort. Je la baise avec une rage sourde, chaque coup de boudoir visant à lui briser les reins, à lui faire oublier jusqu'à son propre nom. Je sens sa chatte se contracter autour de mon gland, un étau de viande brûlante qui me rend fou.

— Je vais te noyer, Elena... je grogne entre mes dents serrées. Je vais te remplir de tout mon foutre.

Ses mains griffent le cuir, ses ongles s'y arrachent presque. Elle est au bord de l'abîme. Je sens ses muscles internes s'affoler, un premier spasme électrique qui remonte de ses chevilles jusqu'à son bassin. Elle commence à jouir. Son orgasme est violent, une série de secousses qui menacent de me faire décharger instantanément. Sa chatte m'aspire, me pompe, me supplie de finir le travail.

Je ne retiens plus rien. J'attrape ses hanches, mes doigts s'enfonçant dans sa chair pour l'immobiliser, et je décharge.

Le premier jet frappe son col avec la force d'un coup de poing. Je vide tout. Des vagues de foutre chaud et épais inondent ses entrailles. Je continue de pousser, de m'enfoncer en elle alors que je décharge encore et encore, mon sperme débordant de son sexe pour couler le long de mes bourses et souiller ses cuisses. Elle tremble de tout son long, ses cris s'étouffant dans un sanglot d'épuisement total.

Je reste ainsi, soudé à elle, mon sexe encore palpitant à l'intérieur de son corps dévasté. L'odeur du sexe, de la sueur et du lubrifiant sature l'air de la pièce. Elle

s'effondre lentement contre le sol, ses bras ne la soutenant plus. Je me retire avec lenteur, laissant un filet de blanc s'échapper de son trou béant pour venir s'écraser sur le cuir.

Elle est brisée. Marquée.

Je me relève, essuyant ma bite d'un revers de main avant de réajuster mon pantalon, l'observant gésir au milieu de ses propres fluides. L'invitation au sanctuaire est terminée. Elle sait maintenant ce qu'est l'Éclipse. Elle sait que l'obscurité n'est pas un lieu, mais ce que je décide de lui faire subir.

— Ramasse-toi, Elena, je dis d'une voix glaciale, sans une once d'émotion. On n'a pas encore fini pour ce soir.

Le chapitre se ferme sur son corps tremblant, une flaque de foutre refroidissant sous elle, alors que le silence de l'Éclipse retombe, lourd et définitif.

# Chapitre 8

## Le Trône Vacillant

Le silence de ma suite privée à l'Éclipse n'est jamais vraiment silencieux. Il est hanté par le bourdonnement sourd des serveurs informatiques dissimulés derrière les parois de verre dépoli et par le pouls lointain de Tokyo qui cogne contre les vitres blindées. Ici, à trente mètres sous le bitume, je suis Dieu. J'ai conçu cet espace comme une extension de mon propre cerveau : froid, aseptisé, impénétrable.

Je suis assise derrière mon bureau en acier brossé, mes doigts effleurant les touches de mon clavier avec une précision chirurgicale. Sur les écrans muraux, des flux de données défilent en cascades vertes et bleues, mais mon esprit est ailleurs. Mon regard dévie vers le centre de la pièce, là où la lumière crue des néons souligne chaque pore du cuir noir du canapé.

C'est là qu'elle va entrer.

Je sens encore l'odeur de son sexe sur mes doigts, malgré le lavage compulsif à l'eau glacée. Ce mélange de musc féminin, de lubrifiant synthétique et de mon propre foutre qui a coulé d'elle tout à l'heure. Elena. Ce nom est une anomalie dans mon système. Elle aurait dû ramper. Elle aurait dû s'effondrer après ce que je lui ai fait subir dans la salle de marquage. Mais quand je l'ai laissée au sol, tremblante et souillée, ses yeux ne demandaient pas grâce. Ils m'étudiaient.

La porte coulissante s'ouvre avec un sifflement pneumatique.

Elle est là. Elle a pris le temps de se doucher, sans doute dans le vestiaire des esclaves, mais elle n'a pas mis la tenue que je lui avais préparée. Elle porte une simple

chemise d'homme blanche, trop grande, déboutonnée jusqu'à la naissance des seins, et rien d'autre. Ses jambes sont nues, longues, marquées par les rougeurs de mes mains. Ses pieds touchent le sol froid sans une hésitation.

— Je ne t'ai pas autorisée à te rhabiller, Elena, je dis sans lever les yeux de mon écran.

Ma voix est un scalpel. Je veux qu'elle se souvienne de sa place. Je veux qu'elle se souvienne de la sensation de mon sexe en silicone lui déchirant les entrailles.

Elle ne répond pas tout de suite. Elle avance jusqu'au centre de la pièce. Son calme m'irrite. C'est une insulte à ma maîtrise. Elle s'arrête exactement là où la lumière est la plus violente, exposant sa peau diaphane. Je lève enfin les yeux. Elle est magnifique, d'une manière qui me donne envie de la détruire à nouveau. Ses cheveux sont encore humides, collés à sa nuque.

— Ta suite est à ton image, Kim, dit-elle d'une voix basse, presque traînante. Technologique. Sans âme. Et pourtant, ça sent encore la sueur et le désir ici.

Je me lève lentement. Le cuir de mon fauteuil grince. Je contourne le bureau, mes talons claquant sur le sol métallique avec une régularité de métronome. Je m'arrête à quelques centimètres d'elle. Je suis plus petite, mais mon aura de contrôle comble l'espace. Je plonge ma main dans l'ouverture de sa chemise, saisissant brutalement son sein droit. Le téton est déjà dur. Je l'écrase entre mon pouce et mon index, cherchant la douleur, cherchant le cri.

Elle ne bronche pas. Elle se contente d'incliner légèrement la tête, ses yeux sombres plongeant dans les miens.

— Tu essaies encore de compenser, murmure-t-elle. Qu'est-ce que tu as peur de perdre si tu arrêtes de serrer si fort ?

— Je ne perds jamais, Elena.

Je lâche son sein et glisse ma main plus bas, sous le pan de la chemise. Je trouve son sexe. Il est déjà trempé. Ma main s'enfonce dans l'humidité chaude de sa chatte, mes doigts écartant ses lèvres gonflées. Elle est brûlante, un contraste violent avec l'air climatisé de la pièce. Je sens ses muscles pelviens se contracter autour de mon index que j'enfonce d'un coup sec.

— Regarde-toi, je siffle contre son oreille. Tu es une fontaine. Malgré tout ton calme, ton corps me supplie de le reprendre.

Je retire mes doigts, couverts de son jus transparent, et je les porte à ses lèvres.

— Lèche.

Elle m'obéit, mais pas comme une soumise. Elle saisit mon poignet, stabilisant ma main, et passe sa langue sur mes doigts avec une lenteur provocante. Elle me fixe, ses pupilles dilatées par l'excitation, mais son regard reste d'une clarté effrayante. C'est elle qui mène la danse, même avec mes doigts dans sa bouche.

Je sens la colère monter, doublée d'une érection mentale qui me fait mal. J'ai besoin de marquer mon territoire. J'ai besoin de l'accessoire.

Je me détourne d'elle et me dirige vers le coffre encastré dans le mur. Je tape le code biométrique. La porte s'ouvre silencieusement sur mon arsenal de cuir et d'acier. Je saisis le harnais lourd, les sangles de cuir noir épaisses qui sentent le tannage et le sexe. Au centre, fixé solidement, se dresse le monstre. Trente centimètres de silicone noir, nervuré, imposant. Une bête conçue pour conquérir, pour remplir chaque recoin de l'anatomie et ne laisser aucune place au doute.

Je commence à l'enfiler, mes gestes sont mécaniques, précis. Je boucle les lanières autour de mes hanches, les serrant jusqu'à ce que le cuir morde ma peau. La tige noire se dresse fièrement devant moi, un prolongement de ma volonté de puissance.

— À genoux, j'ordonne en me retournant vers elle.

Elena ne bouge pas immédiatement. Elle observe l'engin avec une curiosité presque clinique, puis ses yeux remontent vers les miens. Un léger sourire étire ses lèvres.

— C'est ça, ton trône, Kim ? Un morceau de plastique pour te donner l'illusion d'être un homme ?

— C'est l'outil qui va te faire oublier ton propre nom, Elena. À genoux. Maintenant.

Cette fois, elle s'exécute. Mais elle le fait avec une grâce royale, comme si elle me faisait une faveur. Elle s'installe entre mes jambes, ses genoux nus sur le métal froid. Elle lève les mains et saisit la base de mon sexe artificiel, le stabilisant. Sa proximité dégage une chaleur qui commence à fissurer mon armure.

Je pose ma main sur sa tête, mes doigts s'emmêlant dans ses cheveux mouillés, et je pousse son visage vers le gland massif de l'engin.

— Prends-le. Montre-moi à quel point tu peux être profonde avant que je ne décide de te briser pour de bon.

Elle ouvre la bouche, et le combat pour le contrôle passe à l'étape supérieure. Elle ne subit pas. Elle dévore.

Le bruit est d'abord celui d'une succion humide, un claquement de lèvres qui se referment sur le silicone noir et luisant. Elena n'hésite pas. Elle ne ferme pas les yeux. Elle me fixe, ses prunelles sombres ancrées dans les miennes, tandis qu'elle engloutit

le gland massif de ma bite de harnais. Elle le fait avec une lenteur calculée, ses joues se creusant au fur et à mesure que la tige de vingt centimètres disparaît dans son gosier.

Je sens les vibrations remonter le long de la base, là où le plastique s'écrase contre ma propre chair, contre mon clitoris qui pulse violemment sous la tension des sangles de cuir. C'est une torture exquise. Je porte cet attribut pour la dominer, pour lui montrer que je peux être tout ce qu'elle désire et tout ce qu'elle craint, mais la façon dont elle lèche les veines sculptées du jouet me rappelle que c'est elle qui tient les rênes de cet instant.

— Travaille, Elena. Plus profond. Je veux sentir ton œsophage se contracter sur chaque millimètre, grognai-je en serrant mes doigts dans sa chevelure.

Elle obéit, mais à sa manière. Elle empoigne le gode à deux mains, ses doigts fins serrant le silicone, et elle commence un mouvement de va-et-vient frénétique. Le son est devenu obscène : un mélange de salive qui coule sur mes cuisses et de bruits de déglutition forcée. Elle s'enfonce l'engin si loin dans la gorge que je vois ses muscles se nouer sous la peau fine de son cou. Elle manque d'air, ses yeux s'embuent, mais elle ne recule pas. Elle me défie de la briser.

Ma propre excitation est à son comble. Ma chatte est trempée, le liquide lubrifiant mon entrejambe sous le harnais, créant une friction brûlante à chaque fois qu'elle tire sur le membre artificiel. Je veux qu'elle sente ma puissance, mais je sens surtout son emprise.

Je saisis son menton, l'obligeant à s'arrêter un instant, le membre encore profondément enfoncé dans sa bouche, dilatant ses lèvres en un cercle parfait de chair rose et mouillée.

— Regarde-moi, petite reine. Tu crois que ce morceau de gomme définit notre

rapport ? Tu penses que parce que tu sais pomper une bite en plastique, tu as le contrôle ?

Elle ne répond pas par des mots, elle ne le peut pas. Elle se contente de remuer la langue autour du gland, un mouvement circulaire et expert qui envoie des décharges électriques dans tout mon bassin. Elle retire lentement l'engin, centimètre par centimètre, laissant un fil de salive visqueux relier ses lèvres au silicone luisant de foudre synthétique et de ses propres fluides.

— Je pense, Kim, souffle-t-elle d'une voix rauque, les yeux injectés de sang, que tu as désespérément besoin de sentir quelque chose de réel. Ce trône est froid. Il est mort.

Elle lâche le gode et, avant que je ne puisse réagir, elle plonge ses mains sous les sangles de mon harnais. Ses doigts, glacés par contraste avec la chaleur de sa bouche, s'immiscent entre le cuir et ma peau, cherchant l'ouverture, cherchant ma vulnérabilité. Elle écarte les bords de ma protection, exposant ma chatte gonflée et luisante à l'air frais de la suite.

— À genoux, tu as dit ? reprend-elle avec un sourire carnassier. Très bien. Je vais rester ici. Mais je vais te montrer que même d'en bas, c'est moi qui dicte tes orgasmes.

Elle plaque son visage contre mon entrejambe, ignorant l'engin qui pend désormais lamentablement entre nous. Sa langue s'abat sur mon clitoris avec une précision chirurgicale. C'est un choc. Le contact de sa salive chaude sur ma chair à vif me fait cambrier le dos, mes mains se crispant sur ses épaules.

— Elena... putain...

Elle ne me laisse pas reprendre mon souffle. Elle dévore mes lèvres charnues, aspirant ma chair, sa langue s'enfonçant en moi tandis que ses doigts ne lâchent pas le harnais, l'utilisant pour me manipuler, pour tirer sur ma peau, pour me maintenir

exactement là où elle veut que je sois. C'est une agression sensorielle. Je sens l'odeur du latex mêlée à son parfum de luxe, l'odeur de mon propre désir qui s'échappe de moi en vagues lourdes.

Je la repousse brusquement, non pas pour arrêter, mais pour reprendre l'ascendant. Je la saisis par la gorge, juste assez fort pour qu'elle sente mes ongles s'ancrer dans sa peau. Je la force à se relever, à moitié, jusqu'à ce que son visage soit à la hauteur du mien.

— Tu veux du réel ? Tu veux sentir la vie ? Alors on va utiliser cet outil pour ce qu'il est : une arme. Retourne-toi.

Son regard s'illumine d'une lueur que je ne parviens pas à identifier. De la peur ? Non. De l'anticipation. Une faim pure, animale. Elle se détourne, posant ses mains sur le rebord du bureau en acajou. Elle écarte les jambes, son dos se creusant, m'offrant ses fesses parfaites, serrées dans sa jupe qui s'est relevée jusqu'à ses hanches.

Je me place derrière elle, le membre de silicone pointé vers son intimité. Je sens la chaleur qui émane de son corps, une promesse de destruction mutuelle. Je saisis ses hanches, mes pouces s'enfonçant dans sa chair, et je plaque le gland contre son entrée, là où elle est déjà plus que prête.

— Prépare-toi, Elena. Je vais te prendre comme le chien que tu es au fond de toi, et tu vas supplier pour que ce plastique soit mon propre sexe.

Je n'attends pas sa réponse. Je pousse, d'un coup sec, et le monde bascule dans le bruit sourd de la chair qui s'entrechoque. Elle lâche un cri qui n'a rien de royal, un son déchiré qui résonne contre les murs de marbre. L'invasion commence. Chaque coup de rein est une déclaration de guerre, chaque va-et-vient un peu plus profond, un peu plus violent. Le harnais claque contre mes hanches, un rythme métronomique de luxure et de haine.

Le plastique s'enfoncé, s'étire, malmène ses tissus, et je me délecte de sa cambrure désespérée. Elle est à moi. Elle est brisée. Ou du moins, c'est ce que je veux croire alors que ses doigts griffent frénétiquement le bois du bureau, cherchant une prise dans ce chaos de fluides et de douleur.

— Dis-le, haletais-je à son oreille en lui mordant violemment le lobe. Dis-moi que ce trône est le seul qui compte.

Elle ne dit rien, elle se contente de rejeter la tête en arrière, ses cheveux fouettant mon visage, et elle contracte ses muscles internes sur le gode avec une force telle que je manque de perdre l'équilibre. Elle me combat encore, même empalée, même soumise. Le rythme s'accélère, la sueur commence à perler sur nos fronts, mélangeant nos parfums dans une atmosphère saturée d'électricité statique. On n'est plus dans la séduction. On est dans l'exorcisme.

Je resserre ma poigne sur ses hanches, mes doigts s'enfonçant dans sa chair comme des griffes de prédateur. Chaque coup de rein est une déclaration de guerre. Le harnais de cuir couine, une plainte mécanique qui accompagne le bruit sourd et humide de la base du gode percutant ses lèvres gonflées. C'est un son de boucherie, cru, organique. Sa chatte est devenue un brasier de sucs et de chaleur, une plaie ouverte qui réclame toujours plus de ce plastique impitoyable qui la déchire et la comble à la fois.

Je ne la ménage pas. Je veux qu'elle sente chaque millimètre de la tige nervurée, qu'elle sente la manière dont elle écarte ses parois, dont elle vient heurter son col de l'utérus avec une violence calculée. Je veux qu'elle soit consciente de sa propre défaite.

— Regarde-toi, Elena, grognais-je, ma voix n'étant plus qu'un râle caverneux. Regarde comment tu trembles pour ce morceau de silicone. Tu n'es qu'un gouffre qui

demande à être rempli.

Je l'attrape par les cheveux, tirant sa tête en arrière avec une brutalité qui lui arrache un cri aigu. Son cou est tendu, ses yeux révulsés ne fixent plus que le plafond de ma suite, mais je sais qu'elle ne voit rien d'autre que l'incendie qui ravage son bas-ventre. Ma main libre descend, glisse entre ses cuisses tremblantes, et vient s'écraser contre son clitoris gorgé de sang. Je le broie littéralement sous mon pouce, un mouvement circulaire, sauvage, alors que je redouble de vitesse avec mes hanches.

Elle explose.

C'est un spasme qui part de ses orteils et remonte jusqu'à sa gorge. Ses muscles vaginaux se referment sur le gode avec une force de succion terrifiante, comme si elle essayait d'aspirer l'objet tout entier à l'intérieur d'elle, de le digérer. Elle hurle, un son qui n'a plus rien d'humain, un mélange de souffrance pure et d'extase obscène. Je sens les vagues de sa jouissance frapper contre l'instrument, les parois de sa chatte qui palpitent, qui éjectent des jets de cyprine brûlante qui coulent désormais le long de ses jambes, inondant le tapis, tachant le bois précieux du bureau.

— Oui... prends-le, salope. Prends tout.

Je n'arrête pas. Au contraire, je pousse le rythme à son paroxysme, ignorant la brûlure dans mes propres muscles. Je veux l'épuiser, je veux qu'elle se noie dans son propre plaisir jusqu'à ce qu'il devienne une torture. Le plastique s'enfonce encore et encore dans ce tunnel de chair convulsée. L'odeur de notre sexe, ce mélange de musc, de sueur et de lubrifiant, sature l'air, devient étouffant. C'est une émanation de pouvoir et de soumission.

Sa tête retombe lourdement sur le bureau, son front frappant le bois, mais ses hanches continuent de chercher le contact, de réclamer la pénétration. Elle est brisée, enfin. Ses doigts ne griffent plus le bois pour résister, ils s'y agrippent pour ne pas

s'effondrer. Elle est devenue une poupée de chair, dépossédée de sa volonté, offerte totalement à la cadence que je lui impose.

Je donne un dernier coup, plus profond que tous les autres, enfonçant le gode jusqu'à la garde dans ses entrailles dévastées. Je reste là, pressé contre elle, le harnais cloué à ses fesses, sentant les derniers soubresauts de son orgasme mourir contre moi. Le silence qui suit est lourd, seulement troublé par nos respirations saccadées, des halètements de bêtes après la curée.

Je me détache lentement. Le bruit du retrait est un "ploc" humide et visqueux, le son de l'air s'engouffrant dans une cavité restée trop longtemps béante. Elena s'affale sur le bureau, ses jambes cédant sous elle. Elle glisse au sol dans un froissement de soie déchirée, une traînée de fluides luisants marquant son passage sur le flanc du meuble. Elle reste là, prostrée, les cheveux en bataille, le visage rougi par l'effort et les larmes. Sa chatte reste ouverte, offerte à l'air frais, une fente béante et meurtrie qui semble encore appeler le supplice.

Je déboucle le harnais avec des gestes lents, méthodiques, mes mains tremblant légèrement. Je le laisse tomber sur le tapis avec un bruit sourd. Le plastique est luisant, couvert de son jus, de cette preuve liquide de sa capitulation.

Je m'approche d'elle, je pose un pied sur le bureau, dominant son corps brisé. Elle lève les yeux vers moi, et pour la première fois, je n'y vois plus de défi. Je n'y vois qu'un vide abyssal, une dévastation fertile.

— Tu as perdu, Elena, murmurai-je en essuyant une goutte de sueur qui perlait sur mon menton. Ce trône n'est pas vacillant. Il est cimenté dans ta honte.

Je ne l'aide pas à se relever. Je la regarde simplement, savourant l'image de cette reine déchue, rampante dans les fluides de sa propre défaite. Le chapitre se ferme sur ce tableau : une suite luxueuse transformée en abattoir sensoriel, et l'odeur persistante du

foutre et de la trahison qui ne s'effacera jamais tout à fait des murs de cette pièce.

Le pouvoir n'est pas dans la couronne. Il est dans le sang que l'on fait battre, et dans les cris que l'on arrache. Et ce soir, j'ai tout pris.

\*

FIN DU CHAPITRE

# Chapitre 9

## La Fêlure

Le silence qui suit une dévastation n'est jamais vraiment muet. Il vrombit. Il a l'odeur âcre du sexe, de la sueur refroidie et de l'ozone des serveurs qui tournent à plein régime dans la pièce d'à côté. Je restai là, debout, les jambes encore un peu tremblantes sous l'effet de l'adrénaline, dominant Elena qui gisait à mes pieds.

Elle était une épave magnifique. Sa jupe crayon était déchirée, remontée jusqu'à sa taille, révélant sa peau rougie par mes assauts. Entre ses cuisses, sa chatte, d'un rose sombre et gonflé, palpait encore de spasmes involontaires. Mon jus — enfin, celui que mon accessoire avait puisé au plus profond d'elle — coulait lentement le long de l'intérieur de sa cuisse, une traînée translucide et visqueuse qui brillait sous les néons blafards de Tokyo.

Je baissai les yeux sur l'instrument de sa chute. Trente centimètres de silicone noir, luisant, saturé de sa cyprine et de cette humidité fétide qui accompagne les orgasmes forcés. Il pendait entre mes hanches, lourd, comme un membre arraché à un dieu de métal. Je sentais encore le poids de ses hanches qui venaient s'écraser contre ma base à chaque coup de rein, le bruit de succion dégueulasse que faisait le godemichet en s'enfonçant dans son cul, puis dans son sexe, sans distinction, cherchant juste à briser la résistance de cette femme trop calme.

— Regarde-toi, Elena, lâchai-je d'une voix que j'aurais voulu plus ferme.

Ma voix se brisa légèrement sur son nom. C'était la fêlure. La première.

Je me détournai d'elle pour m'approcher de la baie vitrée. Dehors, la ville s'étalait

comme un circuit imprimé géant, une matrice de lumières froides et de câbles entrelacés. C'était mon monde. Un monde où un code faux entraînait une erreur système, où tout était binaire. On possède ou on est possédé. On contrôle ou on subit.

Je commençai à défaire les sangles de mon harnais. Le cuir grinça contre ma peau nue. Mes mains tremblaient. C'était ridicule. J'étais la maîtresse de L'Éclipse, la femme qui avait mis à genoux les plus gros investisseurs de la tech, celle qui utilisait son corps et son esprit comme des armes de précision. Et pourtant, voir Elena là, souillée, offerte, et surtout ce regard... ce regard qu'elle avait eu juste avant de sombrer... ça me rongait.

Je posai le membre artificiel sur le bureau en verre. Il laissa une trace grasse et humide sur la surface immaculée. Une souillure de plus. Je sentais mon propre sexe, à l'étroit dans mon pantalon de costume, trempé de ma propre excitation, une chaleur acide qui me brûlait les lèvres. Je ne m'étais pas touchée, mais l'acte de la démolir m'avait fait jouir par procuration, une extase mentale et physique d'une violence inouïe.

— Pourquoi tu ne dis rien ? demandai-je sans me retourner. Pourquoi tu ne me supplies pas de t'aider à te relever ?

J'entendais son souffle court. Le frottement du tissu alors qu'elle tentait de ramener ses jambes vers elle.

— Parce que tu n'en as pas fini, Kim, répondit-elle enfin.

Sa voix était un murmure rauque, écorché par les cris qu'elle avait poussés quand je l'avais clouée contre le bureau, quand j'avais enfoncé ces trente centimètres de noirceur en elle jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un trou béant et affamé.

— Tu n'en as jamais fini. Tu cherches quelque chose au fond de moi que tu ne

possèdes pas en toi.

Je me retournai brusquement, la rage au ventre. Je fis trois pas rapides et me laissai tomber à genoux devant elle, saisissant sa mâchoire avec une brutalité qui lui fit lâcher un gémissement. Mes doigts s'enfoncèrent dans sa chair tendre. Je voulais lui faire mal, encore. Je voulais que la douleur efface la lucidité de ses yeux.

— Tu crois me connaître ? Tu crois que ce que je viens de te faire, c'était une quête spirituelle ? C'était du dressage, Elena. Je t'ai baisée comme une chienne pour te rappeler ta place. Pour te montrer que ton "aura", ton calme, tout ça, ça ne pèse rien face à la réalité d'une bite en plastique qui te déchire les entrailles.

Je l'approchai de mon visage. Je pouvais sentir l'odeur de son sexe sur moi, une odeur de musc, de foutre imaginaire et de défaite. Mes yeux plongèrent dans les siens.

— J'ai grandi dans une pièce de six mètres carrés à Shibuya, Elena. Mon père était un fantôme et ma mère vendait ses orifices pour payer mon école de code. Je l'entendais, la nuit. J'entendais le bruit des corps, les gifles, les râles d'hommes qui ne la regardaient même pas. J'ai appris très tôt que si tu ne tiens pas le manche, c'est toi qu'on empoigne. Si tu ne décides pas de la profondeur de la pénétration, c'est toi qui finis par t'étouffer avec.

Je relâchai sa mâchoire, mais je ne m'éloignai pas. Je restai là, dans sa sphère intime, nos souffles se mélangeant. Ma main descendit, presque malgré moi, vers sa chatte encore trempante. Mes doigts effleurèrent ses lèvres gonflées, explorant la texture de sa peau maltraitée. Elle était brûlante.

— Le contrôle n'est pas un choix pour moi, Elena. C'est mon oxygène. Si je lâche un centimètre de terrain, je disparaîs. Si je ne te brise pas, c'est moi qui m'effondre.

Je glissai deux doigts à l'intérieur d'elle, sans douceur. Elle était si large, si ouverte

après ce qu'elle venait d'encaisser, que mes doigts entrèrent comme dans du beurre. Elle eut un petit sursaut, ses hanches se soulevant instinctivement pour accueillir l'intrusion. Le bruit de mes doigts s'agitant dans son jus interne — un \*flic-flac\* obscène dans le silence de la pièce — me fit monter les larmes aux yeux.

C'était ça, la fêlure. Ce besoin viscéral de détruire la douceur pour ne pas être détruite par elle.

— Regarde-moi, Elena, murmurai-je, mon front contre le sien tandis que je l'honorais de cette caresse brutale, mes doigts s'enfonçant de plus en plus loin, cherchant le col de son utérus encore endolori. Dis-moi que tu me détestes. Dis-moi que je suis un monstre. Ne me regarde pas avec cette putain de compassion.

Je sentais le liquide chaud déborder de sa chatte et couler sur mon poignet, imbibant la manche de ma chemise en soie à plusieurs milliers de yens. Je m'en foutais. Je voulais sentir sa crasse, je voulais que son corps m'avale, qu'il devienne la preuve tangible que je n'étais pas qu'une machine froide, mais un être de sang et de foutre, perdu dans sa propre forteresse.

Elle ne répondit pas tout de suite. Son souffle n'était plus qu'un sifflement saccadé, une plainte étranglée au fond de sa gorge alors que mes doigts continuaient leur massacre rythmique à l'intérieur d'elle. Je ne cherchais pas à la faire jouir, pas encore. Je cherchais à la briser, à l'ouvrir en deux pour voir si, à l'intérieur, elle était aussi pure que ce regard de sainte qu'elle me jetait.

— Je ne te déteste pas, lâcha-t-elle enfin, la voix brisée par un spasme qui souleva son bassin contre ma main. Je te vois. C'est ça qui te fait peur, n'est-ce pas ?

Ses mots agirent comme un coup de poignard. Pour masquer la douleur, je resserrai ma prise, mes doigts se repliant violemment en crochet dans sa chair trempée. Elle poussa un cri sourd, un son de pure agonie mêlée de plaisir, et je vis ses pupilles se

dilater jusqu'à dévorer l'iris. Le bruit du \*flic-flac\* s'intensifia, ma main devenant un piston de chair dans son conduit étroit, brassant sa mouille qui devenait une écume blanche et visqueuse.

— Tais-toi, grognai-je, ma voix n'étant plus qu'un râle animal. Tu ne vois rien du tout. Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir faim avant même de savoir parler. De devoir compter chaque grain de riz, chaque seconde de silence, pour être sûr de ne pas recevoir un coup.

Je me reculai brusquement, arrachant ma main de son intimité. Le vide se fit sentir, brutal, froid. Un long fil de cyprine translucide et de sécrétions épaisses resta tendu entre ses lèvres béantes et mes doigts souillés. Je la regardai, les jambes grandes ouvertes, sa chatte palpitante, rouge, offerte comme une plaie ouverte sur le tapis de laine. Les grandes lèvres étaient gonflées, luisantes de mon passage, et son clitoris, dressé et sombre, semblait appeler le prochain assaut.

Je ne la laissai pas respirer. Je déboutonnai mon pantalon d'un geste sec, mon érection jaillissant comme un ressort, tendue à en craquer, parcourue de veines saillantes qui pulsaient au rythme de ma rage. Ma bite était énorme, le gland déjà perlé d'un liquide séminal clair qui se mélangeait à la sueur de mon bas-ventre.

— Regarde-moi, Elena. Regarde ce que tu fais de moi. Une bête. C'est ça que tu aimes ? C'est ce monstre-là que tu veux sauver ?

Je saisis ses chevilles et les ramenai brusquement sur mes épaules, l'exposant totalement, la forçant à contempler l'instrument de sa propre déchéance. Je me plaçai entre ses cuisses, le bout de ma verge venant buter contre son entrée déjà dévastée. La chaleur qui s'en dégageait était insoutenable. Elle sentait le musc, le fer et la femme.

— Dis-le, ordonnai-je en enfonçant juste la tête de mon gland, écartant brutalement les plis de sa peau. Dis que tu veux que je te défonce pour oublier que je suis un

lâche.

— Prends-moi, murmura-t-elle, les yeux noyés de larmes, les mains agrippant désespérément mes avant-bras. Prends tout. Ta haine, tes souvenirs... donne-les moi.

Je n'attendis pas une seconde de plus. D'un coup de rein sauvage, je m'enfonçai en elle jusqu'à la garde. Le choc fut tel que l'air quitta ses poumons dans un gémissement déchirant. Elle était si étroite, si tendue, que j'eus l'impression de pénétrer du verre pilé chauffé à blanc. Ma bite était compressée, comme broyée par ses parois vaginales qui se contractaient frénétiquement autour de moi, tentant d'expulser ou d'avalier l'intrus.

Je restai un instant immobile, enterré au plus profond d'elle, sentant mon gland heurter son col de l'utérus. C'était une sensation de plénitude atroce. Je sentais mon sang cogner dans mon sexe, chaque battement de cœur me rappelant que j'étais vivant, que j'étais là, dans cette femme qui acceptait de porter tout mon poids, toute ma noirceur.

Puis, je commençai le mouvement. Lent. Cruel.

Je me retirai presque entièrement, laissant ma bite glisser contre ses parois lubrifiées, sentant chaque ride de sa chair, avant de percuter à nouveau son fond de toutes mes forces. \*Clac\*. Le bruit de mes testicules frappant son périnée résonna comme un coup de fouet dans la pièce.

— Tu sens ça ? haletai-je, me penchant pour mordre le lobe de son oreille tandis que je l'enfilais sans aucune pitié. Tu sens comme je suis sale ? Comme tout ce que je touche finit par être souillé par mon foutre et mes larmes ?

Mes coups de reins devinrent plus rapides, plus erratiques. Je n'étais plus dans la séduction, j'étais dans l'exorcisme. À chaque va-et-vient, je sentais le mélange de sa

mouille et de mon liquide pré-séminal s'échapper de son orifice dans un gargouillis obscène, lubrifiant encore davantage notre union sauvage. La soie de ma chemise, toujours humide de son jus, collait à ma peau, mais je ne sentais que l'incendie entre mes jambes.

Je voyais son visage se transformer, passer de la douleur à une extase terrifiante. Ses hanches commençaient à répondre, à s'élever pour chercher plus de profondeur, plus de violence. Elle ne subissait plus ; elle réclamait son dû de chair.

— Plus... plus fort... hoqueta-t-elle, ses ongles s'enfonçant dans mes biceps, y traçant des sillons rouges. Détruis-moi... si c'est le seul moyen... pour que tu restes.

Ces mots furent le déclencheur. Ma vision se brouilla, une onde de chaleur rouge partant de mes reins pour envahir tout mon torse. Je ne voyais plus la femme que j'aimais, je ne voyais que l'abîme dans lequel je voulais nous noyer tous les deux. Je lâchai ses chevilles pour saisir ses fesses, pétrissant la chair ferme, y laissant l'empreinte de mes doigts, et je doublai la cadence, ma bite entrant et sortant d'elle dans un bruit de succion dégoûtant, la transformant en une fontaine de plaisir et de douleur.

Le monde n'existait plus. Il n'y avait que ce frottement incessant, cette friction de cuir contre cuir, cette odeur de sexe brut qui remplissait mes narines et ce besoin de m'enfoncer si loin en elle que je pourrais enfin toucher son âme et la corrompre autant que la mienne l'était.

Je sentis l'orgasme monter, une décharge électrique qui menaçait de me faire exploser les veines, mais je luttais. Je voulais que ça dure. Je voulais que chaque seconde de cette agonie charnelle s'imprime dans sa mémoire. Je voulais qu'elle sente chaque millimètre de ma bite la labourer, la marquer à jamais de mon sceau.

— Regarde-moi bien, Elena, grognai-je alors que je la retournais brusquement pour la

mettre à quatre pattes, ne lui laissant pas le temps de reprendre son souffle, ma bite glissant hors d'elle un court instant, luisante de son jus et de sang mêlés. Regarde ce que le monstre va te faire maintenant.

Mes doigts s'ancrèrent dans la chair de ses hanches, laissant déjà des marques violacées qui contrastaient avec la pâleur de sa peau. Elle était là, brisée, offerte, les mains s'agrippant désespérément aux draps froissés, son souffle n'étant plus qu'un sifflement saccadé. Je ne lui laissai pas une seconde. Je plaquai mon torse contre son dos, sentant la sueur coller nos deux corps dans une étreinte poisseuse, et je poussai.

Ma bite, gonflée à s'en rompre les veines, s'enfonça d'un coup sec dans sa chatte déjà ravagée. Le bruit fut spongieux, écœurant, magnifique. Elle poussa un cri qui se perdit dans l'oreiller, un son étouffé par la douleur et une sorte d'extase terrifiante. C'était étroit, brûlant, saturé de sa cyprine et de ce filet de sang qui agissait comme un lubrifiant naturel et sauvage. Je me retirai presque entièrement, savourant le glissement de mon gland contre ses parois qui se contractaient comme pour me supplier de rester, puis je martelai à nouveau.

— Regarde-moi ! ordonnai-je en lui saisissant la mâchoire pour forcer son visage vers le miroir de l'armoire, afin qu'elle voie l'horreur et la beauté de ce qu'on faisait.

Elle ouvrit des yeux embrumés, ses pupilles dilatées par le choc. Elle voyait l'image de ce monstre qui la labourait sans pitié, mes hanches frappant ses fesses avec un bruit de claquement répété, régulier comme un métronome de débauche. À chaque coup de boutoir, ma bite allait heurter le fond de son utérus, la secouant toute entière. Je n'étais plus un homme, j'étais une machine cherchant à combler le vide de son enfance par la destruction de l'autre.

— Tu sens ça, Elena ? Tu sens comment je t'éclate ? C'est ça, la vérité. C'est la seule chose que je sache faire sans tout détruire.

Je lâchai son visage pour empoigner ses cheveux, tirant sa tête en arrière pour exposer sa gorge. Ma main libre descendit entre ses jambes, mes doigts s'enfonçant dans le désordre de ses poils pubiens trempés pour trouver son clitoris. Je le broyai presque sous mon pouce, tandis que ma bite continuait son va-et-vient frénétique, s'enfonçant toujours plus loin, cherchant à la déchirer, à la posséder jusque dans ses entrailles.

Le plaisir monta, sombre et visqueux. Ma bite pulsait à l'intérieur d'elle, réagissant aux spasmes de sa chatte qui commençait à lâcher prise. Elle se mit à gémir mon nom, un râle guttural qui me fit monter le sang au cerveau. Je sentais mon foutre brûler dans mes couilles, prêt à déferler comme une lave toxique.

— Je vais te remplir, Elena... je vais t'étouffer de ma merde, de ma douleur...

Je ne contrôlais plus rien. Les digues de mon enfance, ce besoin de tout régenter, tout volait en éclats sous la pression de ce plaisir brut. Je me redressai sur mes genoux, l'empoignant par la taille pour la soulever légèrement, la cambrant à l'extrême. Je frappais maintenant avec une violence animale, chaque coup l'enfonçant un peu plus dans le matelas. Ses parois me broyaient, elle était si serrée, si mouillée, c'était un abîme de chair dont je ne voulais plus sortir.

L'orgasme me frappa avec la force d'un accident de voiture.

Mon corps se tendit comme un arc. Je poussai un rugissement de bête blessée tandis que je m'enfonçais une dernière fois, jusqu'à la garde, mon gland venant s'écraser contre son col de l'utérus. La première décharge de foutre fut une explosion. Je sentis le liquide bouillant jaillir par jets saccadés, inondant ses profondeurs, la remplissant jusqu'à la gorge. Je restai là, cloué en elle, mon sexe tressautant dans sa chatte qui ne cessait de convulser autour de moi, aspirant chaque goutte de ma semence.

C'était dégoûtant. C'était pur.

Le silence retomba brusquement, seulement troublé par nos respirations erratiques et le bruit de succion lorsque je me retirai lentement. Ma bite sortit d'elle, luisante, couverte de ce mélange de fluides qui s'écoulait maintenant le long de ses cuisses. Elle s'effondra sur le ventre, les bras en croix, le visage enfoui dans les draps.

Je restai assis sur mes talons, haletant, regardant le désastre que j'avais créé. La fêlure était là, béante. Je venais de lui livrer mon histoire et de la marquer par le sexe le plus vil que j'aie jamais pratiqué. Ma main tremblait quand je caressai doucement son dos, une caresse qui semblait presque déplacée après une telle boucherie.

Une larme solitaire coula sur ma joue, se perdant dans la barbe. J'avais gagné, je l'avais possédée. Mais en regardant son corps brisé et la tache de foutre et de sang sur les draps blancs, je compris que pour la première fois, le monstre avait peur de rester seul dans le noir.

— Pardonne-moi, murmurai-je si bas qu'elle ne put l'entendre.

Je m'allongeai contre elle, mon sexe encore à demi-mou pleurant ses dernières gouttes sur sa fesse, et je fermai les yeux, attendant que le monde recommence à exister.

# Chapitre 10

## L'Inversion des Rôles

La pluie de Tokyo s'écrasait contre les immenses baies vitrées de L'Éclipse, transformant les néons agressifs de Shinjuku en de longues traînées de sang et de saphir sur le verre. À l'intérieur de la suite privée, l'air était saturé d'une odeur lourde, un mélange âcre de latex, de sueur acide et de cyprine. J'étais debout, les jambes écartées, le souffle court. Ma poitrine soulevait violemment le cuir noir de mon corset. Entre mes cuisses, fixé par un harnais de cuir épais qui me sciait les hanches, le monstre de silicone noir de trente centimètres pointait encore vers le plafond, luisant de lubrifiant et des fluides d'Elena.

Je me sentais invincible. Je l'avais brisée, pensais-je. Je l'avais prise pendant des heures, avec cette méthode froide qui faisait ma réputation, utilisant cet appendice artificiel pour marquer chaque recoin de ses entrailles, pour lui rappeler que dans ce sous-sol, c'était moi qui dictais les battements de son cœur.

Elena était toujours là, étalée sur le lit de soie grise, le visage à moitié enfoui dans l'oreiller. Son corps, d'une pâleur de porcelaine sous les lumières stroboscopiques, semblait inerte. Mais alors que je m'apprêtais à détacher les sangles pour reprendre mon rôle d'ingénieure de glace, elle bougea.

Ce ne fut pas le mouvement d'une femme vaincue. Ce fut une ondulation lente, reptilienne. Elle se retourna sur le dos, ses cheveux sombres s'étalant comme une tache d'encre sur le satin. Ses yeux, d'un calme absolument terrifiant, se fixèrent dans les miens. Elle ne tremblait pas. Elle ne pleurait pas. Elle me regardait avec une sorte de pitié prédatrice qui me fit l'effet d'une décharge électrique dans la colonne vertébrale.

— Tu as fini de jouer, Kim ? demanda-t-elle. Sa voix était basse, veloutée, dépourvue de toute trace de fatigue.

Je ne répondis pas, mon arrogance se fissurant sous son regard. Elle se redressa d'un geste fluide, s'asseyant au bord du lit. Sa chatte, encore béante et rougie par mes assauts, semblait pulser au rythme de la ville. Elle ne chercha pas à se couvrir. Au contraire, elle écarta un peu plus les jambes, me montrant le désastre humide que j'avais laissé entre ses lèvres gonflées.

— Viens ici, ordonna-t-elle.

L'autorité dans son ton était si tranchante que mes muscles obéirent avant que mon cerveau ne puisse protester. Je fis un pas en avant, le godemichet oscillant lourdement devant moi. Elle tendit une main fine, ses doigts longs et manucurés venant caresser l'extrémité du jouet encore chaud de son propre corps. Elle remonta lentement le long de la tige nervurée, ses yeux ne quittant jamais les miens, jusqu'à ce que sa main empoigne fermement la base, là où le cuir du harnais mordait ma peau.

— Cet outil te donne l'illusion de la puissance, murmura-t-elle en tirant brusquement sur le harnais vers le bas.

Le coup fut si sec que je basculai vers l'avant. Elle ne me lâcha pas. Au contraire, elle enroula ses doigts dans les sangles de cuir, ses articulations blanchissant sous l'effort.

— Tu te caches derrière cette bite de plastique parce que tu as peur de ta propre chair, Kim. Tu crois que tu contrôles tout ? Tu ne contrôles que du vide.

D'un coup sec, elle m'obligea à fléchir les genoux. Mes rotules percutèrent le sol de béton ciré avec un bruit sourd. La douleur irradiait, mais elle fut instantanément étouffée par la honte brûlante qui m'envahit. Moi, la Maîtresse de l'Éclipse, j'étais à

genoux, mon harnais de domination entre les mains de celle que je croyais avoir soumise.

Elena se pencha vers moi, son parfum — un mélange de jasmin et de sexe brut — m'assaillit les narines. Elle saisit mon menton de sa main libre, ses ongles s'enfonçant légèrement dans ma mâchoire.

— Regarde-moi, petite génie. Regarde ce que tu es sans ton armure.

Elle tira de nouveau sur le harnais, forçant mon bassin à se coller contre le bord du lit, juste entre ses cuisses ouvertes. Ma propre chatte, restée intouchée et frustrée pendant toute la séance, commença à couler le long de mes cuisses, trempant l'intérieur de mes bottes en cuir. L'humiliation était totale, délicieuse et atroce.

— Tu es trempée, Kim, nota-t-elle avec un sourire cruel. Tu mouilles pour l'idée de perdre le contrôle, n'est-ce pas ? Tout ce vernis technologique, toute cette froideur de bureaucrate... ça ne sert qu'à masquer la petite chienne qui hurle en toi.

Elle lâcha mon menton pour saisir les deux poignées de mon harnais de chaque côté de mes hanches. Elle me manipula comme une poupée, m'obligeant à me cambrer, mettant en évidence ma vulnérabilité. Elle commença à défaire les boucles de mon corset d'une main habile, libérant mes seins qui pointaient, durcis par le froid de la pièce et l'excitation de la chute.

— On va inverser l'équation, dit-elle en me tirant les cheveux vers l'arrière pour exposer ma gorge. Je vais te montrer ce que c'est que de n'avoir absolument aucune issue.

Je sentis ses doigts glisser sous la plaque de cuir de mon harnais, cherchant ma fente déjà brûlante. Le contraste entre la dureté du jouet qui me barrait le ventre et la douceur autoritaire de ses doigts qui commençaient à explorer ma propre intimité me

fit gémir malgré moi. Ce n'était plus le gémissement d'une reine, c'était le premier cri d'une déchéance que j'appelais de toutes mes fibres.

Elle s'empara du godemichet de 30cm, le faisant pivoter pour que l'extrémité vienne frotter contre mon propre clitoris, utilisant mon propre instrument de torture contre moi.

— Dis-le, Kim. Dis-moi que tu ne maîtrises plus rien.

Le silence de la suite ne fut plus rompu que par le bruit de mes halètements erratiques et le craquement du cuir sous la poigne d'Elena. Tokyo pouvait bien brûler dehors, mon monde à moi venait de s'effondrer, et j'étais prête à ramper dans les ruines.

Je restai là, pantelante, les genoux broyés contre le tapis de soie, tandis qu'Elena tirait violemment sur les sangles de mon harnais. Le cuir me sciait les hanches, s'enfonçant dans ma chair comme pour me rappeler que ce corps, que j'avais cru si puissant, n'était plus qu'un objet entre ses mains. Elle pencha mon buste en arrière, forçant ma colonne à se cambrer jusqu'à la limite de la rupture. Mes seins pointaient vers le plafond, offerts, mais elle s'en moquait. Ce qu'elle voulait, c'était le centre de ma défaite.

Le godemichet de trente centimètres, ce monstre de silicone noir que j'avais sanglé sur moi pour la dominer, pendait maintenant entre mes cuisses, lourd et inutile. Elena s'en empara à pleine main. Elle ne le caressait pas ; elle le maniait comme une arme. Elle fit pivoter la base large contre mon entrejambe, écrasant mon clitoris sous le poids de l'engin.

— Je... je ne maîtrise plus rien, Elena. S'il te plaît... murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle brisé.

— Plus bas, Kim. Je veux l'entendre sortir de ta gorge comme une supplication de

chienne, pas comme un aveu de salon.

Elle plongea deux doigts dans ma chatte, brusquement, sans aucun préambule. J'étais déjà trempée, une mare de cyprine inondait le cuir de mon harnais, mais l'intrusion me fit sursauter. Ses doigts étaient froids, impitoyables, cherchant mon point G avec une précision chirurgicale tandis qu'avec son autre main, elle faisait osciller le gode contre mes lèvres externes. Le frottement du silicone rugueux contre ma peau déjà irritée me rendait folle.

Je sentais l'odeur de mon propre sexe monter, une odeur forte, musquée, qui se mélangeait à celle du cuir et de la sueur. Elena se rapprocha de mon oreille, son souffle chaud brûlant mon lobe.

— Tu sens ça ? Tu sens comme tu pues le désir ? Tu n'es plus la Reine de Tokyo, Kim. Tu es juste une chatte béante qui attend qu'on la dévaste.

Elle retira ses doigts pour saisir à nouveau le membre de silicone et, d'un coup sec, elle l'enfonça entre mes lèvres, frottant la pointe contre mon entrée sans m'enfoncer, juste pour me montrer l'ampleur de ce qui m'attendait. Puis, elle me força à écarter les jambes davantage, m'obligeant à rester en équilibre précaire sur mes genoux.

— Regarde-moi, ordonna-t-elle en m'empoignant les cheveux pour me relever le visage.

Mes yeux étaient embués de larmes, mon maquillage coulait sûrement, mais je ne voyais que son regard d'acier. Elle ne montrait aucune pitié. Elle prit ma main et la guida vers mon propre sexe, m'obligeant à toucher l'endroit où le cuir du harnais me pénétrait presque par accident.

— Doigte-toi, Kim. Montre-moi comment tu t'imaginais me prendre avec cette chose. Fais-le pendant que je te regarde sombrer.

Je n'avais pas le choix. Mes doigts, tremblants, se glissèrent dans ma fente gorgée de sang. Je sentais la chaleur, la texture gluante de mon excitation qui lubrifiait tout mon entrejambe. Je commençai à masser mon clitoris, le rythme imposé par la peur et le besoin. Elena, elle, continuait de manipuler le harnais, tirant sur les sangles pour que la base du gode vienne percuter mon pubis à chaque mouvement que je faisais.

— Plus vite, salope. Dis-moi ce que tu veux. Dis-moi ce que tu veux que je fasse de ton jouet.

— Je veux... je veux que tu me le rentres... Elena, enculé-moi avec... je t'en supplie, déchire-moi...

Le mot était lâché. Le tabou était brisé. J'appelais la douleur, j'appelais l'invasion totale. Elle lâcha un rire sombre, un son qui me fit frissonner jusqu'à la moelle. Elle lâcha mes cheveux pour s'emparer d'un flacon de lubrifiant sur la table de chevet. Elle en versa une quantité astronomique sur le gode noir, le liquide visqueux coulant le long de la tige, gouttant sur mes cuisses, sur le tapis de prix.

Elle ne perdit pas une seconde. Elle se plaça derrière moi, saisissant mes hanches avec une poigne de fer. Je sentis la tête massive du gode se caler contre mon anus, une pression immense, terrifiante.

— Tu voulais jouer les hommes, Kim ? Tu voulais avoir le pouvoir de pénétrer ? On va voir si tes entrailles sont assez solides pour supporter ton propre orgueil.

Elle poussa. Lentement. Cruellement.

Le cri que je poussai ne ressemblait à rien d'humain. C'était un déchirement. La sensation d'être fendue en deux par ce monstre de trente centimètres commença à m'envahir. Ma chatte, juste en dessous, se contractait violemment, expulsant des jets

de fluides qui trempaient mes genoux. Je sentais mon sphincter s'étirer jusqu'à la limite, les muscles luttant contre l'intrusion avant de céder, centimètre par centimètre.

— Oh Dieu... Elena... c'est trop... c'est trop gros... hurlais-je, le visage écrasé contre le bord du lit.

— C'est exactement ce que tu mérites, Kim. Respire. Absorbe-moi.

Elle continua sa progression, imperturbable. Je sentais la forme du silicone à l'intérieur de moi, remplissant chaque recoin de mes entrailles, déplaçant mes organes. C'était une agonie exquise, une sensation de plénitude violente qui me faisait perdre tout sens des réalités. Le cuir du harnais, toujours attaché à ma taille, claquait contre mes fesses à chaque poussée qu'elle donnait.

Lorsqu'elle fut enfoncée de moitié, elle s'arrêta brusquement. Je tremblais de tous mes membres, mon corps secoué par des spasmes. Ma chatte était devenue un volcan, mon clitoris pulsant si fort que j'avais l'impression qu'il allait exploser.

Elena se pencha sur moi, ses seins écrasés contre mon dos, et glissa sa main entre mes jambes pour pétrir ma vulve saturée de foutre et de lubrifiant.

— On ne fait que commencer, ma Reine. Tu vas rester comme ça, clouée par ton propre jouet, jusqu'à ce que tu oublies ton nom.

Elle imprima alors un mouvement de va-et-vient lent et lourd. À chaque fois qu'elle enfonçait le gode, je sentais mon ventre se soulever. À chaque retrait, la succion me faisait gémir de désespoir. Le bruit était atroce : un mélange de succion humide, de craquements de cuir et de mes propres sanglots étouffés. Je n'étais plus qu'un réceptacle, une masse de chair suppliciée qui ne vivait plus que par la volonté d'Elena.

Ma vision se brouillait, des taches de lumière dansaient devant mes yeux. J'étais au bord d'un orgasme si violent qu'il menaçait de me briser le cœur, mais elle le savait. Elle gérait ma montée, ralentissant dès qu'elle sentait que je lâchais prise, me maintenant dans cet entre-deux insoutenable où la douleur et le plaisir ne faisaient plus qu'un.

— Regarde ce que tu es devenue, Kim, souffla-t-elle en enfonçant un doigt dans ma bouche pour étouffer mes cris. Une fontaine de merde et de luxure.

Elle accéléra soudainement le rythme, ses poussées devenant brutales, saccadées, m'envoyant valser contre le matelas tandis que le membre noir s'enfonçait toujours plus profond, cherchant à atteindre le fond de mon âme.

Le cuir du harnais grinçait contre sa peau, un bruit sec qui scandait ma déchéance. Elena me tenait par les cheveux, m'obligeant à cambrer l'échine jusqu'à ce que mes vertèbres craquent. J'étais à quatre pattes, le front écrasé contre le drap trempé de ma propre sueur et de mes fluides. Derrière moi, elle était une ombre implacable, une force brute qui ne connaissait plus la pitié.

— Tu sens ça, Kim ? murmura-t-elle à mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un râle de possession. Tu sens comme ce morceau de plastique te déchire ? C'est tout ce que tu mérites.

Elle se recula d'un coup, le membre noir sortant presque entièrement de mon cul dans un bruit de succion écoeurant, avant de le renfoncer d'un coup sec, de toute sa force. Le choc me fit hurler. Ma chatte, située juste en dessous, était inondée, un mélange visqueux de cyprine et de lubrifiant qui coulait le long de mes cuisses. À chaque coup de boutoir, ses couilles en silicone venaient frapper violemment mon périnée, un martèlement sourd qui résonnait jusque dans mon crâne.

Je n'étais plus la reine. J'étais une chienne en chaleur, une épave réclamant son dû.

Ses doigts, toujours enfoncés dans ma bouche, tiraient sur ma lèvre inférieure, me faisant baver. Le goût du latex et de mon propre sel m'étouffait.

— S'il te plaît... Elena... gémit-je, ma voix brisée par les sanglots.

— S'il te plaît quoi ? Que je t'éclate les entrailles ? Que je te vide de ton sang-froid ? Regarde-toi, putain. T'es tellement ouverte que je pourrais y foutre le poing.

Elle changea d'angle, saisissant mes hanches pour me soulever légèrement, m'offrant totalement à son assaut. Elle accéléra. Ce n'était plus du sexe, c'était un pilonnage systématique. Le godemichet frappait mon col de l'utérus avec une précision chirurgicale, déclenchant des décharges électriques qui me paralyse. Mon ventre se tordait de douleur, mais mon clitoris, gorgé de sang et frotté par le mouvement incessant du harnais, hurlait au secours.

Ma vision devint rouge. Je voyais des traînées de lumière. Chaque va-et-vient était une insulte, chaque pénétration un viol de mon ego. Elle me malmenait, ses mains griffant la peau de mes fesses, y laissant des traces rouges qui brûlaient. Elle était trempée elle aussi, je sentais son pubis s'écraser contre mes lombaires à chaque impact.

— Je vais te briser, Kim. Je vais te faire gicler jusqu'à ce que tu oublies ton nom, lâcha-t-elle dans un souffle court.

Le rythme devint inhumain. Elle me frappait avec une cadence frénétique, ses hanches claquant contre les miennes dans un bruit de viande mouillée. Je sentais mes muscles anaux se contracter désespérément autour du membre, essayant de retenir ce qui me faisait tant de mal et tant de bien. La pression montait, insoutenable, une boule de feu logée au bas de mon ventre qui menaçait d'exploser.

Soudain, elle lâcha mes cheveux pour plaquer ses deux mains sur mes omoplates,

m'écrasant littéralement contre le matelas tandis qu'elle donnait les derniers coups, les plus profonds, les plus sales.

— Maintenant ! Gueule pour moi, sale pute !

L'orgasme me percuta comme un train à grande vitesse. Ce ne fut pas une libération, mais un effondrement. Mes muscles se crispèrent si fort que je crus que mes os allaient se briser. Je hurlai, un cri inhumain, guttural, qui me déchira la gorge, tandis que mon corps était secoué de spasmes violents. Ma chatte se vida dans un jet saccadé qui vint souiller les draps, tandis que mon sphincter se contractait par vagues successives sur le plastique dur.

Je n'étais plus qu'un amas de nerfs à vif. Elena continua de pousser encore quelques secondes, savourant mes tremblements, ma vulnérabilité totale, avant de se retirer d'un coup sec.

Le vide fut instantané. Un vide atroce, béant.

Je m'effondrai sur le côté, les jambes repliées contre ma poitrine, incapable de bouger, le souffle court et saccadé. Mes larmes coulaient sans s'arrêter, traçant des sillons clairs sur mon visage rougi. Entre mes jambes, la sensation de brûlure était omniprésente, un rappel constant de ce qui venait de se passer.

Elena se tenait debout au bord du lit. Elle défit les sangles du harnais avec une lenteur calculée. Le membre noir, luisant de mes fluides, tomba sur le tapis dans un bruit sourd. Elle ne me regardait pas avec amour, ni même avec triomphe. Elle me regardait comme on regarde un objet que l'on vient de tester jusqu'à ses limites.

Elle s'approcha, posa un pied sur le lit et utilisa ses orteils pour relever mon menton. Je n'avais même plus la force de détourner les yeux.

— La reine est morte, Kim, dit-elle d'une voix glaciale, sans une once de regret. Et c'est moi qui ai enterré le corps.

Elle se détourna et quitta la chambre sans un mot de plus, me laissant seule dans l'obscurité, l'entrejambe béante et le cœur en miettes, au milieu des draps souillés par ma propre soumission. Le silence qui suivit fut le plus lourd de ma vie. Je savais, au plus profond de mes entrailles encore vibrantes, que rien ne serait plus jamais comme avant. J'avais perdu plus que mon pouvoir ; j'avais perdu mon identité dans les replis de ce lit.

Je fermai les yeux, une dernière convulsion secouant mon bassin, tandis que l'odeur du sexe et de la sueur finissait de m'asphyxier. C'était la fin. Mon règne était terminé.

# Chapitre 11

## L'Océan de Plaisir

Le silence de L'Éclipse n'était pas un vide ; c'était une pression atmosphérique, une chape de plomb qui m'écrasait contre les draps de soie noire. Je fixais le plafond, mes yeux brûlant de larmes que je refusais de laisser couler. Mon corps n'était plus qu'une cartographie de douleurs sourdes et de tremblements résiduels. J'étais Kim, l'ingénieure capable de coder des architectures complexes en une nuit, la maîtresse qui dominait les pulsions des hommes les plus puissants de Tokyo. Et pourtant, là, j'étais moins qu'un rebut.

La porte de la suite grinça. Un bruit sec, métallique. Elle n'était pas partie. Elle était simplement allée chercher les instruments de mon exécution finale.

Elena entra. Elle ne portait plus sa veste de consultante. Elle était en chemise blanche, déboutonnée jusqu'à la naissance de ses seins, les manches retroussées avec une précision chirurgicale. Dans sa main droite, elle tenait l'objet. Mon sceptre. Ce godemichet de trente centimètres de silicone noir, lourd, veiné, une monstruosité technologique que j'avais conçue pour briser les volontés.

Elle s'arrêta au pied du lit. Son regard n'était pas colérique ; il était d'une clarté effrayante. Elle ne me regardait pas comme une amante, mais comme une machine dont elle allait tester les limites de rupture.

— Tu pensais que c'était fini, Kim ? murmura-t-elle, sa voix glissant sur ma peau comme une lame de rasoir. Tu pensais que ton petit effondrement mélodramatique suffirait à m'arrêter ?

Je voulus répondre, mais ma gorge était nouée. Elle posa l'objet sur la table de chevet avec un choc sourd. Le bruit résonna dans mes entrailles. Elle s'approcha et saisit mes chevilles. Ses mains étaient froides, autoritaires. Sans effort, elle me tira vers le bord du matelas, forçant mon bassin à basculer dans le vide, mes jambes écartées par la seule force de sa volonté.

— Regarde-toi, dit-elle en désignant mon entrejambe. Tu es une flaque. Tu es pathétique.

J'abaissai les yeux. Ma chatte était rouge, gonflée, les lèvres luisantes d'une mouille épaisse qui coulait le long de mon sillon interfessier. L'humiliation était totale. J'étais béante, offerte, réduite à ma fonction la plus primaire : un réceptacle.

Elena ne perdit pas de temps. Elle s'empara du harnais en cuir que j'utilisais d'habitude sur mes esclaves. Elle l'ajusta autour de ses hanches fines avec une aisance déconcertante. Le cuir grimaça sous la tension. Elle fixa la base de la prothèse de 30cm dans l'anneau d'acier. Le clic du verrouillage fut le glas de mon ancienne vie.

Elle grimpa sur le lit, se plaçant entre mes jambes. La masse de silicone noir oscillait devant mon visage, dressée, arrogante. C'était une bite artificielle, monstrueuse, dont chaque veine sculptée semblait me narguer.

— Tu aimes le contrôle, n'est-ce pas ? L'ingénierie. La mécanique des fluides.

Elle saisit un tube de lubrifiant stérile et en renversa une quantité obscène sur le membre artificiel, puis sur mes lèvres charnues. Ses doigts s'enfoncèrent brutalement dans ma fente, écartant mes petites lèvres pour exposer mon clitoris congestionné. Elle frotta avec une rudesse qui me fit cambrer le dos, un gémissement de détresse m'échappant malgré moi.

— Voyons comment tu réagis à une surcharge du système, Kim.

Elle ne me laissa pas le temps de respirer. Elle empoigna mes cuisses, les calant sur ses épaules, et appuya la pointe arrondie du godemichet contre mon entrée. Le froid du silicone lubrifié me fit tressaillir. C'était trop gros. C'était impossible. Mon corps se contracta par réflexe, mon sphincter se serrant dans une tentative désespérée de protection.

— Détends-toi, m'ordonna-t-elle d'un ton sec, sans aucune pitié. Ou je te déchire.

Elle poussa. Lentement. Millimètre par millimètre.

La sensation fut un déchirement sourd. Ma chair, déjà malmenée par les heures précédentes, semblait crier. La tête du membre força le passage, écartant mes parois vaginales avec une violence froide. Je sentais ma peau s'étirer jusqu'à ses limites extrêmes, les tissus menaçant de craquer.

— Ah... non... Elena... s'il te plaît... balbutiai-je, les doigts crispés dans les draps.

— Chut. Regarde-moi. Regarde ce que je te fais.

Elle plongea ses yeux dans les miens. Elle était d'un calme olympien alors qu'elle m'enfonçait ce monstre dans le ventre. Je sentais la progression de la tige rigide, elle dépassait mon col de l'utérus, s'enfonçant plus profondément que n'importe quel homme n'avait jamais pu le faire. Elle occupait tout l'espace, ne laissant aucune place à l'air, seulement à cette masse étrangère qui me remplissait jusqu'à la nausée, jusqu'à l'extase.

Quand elle fut enfoncée jusqu'à la garde, que le harnais de cuir vint claquer contre ma vulve trempée, je poussai un cri étranglé. Mon ventre était tendu, déformé par la longueur de l'objet. J'étais pleine de ma propre arrogance, fourrée par mon propre outil de domination.

Elle ne bougea plus pendant quelques secondes, me laissant savourer l'agonie de cette plénitude forcée. Je sentais les pulsations de mon sang dans ma chatte, le silicone vibrant au rythme de mon cœur affolé. J'étais une carcasse ouverte, exposée à sa curiosité cruelle.

— C'est ça que tu voulais, Kim ? C'est ça, la réalité de ton pouvoir ?

Elle esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux et, d'un coup de rein sec, elle commença à se retirer. La succion du lubrifiant et du foutre mélangé fit un bruit de succion immonde, organique. Puis, avant que je ne puisse reprendre mon souffle, elle frappa.

Elle se projeta en avant de tout son poids, m'enfonçant les trente centimètres d'un seul bloc. Le choc fut tel que ma vue se brouilla. Mon bassin s'éleva du matelas, mes muscles pelviens se convulsant autour de l'intrus.

— On ne fait que commencer, murmura-t-elle en accélérant le rythme. Je vais te vider de tout ce que tu penses être.

Et le va-et-vient commença. Brutal. Méthodique. Inexorable. Chaque coup me transperçait, le silicone frottant contre mes parois avec une friction qui transformait la douleur en une chaleur insupportable, une électricité qui remontait le long de ma colonne vertébrale pour exploser derrière mes paupières closes. Je n'étais plus l'ingénieure. Je n'étais plus K. J'étais juste une chatte qui se faisait labourer par l'ombre d'elle-même.

Le rythme s'intensifia. Ce n'était plus une caresse, c'était un démantèlement. Elena ne se contentait pas de m'enculer avec ce morceau de silicone monstrueux ; elle cherchait à atteindre quelque chose au plus profond de moi, une zone d'ombre que j'avais toujours gardée sous clé. À chaque coup de boutoir, ses hanches claquaient

contre mes fesses avec un bruit de viande contre viande, un son humide, gras, presque écoeurant de luxure.

— Regarde-moi, ordonna-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un grognement rauque.

Elle attrapa ma mâchoire, forçant ma tête à basculer en arrière contre son épaule trempée de sueur. Je vis son visage, transfiguré par une sorte de fureur dévastatrice. Ses pupilles étaient tellement dilatées qu'il ne restait qu'un mince liseré d'iris. Elle était magnifique et terrifiante.

— Tu sens comme tu es étroite ? comme tu essaies de rejeter ce que je te donne tout en le suppliant de rester ? Tu es une putain de menteuse, K.

Elle enfonça le gode encore plus loin, tournant le poignet pour que le relief du silicone vienne râper mon point sensible, là-haut, à l'entrée de mon utérus. Un cri déchirant m'échappa, un son que je ne reconnus pas. Ma chatte n'était plus qu'une plaie ouverte, une fournaise où le lubrifiant bouillait à chaque va-et-vient. Je sentais les parois de mon vagin se gonfler, s'enflammer, se gorger de sang jusqu'à la limite de la rupture. La sensation de plénitude était obscène. J'étais remplie, étirée, au point que j'avais l'impression que ma peau allait craquer sous la pression de cet intrus de trente centimètres.

— S'il te plaît... Elena... bégayai-je, mes doigts griffant désespérément les draps froissés.

— S'il te plaît quoi ? Que je m'arrête ? Ou que je t'éclate les entrailles ?

Elle ne me laissa pas répondre. Elle accéléra encore. Le mouvement devint frénétique, une machine de guerre lancée à pleine vitesse. Le bruit de succion organique — ce \*shloulch\* immonde de l'air et du foudre synthétique piégés dans mon conduit — rythmait ma chute. Je sentais l'humidité couler le long de mes

cuisse, un mélange de ma propre cyprine qui coulait en cascades et de la sueur d'Elena qui nous soudait l'une à l'autre.

Elle lâcha ma mâchoire pour venir saisir mes deux seins, les écrasant dans ses paumes comme si elle voulait en extraire la vie, tandis que ses hanches continuaient leur travail de démolition. Chaque choc m'envoyait des décharges électriques jusque dans la gorge. Mon clitoris, abandonné mais stimulé par les vibrations sismiques de l'acte, commença à pulser violemment. La douleur de l'étirement extrême se transformait en une extase insoutenable, une agonie de plaisir qui me faisait perdre tout sens de la réalité.

— Regarde ta chatte, K. Regarde comme elle gobe ma bite.

Elle me força à me pencher en avant, mes mains à plat sur le matelas, m'obligeant à regarder par-dessus mon épaule. L'image était d'une violence pornographique pure. Le silicone noir disparaissait intégralement dans ma fente rougie, disparaissant dans les replis de ma chair qui semblait l'aspirer avec une faim primitive. Mes lèvres vaginales étaient retournées, exsangues, battues par la base du gode à chaque impact. À chaque retrait, je voyais le jouet briller, couvert d'une traînée de glaire filante et transparente, avant qu'il ne s'engouffre de nouveau dans un bruit de ventouse.

— Tu es à moi, halena-t-elle à mon oreille, sa respiration brûlante me donnant des frissons de dégoût et d'adoration. Je vais te vider, je vais te ramener à l'état de viande. Tu n'es plus rien qu'un trou qui jouit.

Elle changea brusquement d'angle. Elle se redressa, cambrant mon dos au maximum, et commença à pilonner d'un mouvement ascendant. Elle frappait directement le col de mon utérus. Le choc était si brutal que mes jambes flanchèrent. Je ne tenais plus que par la force de ses mains sur mes hanches, m'ancrant sur l'engin.

La sensation était trop forte. Trop vaste. Mon cerveau commençait à court-circuiter.

Je voyais des étoiles, des taches de sang derrière mes paupières. Mon propre désir me dégoûtait autant qu'il m'enchaînait. Je sentis la première vague de l'orgasme monter du plus profond de mon bassin, une bête sourde qui remontait mes nerfs comme de l'acide.

— Non... pas encore... je vais... je vais...

— Tu ne vas rien faire du tout, gronda-t-elle en ralentissant soudainement le rythme, me laissant au bord du précipice, le gode enfoncé jusqu'à la garde, vibrant à l'intérieur de moi. Tu vas rester là, suspendue. Tu vas sentir chaque millimètre de toi qui réclame la fin. Je ne t'ai pas encore brisée, K. On est loin du compte.

Elle se remit à bouger, mais avec une lenteur calculée, cruelle. Elle ressortait le gode presque entièrement, jusqu'à ce que la pointe ne soit plus qu'à l'entrée de mes lèvres tremblantes, puis elle l'enfonçait d'un coup sec, comme si elle voulait me transpercer le ventre. Le contraste entre la lenteur et la violence me fit gémir des mots incohérents. J'étais son esclave, sa chose, une ingénieure réduite à l'état de chienne de garde pour son propre plaisir.

L'odeur de la pièce changea, devenant lourde, chargée de l'odeur âcre du sexe et du silicone chauffé par la friction. Je sentais mes muscles pelviens se contracter de façon incontrôlable autour de l'objet, essayant de le broyer, de le retenir, de le dévorer. J'étais au bord de la rupture, mon corps secoué de spasmes, alors qu'Elena, implacable, préparait le coup de grâce de cette séance de torture exquise. Elle s'approcha de mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un murmure venimeux :

— Je sens ton coeur battre jusque dans ta chatte, K. Dis-le. Dis-moi que tu n'es qu'une pute à silicone. Dis-le, et je te laisserai peut-être crever de plaisir.

Sa voix était un venin qui s'infiltrait sous ma peau, plus brûlant encore que le frottement du silicone contre mes parois déjà à vif. Elle me tenait par la nuque, son

souffle court s'écrasant contre mon lobe d'oreille, tandis que ses hanches continuaient ce mouvement de va-et-vient implacable, une cadence de métronome conçue pour me briser. Je sentais l'embout de la machine – mon invention, mon œuvre – venir heurter mon col de l'utérus à chaque coup de boutoir, un choc sourd qui se répercutait jusque dans mes poumons.

— Dis-le, K. Ou je m'arrête tout de suite et je te laisse brûler.

L'agonie de l'orgasme suspendu était pire que tout. Ma chatte n'était plus qu'une plaie béante de plaisir, gorgée de sang, inondant le silicone de ma propre cyprine qui coulait maintenant le long de mes cuisses pour venir souiller le drap de cuir noir. J'avais la bouche sèche, le goût du sel et de la défaite sur la langue. J'ai lâché un sanglot, un vrai, une déchirure qui n'avait rien d'érotique avant de céder.

— Je suis... je suis ta pute, Elena. Ta pute à silicone.

Elle a lâché un rire rauque, presque sauvage, et a violemment accéléré. Ce n'était plus de la mécanique, c'était de la rage. Elle empoigna mes fesses, enfonçant ses ongles dans ma chair pour m'ouvrir davantage, m'offrant totalement à l'assaut du godemichet qui semblait doubler de volume à chaque percussion. Je n'étais plus une femme, j'étais un réceptacle. Je sentais les vibrations de la base de l'engin contre mon clitoris, un bourdonnement électrique qui me faisait voir des éclats blancs derrière mes paupières closes.

— Regarde-moi quand je t'éclate, murmura-t-elle en me retournant brusquement sur le dos sans cesser son manège.

Elle se remit à califourchon sur moi, sa propre nudité frottant contre mon ventre, tandis qu'elle guidait à nouveau le membre artificiel en moi. Elle l'enfonça d'un coup sec, si profond que j'ai cru qu'elle allait me transpercer. Mes jambes se sont nouées autour de sa taille, mes talons s'enfonçant dans ses reins. Je la regardais, ses yeux

étaient sombres, emplis d'une cruauté que seule l'intimité absolue autorise.

— Regarde ce que tu as créé, K. Regarde comme ta propre technologie te dévaste.

Elle se mit à pilonner ma chatte avec une sauvagerie animale. Le bruit était obscène : le claquement de son pubis contre le mien, le son de succion gras du silicone qui entrainait et sortait de mon trou trempé, le craquement de mes articulations. Chaque coup m'expulsait un gémissement rauque, un "oui" suppliant qui ne voulait plus dire non. La douleur du col frappé se mélangeait à une extase si violente qu'elle en devenait insupportable.

— Elena... je... je vais...

— Pas encore. Tu restes là, tu subis.

Elle plongea deux doigts dans ma bouche pour étouffer mes cris, tandis que sa main libre descendait pour torturer mon clitoris gonflé, le triturant avec une force qui aurait dû me faire mal, mais qui ne faisait que précipiter l'abîme. Je sentais mes muscles pelviens se convulser, serrant l'objet de toutes mes forces dans un réflexe de survie. J'étais noyée. L'océan de plaisir n'était plus une métaphore, c'était une submersion totale, un étouffement.

Soudain, elle changea d'angle, soulevant mes hanches pour que le silicone racle cette zone précise, ce point nerveux qui me fit perdre toute conscience du monde extérieur. Elle se mit à cogner, frénétique, ses propres muscles tendus à rompre.

— Donne-moi tout, K. Crève pour moi !

Le cri est resté coincé dans ma gorge, étouffé par ses doigts, alors que mon corps explosait littéralement. C'était un spasme d'une violence inouïe. Ma chatte se contracta sur le silicone dans une série de décharges électriques qui me firent cambrer

le dos jusqu'à manquer d'air. Je sentis le jet chaud de mon propre plaisir gicler contre la base de l'engin, inondant ses mains, coulant sur le lit dans un désordre de fluides et de sueur. Je tremblais de tous mes membres, mes yeux révulsés, tandis qu'Elena, loin de s'arrêter, continua de me pilonner pendant les longues secondes de mon orgasme, prolongeant l'agonie délicieuse jusqu'à ce que mes nerfs saturent de douleur.

Quand elle se retira enfin, le bruit de succion du silicone quittant mon corps fut le dernier son de la bataille. L'air frais sur ma peau mouillée me fit l'effet d'une brûlure. Elle se laissa tomber sur moi, son poids m'écrasant, nos cœurs battant à l'unisson dans un chaos de battements sourds.

Ma chatte restait béante, palpitante, rejetant lentement un mélange de lubrifiant et de cyprine. J'étais vide. J'étais brisée. J'avais enfin atteint le fond de cet océan, là où la lumière ne pénètre jamais, là où le plaisir ressemble à la mort.

Elle se redressa sur ses coudes, ses cheveux collés à son visage par la sueur, et me regarda avec une tendresse terrifiante. Elle passa un doigt sur ma lèvre inférieure, puis le descendit pour goûter mes fluides sur sa propre peau.

— C'est ça, ton génie, K, souffla-t-elle en se levant, me laissant seule dans le froid de la pièce. C'est de savoir exactement comment on détruit une âme en passant par son cul.

Elle quitta la pièce sans un regard en arrière. Je restais là, les jambes écartées, l'entrejambe en feu et les joues trempées de larmes. J'avais gagné la partie technique, mon invention fonctionnait à la perfection. Mais en regardant les traces de notre étreinte sauvage sur les draps, je compris que dans cet océan-là, c'est moi qui venais de me noyer.

FIN DU CHAPITRE.

# Chapitre 12

## Larmes de Silicium

La pluie de Tokyo ne lave rien. Elle ne fait que diluer le néon en traînées de sang et d'acide sur les vitres blindées de L'Éclipse. Ici, à trente mètres sous le bitume, le silence a une odeur : un mélange d'ozone, de cuir tanné et de sexe rassis. C'est mon sanctuaire. Mon laboratoire de chair.

Je fixais les écrans de contrôle de la suite privée. Les courbes de fréquence cardiaque d'Elena s'affichaient en vert fluo, stables, d'une régularité insultante. Cette femme n'était pas humaine. Elle était une anomalie dans mon système parfaitement codé. En tant qu'ingénieure, je savais que chaque programme a une faille. En tant que « K », je savais que chaque corps a un point de rupture.

Je sentis le poids de mon harnais de cuir contre mes hanches nues. À l'entrejambe, l'accessoire de trente centimètres de silicone noir, lourd, rigide, battait contre mes cuisses à chacun de mes pas. C'était mon extension. Mon interface avec le monde. Sans lui, j'étais cette petite fille qui tremblait dans les placards sombres. Avec lui, j'étais la loi.

— Tu m' observes encore derrière tes machines, Kim ?

La voix d'Elena coula dans la pièce comme du miel empoisonné. Elle était allongée sur le divan de velours sombre, au centre de la pièce. Sa robe de soie avait glissé, dévoilant la pâleur de ses épaules et la courbe de ses hanches. Elle ne bougeait pas. Elle n'avait pas peur. C'était ça qui me rendait folle.

Je sortis de l'ombre, mes bottes de cuir claquant sur le sol en époxy. Je ne portais

qu'un corset de latex noir qui écrasait mes côtes et ce harnais, mon arme. Mes doigts gantés de vinyle se posèrent sur la base de ma queue de silicone. Elle était froide. Pour l'instant.

— Le contrôle est une illusion, Elena, dis-je, ma propre voix me paraissant étrangère, plus grave, déformée par le besoin. Je vais te montrer où s'arrête ta volonté.

Je m'approchai d'elle. L'odeur de son parfum — quelque chose de floral et de métallique — m'assaillit. Je saisis un flacon de lubrifiant stérile sur le guéridon. Le bruit du bouchon qu'on fait sauter résonna comme un coup de feu. J'en versai une dose généreuse sur le gode monstrueux. Le liquide épais glissa le long de la tige noire, brillant sous les spots rouges du plafond.

Je me tins debout au-dessus d'elle, mes jambes encadrant son visage. Elle leva les yeux. Son regard était d'un calme absolu, une mer d'huile avant l'ouragan.

— Fais-le, murmura-t-elle. Utilise tes outils. Essaie de combler le vide en moi avec ton plastique. Mais on sait toutes les deux qui est la proie ici.

Ma main se referma sur ses cheveux noirs, tirant sa tête en arrière avec une violence qui me surprit moi-même. Je voulais la voir grimacer. Je voulais briser ce masque de sérénité. Je plaçai l'extrémité arrondie et lubrifiée de mon membre artificiel contre sa bouche.

— Ouvre.

Elle obéit. Sans hésiter. Ses lèvres se refermèrent sur le silicone froid. Je commençai à enfoncer la tige, centimètre par centimètre, sentant la résistance de sa gorge, le bruit de sa succion, le glissement obscène du lubrifiant contre ses joues. Je la baisais au visage avec une rage froide, mes hanches projetées en avant, marquant mon territoire dans sa cavité buccale. Elle étouffait légèrement, ses yeux s'humidifiant enfin, mais

elle ne reculait pas. Elle agrippa mes cuisses, ses ongles s'enfonçant dans ma peau, et je sentis une décharge électrique remonter le long de ma colonne vertébrale.

Ce n'était pas assez.

Je retirai l'engin de sa bouche dans un bruit de succion humide, un fil de salive et de lubrifiant reliant son menton à la pointe noire. Sans lui laisser le temps de reprendre son souffle, je la retournai brutalement sur le velours. Ses fesses se soulevèrent, offertes, magnifiques et insolentes.

Je versai encore du lubrifiant, directement dans le creux de ses fesses, le liquide froid coulant sur son anus serré et sur les lèvres de sa chatte déjà trempée. Mes doigts gantés s'enfoncèrent d'abord en elle pour préparer le terrain. Elle était brûlante. L'étroitesse de sa chair contrastait avec la froideur de mon attirail.

— Tu sens ça ? soufflai-je à son oreille, alors que je plaçais la pointe de mon 30cm contre son entrée anale. C'est la seule réalité qui compte. La mécanique de la douleur et du plaisir.

Je poussai. Lentement. Cruellement.

Le silicone commença à forcer le passage. Je sentis les muscles d'Elena se tendre, se révolter contre l'intrusion de ce diamètre impossible. Elle poussa un gémissement sourd, le front appuyé contre le velours. J'enfonçai encore, mes hanches pesant de tout leur poids. Un pouce, deux pouces, trois pouces. La peau de son cul s'étirait, devenant translucide, rose vif autour de la tige noire qui l'envahissait.

— Plus... gémit-elle. Kim... brise-moi...

L'utilisation de mon prénom fut comme une gifle. À cet instant précis, le masque de « K » se fendilla. Mon cœur s'emballa, cognant contre le latex de mon corset. J'étais en

train de la posséder, de la déchirer avec cet instrument de contrôle, mais j'avais l'impression que c'était moi qu'on écorchait vive.

Je donnai un coup de rein sauvage, enfonçant la moitié de la longueur d'un coup. Elle cria. Un cri de pure agonie mêlé à une extase indicible. Le son résonna dans toute la pièce, se mêlant au bourdonnement des serveurs informatiques. Je commençai un va-et-vient brutal, frénétique. Le bruit du silicone frappant sa peau, le claquement de mon pubis contre ses fesses, le chuintement du lubrifiant... tout devenait une symphonie de débauche technique.

J'étais l'ingénieure de sa destruction, mais mes propres mains tremblaient. La sueur perlait sur mon front, brouillant ma vision. Chaque fois que je me retirais presque entièrement pour mieux m'enfoncer jusqu'à la garde, je sentais mon propre désir, ma propre vulnérabilité, remonter comme une nausée.

Ma chatte, cachée sous le harnais, était en feu, frottant contre la base de l'appareil. J'avais besoin de plus. Je voulais que ce soit moi qui sente ce froid, ce plein, cette invasion. Je voulais que ce soit moi qui disparaisse.

Le rythme s'accéléra encore. J'étais une machine. Une bête de silicone et de haine de soi. Ses parois internes me broyaient, elle essayait de rejeter l'intrus tout en le réclamant. Le mélange de lubrifiant et de ses fluides naturels commençait à mousser, blanchissant à la base de la pénétration. C'était sale, c'était brut, c'était exactement ce que je méritais.

Mais alors que j'allais porter le coup de grâce, Elena tourna la tête vers moi. Malgré la douleur, malgré l'humiliation de la position, elle me sourit. Un sourire de pure compassion.

— Tu pleures déjà, Kim ?

Je ne m'en étais pas rendu compte. Les larmes coulaient sur mes joues, chaudes, salées, s'écrasant sur ses reins alors que je continuais à la pilonner sans pitié. Mon armure ne fuyait pas seulement, elle était en train de fondre. Et le vrai carnage ne faisait que commencer.

Ses paroles me frappèrent plus violemment que n'importe quel coup physique. Je me figeai une seconde, le gland s'enfonçant tout au fond d'elle, là où c'est si serré que j'avais l'impression qu'elle allait me sectionner. Ma bite palpitait dans sa chaleur moite, prisonnière de ce muscle qui ne voulait pas lâcher. Je fixais sa nuque, ses cheveux emmêlés par la sueur, et cette cambrure provocante qui m'appelait à la destruction.

— Ferme-la, grognai-je d'une voix brisée, presque méconnaissable.

Je repris mon mouvement, plus sauvage, plus désespéré. Mes mains s'ancrèrent dans ses hanches, mes doigts s'enfonçant dans sa chair jusqu'à y laisser des marques livides. Je n'étais plus un amant, j'étais un naufragé s'agrippant à l'épave. À chaque va-et-vient, le bruit de notre union remplissait la pièce : un claquement sourd, rythmé, le son de ma peau frappant ses fesses avec une régularité de métronome. \*Schlak. Schlak. Schlak.\*

Le mélange de lubrifiant et de ses propres sécrétions, cette glaire transparente et filante, débordait de sa chatte à chaque fois que je me retirais presque entièrement pour mieux la ramoner la seconde d'après. C'était bruyant, ça faisait ce bruit de succion dégoûtant et magnifique, celui du vide qui se remplit. Ma bite était luisante, couverte de ce suc qui commençait effectivement à mousser sur mes poils pubiens, une écume blanche qui témoignait de la violence de nos frictions.

— Je ne pleure pas, mentis-je alors qu'un sanglot muet me secouait les épaules.

Je la pilonnais, cherchant à atteindre ce point de non-retour où le plaisir devient une

agonie. Je voulais qu'elle souffre autant que moi, je voulais que ce sexe soit un exorcisme. Ma verge butait contre son col, un choc électrique qui me remontait jusqu'au cerveau, mais je ne ralentissais pas. Au contraire, je cherchais l'impact. Je voulais la briser pour ne plus être le seul en morceaux.

Elena ne se plaignit pas. Elle archa davantage le dos, offrant son intimité à ma rage. Elle tourna encore la tête, son regard cherchant le mien dans la pénombre. Elle ne voyait pas le monstre que je m'efforçais d'être, elle voyait l'homme qui crevait de solitude à l'intérieur.

— Viens là, murmura-t-elle, le souffle court. Regarde-moi, Kim. Arrête de te cacher derrière moi.

Elle se dégagea brusquement, rompant le contact. Le froid de l'air sur ma bite trempée de foudre et de cyprine fut comme une brûlure. Je restai un instant à genoux, haletant, le sexe dressé, dégoulinant, le bout du gland pourpre et sensible à en crever. Elle se retourna sur le dos, écartant ses cuisses sans aucune pudeur, exposant ses lèvres gonflées, rougies par l'assaut, encore béantes de mon passage.

— Regarde ce que tu me fais, dit-elle en posant une main sur son sexe trempé. Et regarde ce que je te fais.

Je rampai sur elle, écrasant mes lèvres contre les siennes dans un baiser qui goûtait le sel et le désespoir. Ma main descendit entre nous, mes doigts cherchant sa fente inondée. C'était une fournaise. Je plongeai deux doigts dans son antre, sentant les parois frémir, se contracter autour de moi comme si elles me suppliaient de revenir. Elle était si large, si ouverte, et pourtant si tonique. Je sentais le glissement fluide de mes doigts dans son jus, ce lubrifiant naturel qui rendait chaque mouvement d'une facilité obscène.

Je me redressai sur mes bras, mes yeux fixés dans les siens. Je pris ma bite en main,

la guidant vers son entrée. La tête, large et luisante, commença à écarter ses lèvres charnues. Je poussai lentement, sentant la résistance délicieuse de sa chair qui refusait de s'ouvrir tout en aspirant le membre.

— Dis-le, Kim, souffla-t-elle alors que je m'enfonçais centimètre par centimètre. Dis que tu as besoin de moi pour ne pas crever.

Je ne répondis pas, je me contentai de m'enfoncer d'un coup sec, jusqu'à la garde, jusqu'à ce que mes couilles s'écrasent contre sa vulve. Le choc lui arracha un cri, un mélange de douleur et de jouissance pure. Elle enroula ses jambes autour de ma taille, verrouillant ses chevilles derrière mon dos pour m'empêcher de fuir, pour m'obliger à rester dans ce nid de chaleur suffocante.

Je recommençai à bouger, mais cette fois, face à elle. Je voyais tout. Je voyais ses yeux se révolter, ses seins sauter au rythme de mes coups de boutoir, ses lèvres s'entrouvrir pour laisser passer des gémissements qui ressemblaient à des prières. La tension montait, une électricité statique qui me picotait la peau. Ma bite était devenue une barre de fer brûlante, chaque frottement contre son clitoris gonflé me rapprochant du précipice.

— Je te déteste, murmurai-je en la pénétrant avec une force renouvelée, mon sexe glissant dans un bruit de succion de plus en plus gras.

— Non, tu m'aimes, répondit-elle en griffant mes bras. Et c'est ça qui te tue.

Je n'en pouvais plus. La sensation de ma bite enserrée par ses muscles internes était trop intense, trop précise. Je sentais chaque ride de sa muqueuse, chaque pulsation de son sang. La sueur coulait de mon front, se mélangeant à mes larmes pour s'écraser sur sa poitrine. J'étais en train de perdre le contrôle, la "machine" que je prétendais être était en train de court-circuiter.

Je pris ses poignets et les plaquai au-dessus de sa tête, la clouant au lit pendant que je continuais à la labourer sans aucune pitié. Le rythme devint frénétique, une course contre la montre avant que mon cœur n'explose. Ma bite frappait le fond de son utérus, un martèlement sourd qui semblait résonner dans toute la pièce. La mousse blanche entre nos sexes s'épaississait, lubrifiant l'acte jusqu'à l'extrême, rendant chaque pénétration plus profonde, plus totale.

— Plus fort, Kim... Ne t'arrête pas... Détruis-moi...

Ses mots agirent comme un catalyseur. Je ne voyais plus rien, j'étais aveuglé par le plaisir et la douleur. J'étais à la limite, ce moment suspendu où tout bascule. Le fluide, le bruit, l'odeur du sexe brut et de la peur... tout se mélangeait. J'étais sur le point de lâcher les vannes, de déverser tout ce foutre amer et toute cette tristesse en elle, mais je luttai encore, voulant prolonger ce supplice délicieux, voulant rester dans cet état de crise permanente où je n'avais pas à réfléchir.

Mon gland frottait contre un point sensible à l'intérieur d'elle, un déclencheur qui la faisait convulser sous moi. Je sentis ses muscles se resserrer brusquement, une série de spasmes électriques qui me broyèrent la verge. Elle commençait à venir. Son orgasme arrivait, et il allait m'emporter avec lui dans le néant.

Sa chatte m'avalait. C'était la seule réalité qui subsistait. Les murs de son vagin se contractaient par vagues sismiques, serrant ma bite avec une force presque douloureuse, me broyant le gland dans un étau de chair brûlante et saturée de fluides. Ma verge était gonflée à s'en rompre, chaque veine battant au rythme de son cœur affolé. Je sentais la cyprine visqueuse, ce mélange de sueur et de désir, remonter le long de mon sexe à chaque va-et-vient, agissant comme un lubrifiant miraculeux et dégoûtant qui rendait le glissement presque trop facile, presque trop profond.

— Kim... Oh Dieu, Kim... !

Elle jeta sa tête en arrière, son cou se tendant jusqu'à l'extrême, ses doigts s'enfonçant si profondément dans mes trapèzes que je sentis ses ongles percer ma peau. Je ne ralentis pas. Au contraire. Je pris ses hanches entre mes mains, mes doigts s'ancrant dans sa chair, et je commençai à la pilonner avec une sauvagerie que je ne me connaissais plus. À chaque coup, ma bite venait frapper violemment le fond de son utérus, un choc sourd, humide, qui résonnait dans tout mon bassin.

Le bruit était obscène. Le claquement rythmé de mes couilles contre ses fesses trempées, le suction sonore de ma verge qui entraît et sortait de son antre saturé de foutre et de sécrétions... Tout cela formait une symphonie de déchéance et de besoin pur. Je ne cherchais plus la tendresse. Je cherchais l'exorcisme. Je voulais que ce plaisir soit si violent qu'il efface tout le reste, toute la merde, tout le silicium froid de nos vies.

— Je craque... Je craque, Kim ! hurla-t-elle, sa voix se brisant dans un spasme.

Je vis ses yeux se révolter. L'orgasme la percuta de plein fouet. Sa chatte devint un champ de mines. Ses muscles pubiens se mirent à se convulser avec une frénésie incroyable, aspirant mon gland, le triturant, le pressant comme si elle voulait en extraire jusqu'à la dernière goutte de ma vie. C'était le signal. Les vannes lâchèrent.

L'explosion fut totale. Un cri rauque, animal, s'arracha de ma gorge alors que mon sperme jaillissait en jets brûlants et saccadés au fond d'elle. Je sentais le foutre inonder ses parois, remplir chaque recoin de son sexe, se mélanger à sa propre jouissance dans un trop-plein de chaleur liquide. Je continuais de percuter son corps, poussé par l'inertie de l'orgasme, ma bite encore plus dure, plus réactive sous l'effet de l'éjaculation qui n'en finissait pas.

C'était trop. Trop de plaisir, trop de tension, trop de tout.

Et soudain, au sommet de cette petite mort, l'armure vola en éclats. La jouissance ne

fut pas un soulagement, mais une brèche. Une faille immense où s'engouffra tout ce que j'avais retenu pendant des mois. Alors que je déchargeais encore mes dernières gouttes de foutre dans sa chatte palpitante, mes yeux se remplirent. Pas de simples larmes, mais un torrent. Un effondrement intérieur.

Je m'écroulai sur elle, mon sexe encore enterré au plus profond de son corps, mouillé, gluant, lié à elle par cette colle humaine. Ma tête vint se nicher dans le creux de son cou, et là, je lâchai tout. Les sanglots me déchirèrent la poitrine, violents, incontrôlables. C'étaient des larmes de silicium, froides au départ, puis brûlantes comme de l'acide sur mes joues. Le contraste entre la moiteur de nos sexes encore soudés et la détresse de mes pleurs créait un vide vertigineux.

Je tremblais de tous mes membres. Ma bite commençait à ramollir lentement à l'intérieur d'elle, glissant doucement hors de son fourreau, laissant le mélange de nos fluides couler sur les draps et sur mes cuisses. L'odeur du sexe brut, cette odeur de musc et de sperme, m'emplissait les narines, me rappelant ma condition d'animal blessé.

Elena ne dit rien. Elle ne me demanda pas pourquoi. Elle comprit que ce n'était pas seulement le sexe qu'on venait de partager, mais une mise à mort de nos faux-semblants. Elle entourait ma tête de ses bras fins, ses doigts caressant mes cheveux collés par la sueur. Elle me berça dans l'obscurité de la chambre, le souffle encore court, sa peau contre la mienne, tandis que le silence retombait, lourd et épais comme une chape de plomb.

Le calme après la tempête était insupportable. J'étais nu, vidé, souillé de mon propre plaisir et de ma propre tristesse. J'avais déversé mon amertume en elle, et elle l'avait acceptée. Dans le noir, alors que mes pleurs s'apaisaient pour devenir de simples hoquets, je sentis qu'une partie de moi était restée là-bas, dans la chaleur de son ventre, perdue à jamais dans ce mélange de foutre et de larmes.

— Chuuut... murmura-t-elle à mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque.  
Je te tiens, Kim. Je te tiens.

Je fermai les yeux, écrasé par la fatigue et la honte, me laissant dériver dans cet abîme de chair, espérant ne jamais avoir à me réveiller. L'armure était brisée, et sous le métal, il ne restait que du sang, de la sueur et un besoin désespéré de ne plus exister.

# Chapitre 13

## Le Lendemain du Chaos

Sept heures du matin. Le réveil a mordu le silence de mon appartement minimaliste comme une lame de rasoir. Je suis restée allongée, les yeux fixés sur le plafond de béton brut, le corps lourd, comme si mes muscles avaient été liquéfiés puis recoulés dans du plomb. Chaque centimètre de ma peau me brûlait, souvenir cuisant des mains d'Elena, de son souffle, de la manière dont elle avait méthodiquement démantelé ma superbe.

Sous la douche, l'eau brûlante a frappé mes épaules, mais elle n'a pas réussi à rincer l'odeur. Son odeur. Ce mélange de musc, de sueur âcre et de cette fragrance vanillée qui lui colle à la nuque. J'ai frotté ma chatte avec une fureur désespérée, mes doigts rencontrant une sensibilité presque insupportable. Mes lèvres étaient encore gonflées, ma muqueuse irritée par les assauts de la nuit. En glissant un doigt à l'intérieur de moi, j'ai senti l'humidité visqueuse qui s'y logeait encore. Un mélange de ma propre cyprine et de cette trace invisible qu'elle laisse en moi, une souillure sacrée que je ne voulais pas lâcher. J'ai repensé à mon godemichet de trente centimètres, celui que j'utilise d'ordinaire pour asseoir mon pouvoir à L'Éclipse, pour marquer les corps et les esprits. Ce matin, l'idée même de le toucher me donnait la nausée. Comment avais-je pu croire que le contrôle résidait dans un morceau de silicone noir, alors qu'Elena m'avait mise à genoux avec de simples mots et une autorité qui semblait couler dans ses veines ?

Je me suis habillée mécaniquement. Tailleur noir, coupe chirurgicale, chemisier de soie blanche boutonné jusqu'au menton. Mon armure habituelle. Mon masque d'ingénieure prodige. Mais sous la soie, mes tétons frottaient contre le tissu, durcis et douloureux, me rappelant à chaque mouvement qu'elle les avait mordus jusqu'au

sang.

Le trajet vers le quartier de Minato-ku a été un flou de néons et de visages gris. Dans le métro, compressée contre les autres corps, j'avais l'impression d'être une imposture vivante. Ils voyaient une femme froide, distante, une machine de guerre technologique. Ils ne voyaient pas la traînée de foutre imaginaire que je sentais encore couler entre mes cuisses, le vestige de mon effondrement de la veille.

Arrivée au 48ème étage de la tour de verre, le silence de l'open space m'a frappée comme une insulte. C'était trop propre. Trop aseptisé. Les serveurs ronronnaient en arrière-plan, un bruit blanc qui, d'ordinaire, m'apaisait. Aujourd'hui, il me vrillait les nerfs. Je me suis assise à mon poste, face aux trois écrans incurvés qui affichaient des cascades de code Python.

Mes doigts ont survolé le clavier, mais ils tremblaient.

\*Ligne 402 : if (status == 'active')...\*

Le curseur clignotait, moqueur. Un battement régulier, comme le pouls d'Elena contre ma tempe quand elle me maintenait au sol, le visage écrasé contre les draps humides. Je revoyais tout. L'intensité brute de l'acte. La façon dont elle m'avait forcée à me regarder dans le miroir alors qu'elle me malmenait, m'obligeant à voir la "Maîtresse de l'Éclipse" réduite à l'état de petite chose tremblante, la chatte béante et offerte, dégoulinante de désir et de honte. Elle n'avait pas eu besoin de m'attacher. Sa voix seule était une chaîne d'acier.

« Regarde-toi, Kim, » avait-elle murmuré, ses doigts s'enfonçant profondément en moi pour chercher le point de rupture. « Regarde comme tu aimes être possédée. Où est ton contrôle, maintenant ? »

Je me suis mordue la lèvre, ici, dans mon bureau, au point de sentir le goût métallique

du sang. Une vague de chaleur a déferlé dans mon bas-ventre, une pulsation sourde qui a fait tressaillir mes muscles pelviens. J'étais trempée. Ma culotte de dentelle collait déjà à ma fente, s'imprégnant de cette excitation résiduelle que je ne pouvais pas éteindre. Le code devant moi n'était plus qu'une suite de signes dénués de sens. Qu'est-ce que le binaire face à la réalité de son corps contre le mien ? Qu'est-ce que la logique face à l'orgasme qu'elle m'avait arraché, un cri animal qui résonnait encore dans mes oreilles, me déchirant la gorge ?

J'ai fermé les yeux, un instant seulement. Le bureau a disparu. J'étais de nouveau dans cette chambre sombre. Je sentais la pression de ses cuisses autour de ma taille, la force de ses mains qui empoignaient mes cheveux pour rejeter ma tête en arrière. Elle m'avait dominée avec une douceur qui était plus cruelle que n'importe quel fouet. Elle m'avait brisée, non pas pour me détruire, mais pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Et ce qu'elle avait trouvé, c'était une petite fille terrifiée, affamée de douleur et de vérité.

— Kim ? Vous avez terminé le déploiement du noyau ?

La voix de Sato, mon assistant, a éclaté comme une détonation. J'ai sursauté, mes mains se crispant sur le bord du bureau. J'ai dû prendre une inspiration profonde, sentant mes poumons brûler, pour ne pas hurler. Je me suis tournée vers lui, mon visage reprenant instantanément son masque de marbre, bien que mon cœur batte à tout rompre contre mes côtes.

— C'est en cours, Sato. Laisse-moi.

Il a froncé les sourcils, intrigué par la pâleur de mon teint ou peut-être par l'éclat sauvage dans mes yeux, mais il a hoché la tête et s'est éloigné. Je l'ai regardé partir, puis j'ai ramené mon attention sur l'écran. Mon reflet dans le noir du moniteur m'a horrifiée. J'avais l'air d'une morte-vivante. Une morte-vivante dont le sexe brûlait de désir pour la femme qui l'avait assassinée.

Le silence est revenu, mais il n'était plus calme. Il était lourd de tout ce que je ne pouvais pas dire. J'ai glissé une main sous le bureau, mes doigts effleurant le tissu de mon pantalon au niveau de l'entrejambe. C'était chaud. Mouillé. Une preuve physique de ma déchéance. Je ne pouvais plus coder. Je ne pouvais plus penser. Tout ce que je voulais, c'était retourner dans cet abîme, ramper jusqu'à elle et la supplier de me finir. De me vider de mon sang comme elle m'avait vidée de mon orgueil. De me remplir de son autorité jusqu'à ce que le nom de "K" ne soit plus qu'un lointain souvenir, une blague pathétique.

Elena m'avait eue. Et le pire, c'est que le chaos qu'elle avait laissé derrière elle était la seule chose qui me faisait me sentir vivante.

Le curseur clignote. Un battement régulier, métronomique, qui me martèle le crâne. `void main()`. Vide. Je suis vide. Mes doigts sont suspendus au-dessus du clavier mécanique, mais ils tremblent trop pour aligner une seule ligne de code cohérente. En bas, entre mes cuisses, la sensation est insupportable. Ma culotte en dentelle, celle que j'avais choisie pour me sentir encore un peu femme avant qu'elle ne me réduise à l'état de chienne, est trempée. Elle colle à mes lèvres, s'insinue dans mon sillon, et chaque mouvement que je fais pour me repositionner sur ma chaise de bureau en cuir déclenche une décharge de plaisir électrique et de honte pure.

L'odeur. C'est le pire. L'odeur de mon propre sexe, excité par la terreur et le souvenir de ses mains, remonte jusqu'à mes narines, se mélangeant à l'effluve de café froid et de poussière électronique.

Soudain, le clic familier de ses talons sur le parquet retentit dans l'open space désert. Mon cœur rate un battement, puis s'emballe, cognant contre mes côtes comme un animal en cage. Elena.

Elle ne s'arrête pas à son bureau. Elle vient droit vers moi. Je sens son ombre

s'étendre sur mon poste de travail avant même de voir son reflet dans le moniteur. Elle dégage cette aura de perfection froide, de contrôle absolu qui me donne envie de ramper sous la table et de lui lécher les bottes jusqu'à ce qu'elle daigne me regarder.

— Tes commits sont en retard, Sarah, murmure-t-elle juste derrière mon oreille.

Son souffle chaud sur ma nuque me fait monter les larmes aux yeux. Elle pose une main gantée de cuir noir sur mon épaule. La pression est ferme, presque douloureuse.

— Je... je n'arrive pas à me concentrer, Elena. Je suis désolée.

— Regarde-moi quand je te parle.

Je pivote lentement sur ma chaise. Elle est là, impériale dans son tailleur ajusté, ses yeux sombres sondant mon âme brisée. Elle voit tout. Elle voit mes yeux rougis, mes lèvres entrouvertes, et la façon dont ma poitrine se soulève trop vite sous mon chemisier de soie. Elle descend son regard vers mes jambes, s'arrêtant pile sur l'endroit où le tissu de mon pantalon trahit mon état.

— Tu es trempée, n'est-ce pas ? constate-t-elle d'une voix dépourvue de pitié. Tu es assise ici, payée par cette boîte, et tu ne penses qu'à la sensation de mes doigts qui te déchirent.

Elle n'attend pas de réponse. Elle glisse sa main de mon épaule à ma gorge, serrant juste assez pour entraver ma respiration. Je gémiss, un son pitoyable, alors qu'elle me force à basculer la tête en arrière.

— Ouvre tes jambes.

— Elena, on est au bureau... n'importe qui peut entrer...

— Ouvre-les. Maintenant. Ou je te vire et je m'assure que tu ne trouves plus jamais de boulot, même pour coder du HTML pour une asso de quartier.

Je m'exécute, tremblante. J'écarte mes cuisses, exposant l'humidité qui marque mon entrejambe. D'un geste brusque, elle attrape ma chaise de bureau et me tire vers elle, m'obligeant à rester les jambes de chaque côté de ses hanches alors qu'elle reste debout. Elle dégrafe mon pantalon d'une main experte, sans jamais lâcher ma gorge de l'autre.

Le froid de l'air sur ma peau me fait frissonner, puis sa main plonge. Elle ne cherche pas à être douce. Elle enfonce deux doigts directement à travers la dentelle de ma culotte, forçant le passage dans ma chatte déjà béante et dégoulinante de foutre et de désir.

— Putain, Sarah... t'es une vraie fontaine, crache-t-elle. Tu te rends compte à quel point tu es dégoûtante ? Tu es là, à attendre que je vienne te baiser comme une traînée alors que tu as des comptes à rendre.

Elle commence un mouvement de va-et-vient brutal, ses doigts labourant ma chair tendre. Le cuir de son gant frotte contre mon clitoris gonflé à bloc, une sensation abrasive et sauvage qui me propulse instantanément au bord du précipice. Je m'accroche à ses bras, mes ongles s'enfonçant dans le tissu de sa veste de luxe.

— S'il te plaît... Elena...

— "S'il te plaît" quoi ? Que je t'enfonce mon poing jusqu'au fond pour que tu arrêtes de penser ? Que je t'oblige à avaler ta propre cyprine sur mon bureau ?

Elle retire ses doigts avec un bruit de succion écœurant et me les plaque contre la bouche. L'odeur de mon excitation me submerge.

— Lèche. Nettoie-moi.

Je ferme les yeux, les larmes roulant sur mes joues, et j'obéis. Je prends ses doigts dans ma bouche, aspirant le liquide amers et chaud, sentant le goût du cuir et de ma propre déchéance. Elle me regarde faire avec un mépris qui m'excite plus que n'importe quelle caresse.

— Tu ne vaux rien sans moi, Sarah, dit-elle en me lâchant brusquement. Tu n'es qu'une coquille vide que je remplis de ma haine et de mon plaisir.

Elle attrape ma main et la force à descendre sur mon propre sexe, m'obligeant à sentir l'ampleur du désastre.

— Continue. Je veux voir. Je veux que tu travailles en te masturbant. Je veux entendre tes gémissements se mêler au bruit du clavier. Si tu t'arrêtes, si tu jouis sans ma permission, je t'écrase.

Elle s'appuie contre le bord du bureau, croisant les bras sur sa poitrine, un sourire cruel aux lèvres. Elle me domine de toute sa hauteur, m'observant comme un insecte sous un microscope.

— Code, petite chienne. Code et touche-toi jusqu'à ce que tes doigts saignent.

Je commence à taper. ``if (obsessed) { submit(); }``. Ma main gauche s'enfonce dans mes replis, mes doigts glissant dans le liquide visqueux qui coule maintenant le long de mes cuisses, tandis que ma main droite frappe les touches avec une frénésie désespérée. Chaque clic du clavier résonne comme un coup de fouet. La tension dans mon bas-ventre devient une agonie. Je sens mon clitoris battre, dur comme de la pierre, réclamant la libération qu'elle me refuse.

— Plus vite, ordonne-t-elle. Je veux entendre ta chatte claquer contre ta main. Je veux

que tout l'étage sache que tu es ma pute.

Je m'exécute, les yeux fixés sur les lignes de code qui dansent devant moi. Je commence à respirer par saccades, mon bassin s'agitant malgré moi. Je sens le spasme arriver, cette vague de chaleur destructrice qui menace de m'emporter, mais son regard froid me retient. Je suis sur le fil du rasoir, entre le génie informatique et la folie sexuelle, totalement à sa merci.

Elle s'approche à nouveau, sortant un petit objet vibrant de sa poche, un jouet en silicone noir qu'elle allume au maximum. Le bourdonnement remplit la pièce.

— Tu croyais que c'était fini ? Ce n'est que le début de ta journée, Sarah.

Elle plaque le vibreur contre mon orifice, sans l'insérer, juste pour me torturer avec les vibrations qui se propagent dans tout mon bassin. Je pousse un cri étouffé, ma tête basculant en arrière, alors que mon corps se cambre violemment.

— Ne jouis pas, siffle-t-elle à mon oreille. Si tu jouis, je te laisse ici, ouverte et vide, et je ne te touche plus pendant une semaine. Est-ce que tu as compris ?

— Oui... oui, maîtresse...

Je continue de coder, les doigts tremblants sur les touches, le sexe en feu, sous l'œil impitoyable de celle qui a juré de me détruire un peu plus chaque jour. Le chaos n'était pas le point final. C'était le prologue. Et je sentais que le vrai supplice, celui qui allait me briser définitivement, ne faisait que commencer.

Le bourdonnement du silicone noir contre ma chair est une agression constante, une fréquence qui déchire ma concentration en lambeaux. Mes doigts frappent les touches du clavier de manière erratique. `if (status == 'active')` devient `if (sta;tus == 'aaaaa')`. Je n'arrive plus à réfléchir. Mon écran n'est plus qu'une bouillie de pixels flous alors

que mon bassin est le centre d'un incendie que je n'ai pas le droit d'éteindre.

Elle est juste derrière moi. Je sens son souffle chaud dans mon cou, contrastant avec la froideur de ses paroles. Sa main plaque plus fermement le vibreur contre mon clitoris gonflé à bloc. Les vibrations se répercutent jusque dans mon utérus, faisant tressauter mes muscles internes qui ne demandent qu'à se contracter pour l'orgasme.

— Tes mains, Sarah. Tape. Je veux entendre le bruit des touches, pas tes gémissements, ordonne-t-elle d'une voix de velours et d'acier.

— Je... je n'y arrive plus... c'est trop...

Ma chatte est une plaie ouverte, saturée d'électricité. Je sens la cyprine couler le long de mes cuisses, une traînée brûlante qui vient imbiber ma culotte et coller contre le cuir de ma chaise de bureau. L'odeur de mon propre désir, cette pointe musquée et acide, remonte à mes narines, me rappelant à quel point je suis à sa merci.

Elle glisse soudain deux doigts de sa main libre dans ma fente, sans prévenir, les enfonçant brutalement alors que le vibreur continue de me pilonner l'extérieur. Je pousse un cri qui se meurt dans ma gorge, transformé en un râle animal. Elle me ramone avec force, ses doigts crochetant mon point G tandis que le silicone me laboure le bouton.

— Tu mouilles comme une chienne, murmure-t-elle en faisant claquer ses doigts à l'intérieur de moi. Regarde-moi ce gâchis. Tout ce foutre qui coule sur ton siège de travail. Tu es pathétique.

Elle retire ses doigts, couverts de ma glaire translucide et filante, et les porte à ma bouche.

— Lèche. Nettoie-les. Et continue de coder.

Je m'exécute, la honte me submergeant autant que le plaisir. Le goût de mon sexe sur ses doigts me rend folle. Je tente de reprendre la main sur mon clavier, mais elle appuie soudain sur un bouton du jouet, passant à un mode de pulsations erratiques, violentes, qui me font bondir sur ma chaise.

— Non... s'il vous plaît... je vais... je vais jouir...

— Si tu lâches une seule goutte de plaisir, Sarah, je te jure que je te laisse en plan. Tu resteras avec cette douleur dans le ventre tout le reste de la semaine.

C'est une torture psychologique autant que physique. Mon corps est une bombe à retardement. Je sens les vagues monter, de plus en plus hautes, de plus en plus serrées. Mon clitoris est si sensible que le simple contact du silicone devient une douleur exquise, une pointe de diamant qui fore mon intimité. Ma vue se trouble. Je ne vois plus le code. Je vois des explosions de lumière derrière mes paupières closes.

Soudain, elle lâche le vibreur et laisse l'objet tomber au sol dans un bruit sourd, mais c'est pour mieux me saisir les hanches et me plaquer le visage contre l'écran. Elle écarte mes fesses d'un geste brusque et enfonce son majeur et son index profondément dans mon cul, sans lubrifiant, cherchant à me briser par la surprise.

— Ah !

Le choc de l'intrusion anale, couplé à la privation brutale du vibreur, fait basculer mon système nerveux. Je ne peux plus lutter. Les vannes lâchent.

— Je t'avais dit de ne pas jouir, siffle-t-elle, alors qu'elle sent mes parois vaginales se contracter frénétiquement autour de ses doigts restés à l'intérieur.

Mais elle ne retire pas sa main. Au contraire, elle accélère le mouvement, me pilonnant les deux orifices avec une violence sauvage. L'orgasme me percute comme

un train à grande vitesse. C'est une déflagration qui me vide de toute substance. Mon corps se cambre, mes orteils se crispent dans mes escarpins, et je hurle son nom, le visage écrasé contre le plastique froid de mon moniteur.

Le jet est violent, une fontaine de plaisir liquide qui éclabousse mes cuisses et le sol de mon bureau. Je jouis par vagues successives, de longues contractions douloureuses et divines qui me laissent pantelante, le cerveau réduit en bouillie. Mes fluides se mélangent, la cyprine abondante et la sueur, créant une mare sous moi.

Elle me libère enfin, me laissant retomber lourdement sur ma chaise, les jambes écartées, tremblantes de spasmes résiduels. Elle s'essuie les doigts sur mon chemisier blanc, y laissant des traces de mon propre jus et de ma honte.

— Regarde-toi, Sarah. Une épave. Tu ne vaux plus rien pour ce monde de machines. Tu es à moi.

Elle ramasse son jouet, l'éteint et quitte la pièce sans un regard en arrière. Le silence qui retombe est plus lourd que le chaos qui vient de se produire. Je reste là, seule dans l'open-space désert, le sexe encore palpitant, baignant dans mon propre foutre. Le curseur clignote sur l'écran, imperturbable. `if (sta;tus == 'aaaaa')`.

Le code est mort. La femme que j'étais est morte. Il ne reste qu'une enveloppe vide, marquée par son empreinte, attendant désespérément la prochaine séance de destruction. Le chaos n'était pas le point final. C'était mon nouvel oxygène. Je ferme les yeux, sentant le froid du liquide sécher sur ma peau, et je sais que demain, je reviendrai en demander encore.

# Chapitre 14

## La Tentation de la Fuite

La pluie de Tokyo n'est pas de l'eau, c'est du venin liquide qui s'infiltré sous la peau. Derrière les vitres blindées de mon bureau de Shinjuku, les néons roses et cyan se reflètent sur mon écran de code, transformant mes algorithmes en une bouillie illisible. Mes doigts tremblent sur le clavier. `Syntax Error`. Encore. Toujours. Mon cerveau est court-circuité depuis qu'Elena a réduit mon arrogance en cendres.

Vingt-deux heures. L'heure de changer de peau.

Je quitte les bureaux aseptisés, le corps raidi par une tension qui ne me quitte plus. Dans l'ascenseur qui me descend vers les entrailles de la ville, je sens le contact du cuir froid contre mes cuisses. J'ai enfilé ma tenue de combat sous mon trench : un body en latex noir si serré qu'il m'empêche de respirer normalement, compressant mes seins jusqu'à la douleur. Je cherche cette douleur. J'en ai besoin pour faire taire le vide qu'Elena a laissé en partant.

L'Éclipse. Le club est une plaie ouverte dans le sous-sol d'un immeuble de luxe. L'air y est saturé de vapeur de glace sèche, de parfums coûteux et d'une odeur métallique de sueur et de désir brut. Ici, je suis K. La reine de glace. La maîtresse qui ne faiblit jamais.

— Maîtresse K... Vous êtes en retard.

Sato, le gérant, s'incline. Je ne lui réponds pas. Je traverse le carré VIP, mes talons de douze centimètres claquant sur le marbre comme des coups de feu. Je sens les regards se poser sur moi, avides, terrifiés. C'est ce que je voulais, non ? Ce contrôle total.

Cette peur que j'inspire.

Dans la Suite 4, un homme m'attend. Un habitué. Un riche héritier de l'électronique qui paie des fortunes pour que je le brise. Il est déjà attaché en croix, nu, les yeux bandés. Son sexe est déjà dressé, une tige de chair pathétique qui cherche mon approbation.

Je m'approche sans un bruit. Je retire mon trench et le jette au sol. Je sors mon harnais de cuir noir, les sangles grincent tandis que je les ajuste autour de ma taille et de mes hanches. Puis, je saisis l'accessoire. Trente centimètres de silicone noir, lourd, imposant, nervuré comme une bête en furie. Je le fixe au harnais. Il pointe vers l'avant, une extension de ma volonté de puissance.

— S'il vous plaît... Maîtresse... murmure l'homme, la voix brisée par l'anticipation.

Je ne dis rien. Je déteste sa voix. Je déteste sa soumission facile. Je saisis un pot de lubrifiant épais et j'en étale de grandes traînées sur la tige monstrueuse. Le bruit du gel qui glisse sur le silicone est le seul son dans la pièce, avec le souffle court de l'esclave.

Je me place derrière lui. Je sens l'odeur de son corps, de sa peur. Normalement, cela m'exciterait. Normalement, je sentirais ma propre chatte s'humidifier, prête à savourer le spectacle de sa destruction. Mais là, rien. Je suis sèche. Je suis morte.

— Ouvre-toi, ordonné-je d'une voix que j'essaie de rendre tranchante.

Je ne lui laisse pas le temps de répondre. Je saisis ses fesses, écartant les chairs avec une brutalité inutile, et j'enfonce la pointe du godemichet dans son cul. Il lâche un cri étouffé, un mélange de souffrance et de plaisir qui résonne contre les murs capitonnés. Je pousse. Fort. Je veux l'exploser. Je veux que ce jouet disparaisse en lui, qu'il le déchire de l'intérieur.

Je commence un va-et-vient mécanique, violent. Je n'ai aucune finesse. Mes hanches percutent ses fesses avec un bruit de viande contre viande. \*Schlack. Schlack. Schlack.\*

— Regarde-moi, putain ! je hurle, oubliant qu'il a un bandeau.

Je le prends comme on vide un sac, sans émotion. Je regarde mon accessoire entrer et sortir de son trou qui commence à saigner légèrement, lubrifié par le mélange de gel et de fluides corporels. C'est sale. C'est cru. Son foutre commence à couler de son sexe, tachant le sol, mais je ne m'arrête pas. Je veux atteindre un point de non-retour. Je veux sentir cette décharge de pouvoir qui me rendait si forte avant.

Mais l'image d'Elena s'immisce. Ses yeux calmes. Sa main qui s'essuie sur mon chemisier. La sensation de ses doigts en moi, une autorité naturelle que ce jouet de trente centimètres ne pourra jamais simuler.

Je donne un coup de rein plus violent, enfonçant la base du godemichet contre son périnée. L'homme gémit dans un spasme final, sa semence giclant en jets saccadés sur le marbre noir. Son corps s'affaisse dans ses liens.

Je me recule, le souffle court, le jouet encore dressé et luisant de sa merde et de son sang. Je me regarde dans le miroir sans tain. Je vois K, la maîtresse redoutable, couverte des traces de son "travail". Mais dans mes yeux, je ne vois que Kim. Une petite fille perdue qui joue à la poupée avec de la viande humaine.

Le dégoût monte, acide, brûlant. Ce n'est pas lui que je veux briser. Ce n'est pas ce pouvoir-là que je cherche.

Je détache le harnais, laissant tomber le lourd membre de silicone sur le sol avec un bruit sourd. Je ne nettoie rien. Je ne dis rien. Je sors de la pièce, laissant l'homme

pendu à ses chaînes, baignant dans son jus.

Je marche dans les couloirs de L'Éclipse, mon sexe me lançant une douleur sourde. Je suis trempée, non pas de désir pour l'acte que je viens de commettre, mais d'une sueur froide de manque. J'ai besoin d'elle. J'ai besoin qu'elle me reprenne, qu'elle m'humilie, qu'elle me rappelle que tout ce théâtre n'est qu'une fuite.

Je m'arrête devant le bar, ignorant les sourires des habitués. Mes mains tremblent tellement que je dois les cacher dans les poches de mon trench. Le curseur de mon code clignote encore dans ma tête. `if (control == false)`.

Je suis en train de perdre pied. Et le pire, c'est que je n'ai qu'une envie : tomber jusqu'au fond, là où Elena m'attend pour finir de me dévorer.

L'air de L'Éclipse est saturé. Une mixture écœurante de poivre, de latex chauffé, de sueur aigre et de parfums de luxe qui tentent de masquer l'odeur de la baise. Habituellement, ce cocktail me grise. Ce soir, il me donne la nausée. Chaque vibration des basses dans le sol remonte dans mes jambes, faisant tressaillir ma chatte qui me brûle, vide et exigeante.

Je m'appuie contre le zinc du bar, les phalanges blanches à force de serrer le rebord.

— Un gin, sec. Double, grogne-je au barman sans l'attendre.

— Tu as une sale gueule, ma grande.

Je pivote lentement. C'est Julian. Un habitué, un type qui se croit dominant parce qu'il a un compte en banque bien rempli et une panoplie de jouets en cuir italien. Il a cette assurance grasse, ce sourire en coin qui me donne d'ordinaire envie de le remettre à sa place. Mais là, je n'ai plus la force de jouer.

— Dégage, Julian, je souffle, ma voix n'étant plus qu'un sifflement rauque.

Il ne dégage pas. Au contraire, il s'approche, posant une main lourde sur ma hanche. Son odeur — un mélange de tabac froid et de musc — m'agresse. Ce n'est pas l'odeur d'Elena. Ce n'est pas ce parfum de santal et de peau propre qui me hante chaque seconde.

— On murmure que tu as laissé le petit soumis dans la salle 4 en plan. Ce n'est pas ton genre de bâcler le travail. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as besoin qu'on s'occupe de toi, pour une fois ?

Sa main descend, pressant ma fesse à travers le tissu de mon pantalon. Je devrais le gifler. Je devrais lui briser les doigts. Au lieu de ça, je ferme les yeux et je respire fort. Le manque d'Elena est une plaie ouverte, une infection qui se propage. Je suis tellement en manque de son contact, de sa cruauté, de sa manière de me posséder, que n'importe quoi ferait l'affaire. C'est ce que je me dis. Un mensonge pathétique.

— Viens là, ordonne Julian en m'entraînant vers le fond du bar, là où les alcôves sont plongées dans une obscurité presque totale.

Je le laisse faire. Je suis une épave qui dérive. Il me pousse contre le mur froid, entre deux rideaux de velours poussiéreux. Le contraste entre le froid de la pierre dans mon dos et la chaleur de son corps massif me fait frissonner. Il ne perd pas de temps. Il sait que je suis une « dure », une qui aime l'impact. Il attrape mon menton, me forçant à le regarder, mais je ne vois que le vide.

— Regarde-moi quand je te parle, chienne.

Le mot est censé m'exciter. Il me laisse de glace. C'est un mot vide de sens quand il ne sort pas de sa bouche à elle.

Julian déboucle sa ceinture dans un cliquetis métallique qui résonne contre mes côtes. Il baisse son pantalon, libérant sa bite déjà raide qui jaillit entre nous. Elle est grosse, congestionnée, parcourue de veines saillantes. Une arme de chair brute. Il attrape ma main et la force contre son membre. C'est chaud, c'est vivant, et ça me dégoûte autant que ça m'attire par pur besoin physiologique de me faire remplir.

— Allez, touche-la. Tu sais ce qu'il te faut.

Je serre les doigts sur son gland, sentant la goutte de cyprine pré-éjaculatoire poisser ma paume. Je commence un mouvement de va-et-vient machinal, rapide, violent. Je veux que ça aille vite. Je veux qu'il me détruise pour ne plus avoir à penser.

— À genoux, ordonne-t-il.

Je m'exécute. Mes genoux percutent le sol avec un bruit sec. Je ne sens pas la douleur. Je ne sens plus rien d'autre que l'urgence de me perdre. Je prends sa bite en bouche d'un coup, sans préliminaires, l'enfonçant jusqu'au fond de ma gorge. Le goût est fort, salé, presque métallique. Je lutte contre un haut-le-cœur, mes yeux s'embuent de larmes réflexes. Je l'entends grogner au-dessus de moi, ses mains s'accrochant à mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour mieux s'enfoncer.

— Oui... bouffe-la, espèce de traînée. Voilà ce que tu cherchais, hein ?

Il me baise la bouche avec une brutalité sans grâce, me cognant le visage contre son bassin à chaque assaut. C'est de la mécanique pure. Je sens le bout de son gland frapper le fond de ma gorge, provoquant des spasmes que je ne contrôle plus. Mais dans mon esprit, l'image d'Elena se superpose à la réalité. C'est elle que je veux sentir me dominer. C'est ses doigts que je veux sentir dans mes cheveux, pas ces grosses pattes moites.

Je me retire brusquement, recrachant son membre avec un bruit de succion humide. Je

me relève, haletante, de la bave coulant au coin de mes lèvres.

— Pas comme ça, je crache. Retourne-moi.

Je me plaque contre le mur, les mains à plat contre la pierre, les fesses en arrière. Je déchire moi-même la fermeture de mon pantalon, l'abaissant juste assez pour libérer mon cul. Je suis trempée. Ma chatte est une plaie béante, dégoulinante d'une excitation que je déteste. Je sens l'air frais sur mes lèvres gonflées, puis, l'instant d'après, la chaleur brute de Julian qui s'écrase contre mes reins.

Il ne s'embarrasse pas de tendresse. Il écarte mes fesses d'une main rude, son pouce cherchant mon entrée déjà offerte.

— T'es une vraie fontaine, murmure-t-il, sa voix chargée de luxure. Tu crèves d'envie de te faire défoncer.

Il enfonce deux doigts d'un coup sec dans ma chatte. Je pousse un cri qui se perd dans le vacarme du club. C'est trop, ce n'est pas assez. Il remue ses doigts à l'intérieur, cherchant à me faire jouir par la force, mais mon corps résiste au plaisir simple. Ma tête est ailleurs.

— Mets-la moi, Julian. Maintenant. Baise-moi jusqu'à ce que j'oublie mon nom.

Il n'attend pas un second ordre. Il attrape ses hanches, se positionne et pousse. Sa bite entre en moi comme un coin dans du bois fendu. C'est une intrusion brutale, sans lubrifiant autre que ma propre misère. Je sens les parois de mon vagin s'étirer à la limite de la déchirure. Il est grand, profond, et chaque coup de boutoir me fait basculer la tête en avant contre le mur.

\*Schlak. Schlak. Schlak.\*

Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent est obscène. La sueur commence à perler sur mon dos, se mélangeant à la sienne. Il me prend comme un animal, sans un regard, sans une once d'âme. Il me laboure les entrailles, ses couilles frappant mon périnée avec une régularité de métronome.

— Tu aimes ça, hein ? Salope ! Dis-le que tu aimes ça !

Je ne réponds pas. Je mords mon avant-bras pour ne pas hurler son nom à elle. À chaque fois qu'il s'enfonce, j'imagine que c'est Elena. J'imagine que c'est sa main qui me maintient la nuque, que c'est son souffle court que j'entends dans mon cou. Mais Julian n'est qu'un substitut de merde. Sa bite est trop dure, trop anonyme. Elle remplit mon corps, mais elle ne touche pas le vide en moi.

Ma chatte se contracte violemment autour de lui, un orgasme purement physique, nerveux, qui monte malgré moi. C'est une trahison de mes sens. Je sens les parois de mon sexe se serrer, aspirer son membre, tandis que le plaisir monte comme une marée de fiel.

Julian le sent. Il accélère, ses mouvements deviennent erratiques, désespérés. Il me lâche les hanches pour venir pétrir mes seins à travers mon trench, me faisant mal, ses ongles s'enfonçant dans ma peau.

— Je vais venir... putain, je vais te remplir...

Je sens la tension dans son corps, la rigidité extrême de son sexe en moi. Il donne trois derniers coups de reins d'une violence inouïe, me clouant littéralement contre le mur. Puis, dans un râle de porc qu'on égorge, il se vide.

Je sens le jet brûlant de son foutre percuter mon col de l'utérus. C'est abondant, épais, visqueux. Une décharge de chaleur qui m'inonde de l'intérieur, se mélangeant à ma propre mouille. Il reste ainsi quelques secondes, haletant contre mon dos, son membre

tressaillant encore à l'intérieur de moi, déversant les dernières gouttes de sa semence.

Puis, il se retire avec un bruit mou.

Le froid revient instantanément. Je sens le foutre couler le long de mes cuisses, une trace poisseuse et tiède qui me rappelle ma propre déchéance. Julian remonte son pantalon, l'air satisfait, un peu hébété.

— Pas mal, pour une reprise, lance-t-il en tentant de retrouver sa contenance.

Je ne me retourne même pas. Je reste le front contre le mur, les jambes tremblantes, sentant le liquide s'échapper de mon sexe pour tacher le sol de l'alcôve. Je me sens sale. Non pas de la saleté glorieuse que je partage avec Elena, mais d'une saleté vide, d'une souillure inutile.

Le manque n'est pas parti. Il a décuplé. Le sexe de Julian n'était qu'un verre d'eau salée pour une femme qui meurt de soif.

Je remonte mon pantalon sur ma peau collante, sans m'essuyer. Je veux garder cette sensation de défaite sur moi. Je sors de l'alcôve, ignorant Julian qui essaie de me retenir par l'épaule. Je traverse le bar, mes pas chancelants.

Je sais ce qu'il me reste à faire. Ce n'est plus une option. C'est une question de survie.

Je sors de L'Éclipse, l'air frais de la nuit me fouettant le visage. Je sors mon téléphone d'une main qui ne m'obéit plus. Mes yeux se fixent sur l'icône de l'application de surveillance.

`Location: Rue de la Grange aux Belles.`

Elle est chez elle. Elle m'attend, même si elle ne le sait pas encore. Et je vais y aller,

couverte du foutre d'un autre, brisée, à genoux, juste pour qu'elle finisse le travail. Car s'il y a une chose que je viens de comprendre, c'est que je préfère mourir entre ses mains que de vivre dans les bras de n'importe qui d'autre.

Le trajet en taxi est un supplice de chaque seconde. Je suis assise sur le bord du siège, les jambes serrées, sentant le liquide visqueux de Julian refroidir contre mes cuisses, couler lentement vers mes fesses. Ça me dégoûte, et en même temps, c'est exactement ce qu'il me faut : une preuve de ma propre déchéance. Je pue le sexe bas de gamme, la sueur d'un autre et le désespoir.

Quand j'arrive devant l'immeuble de la rue de la Grange aux Belles, mes mains tremblent tellement que je manque de faire tomber mon téléphone. Je monte les quatre étages quatre à quatre, le souffle court, le cœur cognant contre mes côtes comme un animal en cage.

Je n'ai pas besoin de frapper. La porte s'ouvre avant même que mon poing ne touche le bois. Elle est là.

Clara.

Elle ne porte qu'un déshabillé de soie noire, ses yeux d'acier scannant immédiatement mon état. Elle voit mes cheveux en bataille, mon rouge à lèvres étalé, et surtout, elle sent. Elle a toujours eu ce flair de prédatrice. L'odeur de Julian imprègne mes vêtements, ma peau, mon entrejambe.

— Tu pues, murmure-t-elle, sa voix est un rasoir qui me tranche la gorge.

— Je sais, je lâche dans un sanglot étouffé. J'ai essayé. J'ai essayé de te fuir dans le lit d'un autre. Je voulais qu'il t'efface.

Elle esquisse un sourire cruel et m'attrape violemment par les cheveux pour me

traîner à l'intérieur. Elle claque la porte derrière moi. Sans un mot, elle me plaque contre le battant froid. Ses mains descendent, brutales, et déboutonnent mon pantalon. Elle l'abaisse d'un coup sec, me laissant les jambes nues dans l'entrée.

Elle plonge deux doigts dans ma culotte trempée et les ressort, souillés du foudre de Julian mélangé à mon propre désir acide. Elle les porte à son nez, ses narines frémissant de dégoût et de rage.

— C'est ça que tu voulais ? Ce déchet ? Elle me regarde avec un mépris qui me fait jouir d'avance. Tu penses que je vais te pardonner d'avoir laissé ce chien te marquer ?

— Détruis-moi, Clara. S'il te plaît. Finis-en.

Elle ne se fait pas prier. Elle me retourne sans ménagement, m'écrasant le visage contre le bois de la porte. Je sens ses mains écarter mes fesses avec une force sauvage. Elle est sèche, elle ne veut pas me faire de cadeau. Elle attrape un godemichet en verre sur la console de l'entrée — elle savait que je viendrais, elle l'avait préparé — et l'enfonce d'un coup sec, sans lubrifiant, dans ma chatte encore irritée par Julian.

— Ah ! je hurle, le corps arqué par la douleur et l'extase.

— Tais-toi. Tu vas le sentir passer, chaque millimètre de ton infidélité.

Elle bouge l'objet avec une violence méthodique, cherchant à râper les parois de mon vagin pour en chasser la trace de l'autre. C'est brut, c'est mécanique, c'est pornographique. Je sens mon sexe gonfler, mes lèvres se gorger de sang. Le contraste entre le froid du verre et la chaleur fiévreuse de mon corps me rend folle.

Elle retire le verre et, d'un geste fluide, elle baisse sa propre culotte. Elle n'a pas besoin de préliminaires. Elle attrape ma main et la guide vers son clitoris déjà dur,

m'obligeant à sentir sa propre impatience. Puis, elle me force à me mettre à quatre pattes sur le parquet froid du couloir.

— Lèche-le, ordonne-t-elle en désignant le foudre qui perle encore de moi. Lèche-toi. Nettoie-toi pour moi.

Je m'exécute, l'humiliation agissant comme un détonateur. Je passe ma langue sur mes propres doigts, goûtant l'amertume du sperme de Julian, l'avalant comme un calice de honte. Clara me regarde, une main serrée sur ma nuque, l'autre s'enfonçant dans son propre sexe.

Elle me relève brusquement et me jette sur le canapé du salon. Elle chevauche mon visage, m'étouffant presque avec sa chatte trempée qui sent le musc et l'autorité. Je la lèche avec une faim de louve, mes doigts s'enfonçant dans sa chair, cherchant à la posséder, à me faire pardonner par la bouche. Elle gémit, un son rauque, guttural, alors qu'elle me broie le nez contre son pubis.

Puis, elle descend. Elle attrape une sangle, m'attache les poignets au dossier du canapé. Je suis offerte, béante, brisée. Elle prend une bouteille de champagne ouverte sur la table et en verse le liquide glacé directement sur ma chatte. Le gaz carbonique pique ma chair à vif, me faisant tressauter de spasmes incontrôlables.

— Tu es à moi, dit-elle en enfonçant son poing entier dans mon antre.

Je sens mes tissus se déchirer presque sous la pression. C'est trop, c'est énorme, c'est parfait. Elle ramone mon intérieur avec une fureur vengeresse, ses phalanges percutant mon col de l'utérus. Je hurle son nom, les larmes inondant mes tempes. Je vois des étoiles, mon cerveau s'éteint, laissant place à la bête.

— Dis-le ! hurle-t-elle en accélérant le mouvement, le bruit de succion de son poing dans ma chatte noyée de champagne et de cyprine résonnant dans la pièce vide.

— Je suis ta chienne ! Clara, je t'en supplie ! Tue-moi !

L'orgasme me frappe comme un accident de voiture. Mon corps se rigidifie, mes muscles vaginaux se serrent sur son poing dans une étreinte désespérée. Je décharge des vagues de liquide qui giclent sur le cuir du canapé, sur son bras, partout. C'est une agonie de plaisir, une mort miniature.

Elle retire sa main d'un coup, me laissant vide, béante et tremblante. Elle se laisse tomber sur moi, son poids m'écrasant, son visage niché dans mon cou.

— Ne recommence jamais, murmure-t-elle contre ma peau. La prochaine fois, je ne te ramènerai pas.

Je ferme les yeux, le souffle court, sentant enfin le calme revenir. La douleur est ma seule paix. Julian est un souvenir flou, une tache effacée par la fureur de Clara. Je suis chez moi. Je suis en enfer, et c'est le seul endroit où je veux être.

Le chapitre de ma fuite est clos. Je n'ai nulle part où aller. Je n'ai plus d'âme, plus de fierté. Je n'ai plus qu'elle.

# Chapitre 15

## La Confrontation Finale

La pluie de Tokyo n'est pas une simple averse ; c'est un linceul liquide qui noie les néons et brouille les frontières entre la réalité et le cauchemar. Du haut de mon bureau en verre trempé, au cinquantième étage de la tour Arasaka, j'observe les gouttes s'écraser comme des larmes sur la vitre. Je suis Kim, l'ingénieure prodige qui peut démanteler un pare-feu en trois minutes, mais ce soir, mon propre système interne est en train de s'effondrer.

Ma main tremble légèrement alors que je ferme mon ordinateur. En bas, dans les entrailles de la ville, l'Éclipse m'attend. C'est là que je deviens « K », la maîtresse absolue, celle qui ne demande jamais et qui prend tout. Mais l'image d'Elena reste gravée derrière mes paupières. Cette femme n'est pas une subordonnée, elle est une anomalie. Son calme m'insulte. Son aura de contrôle silencieux est un défi à mon hégémonie.

Je quitte le bureau, traversant les couloirs aseptisés. Sous ma jupe crayon en cuir, je sens déjà la morsure de mon propre désir. Ma chatte est une plaie ouverte, une fente brûlante qui réclame du sang ou du foutre. Je descends dans le parking souterrain, là où l'humidité sature l'air.

Elle est là.

Elena est appuyée contre ma voiture, une silhouette sombre sous la lumière crue des néons vacillants. Elle ne porte pas de manteau. Sa chemise en soie blanche est trempée par la pluie latérale qui s'engouffre dans le garage, collant à ses seins, révélant la pointe sombre de ses tétons durcis par le froid. Elle ne bouge pas. Elle me

regarde simplement avec cette putain d'assurance qui me donne envie de la gifler ou de l'égorger.

— Tu es en retard, Kim, dit-elle d'une voix basse, dénuée de peur.

Je m'approche d'elle, mes talons claquant sur le béton mouillé avec une précision militaire. Je m'arrête à quelques centimètres de son visage. L'odeur de la pluie se mêle à son parfum, quelque chose d'organique et de capiteux qui me monte directement au cerveau. Ma colère est une érection mentale.

— Je ne suis jamais en retard, Elena. Je te faisais attendre. C'est ma seule façon de te rappeler qui tient la laisse ici.

Je tends la main et saisis violemment sa mâchoire. Ma poigne est brutale, mes doigts s'enfonçant dans sa chair tendre. Elle ne cille pas. Ses yeux sombres plongent dans les miens, y cherchant les fissures de mon armure.

— Tes jeux de contrôle ne marchent pas sur moi, murmure-t-elle, ses lèvres à peine à un centimètre des miennes. Tu essaies de compenser le vide en toi avec de la technique et du cuir, mais sous tout ça, tu es aussi affamée que n'importe quelle chienne en chaleur.

La gifle part toute seule. Un claquement sec qui résonne dans le silence du parking. Sa tête bascule sur le côté, mais elle revient immédiatement vers moi, un filet de sang perlant au coin de sa lèvre. Elle sourit. C'est un sourire carnassier, une invitation au désastre.

— C'est tout ce que tu as ? me provoque-t-elle.

Je sens mon sang bouillir. Je l'attrape par les cheveux, tirant sa tête en arrière pour exposer sa gorge. Je plaque mon corps contre le sien. Elle est brûlante malgré la

pluie. Ma main libre descend le long de ses hanches, remontant sa jupe pour trouver la chaleur de son entrecuisse. Elle ne porte rien en dessous. Mes doigts s'enfoncent directement dans sa fente, rencontrant une inondation. Elle est déjà trempée, un jus épais et chaud qui glisse sur mes phalanges.

— Tu parles beaucoup pour une fille qui mouille sa culotte au premier regard, je siffle contre son oreille.

Je fourre deux doigts en elle, d'un coup sec, sans préliminaires. Elle lâche un gémissement étouffé, ses muscles vaginaux se contractant violemment autour de ma main. C'est serré, moite, une étreinte de chair qui me rend dingue. Je retire mes doigts et les porte à ma bouche, léchant son goût — un mélange de sel et de luxure pure — sans la quitter des yeux.

— Viens, je dis d'une voix rauque. On descend.

Je la traîne vers l'ascenseur privé qui mène aux sous-sols de l'Éclipse. Dans la cabine tapissée de velours rouge, l'air devient irrespirable. Je n'attends pas que les portes se ferment. Je la plaque contre la paroi en miroir. Je commence à déboutonner mon pantalon de cuir. Dans mon sac de sport que je porte à l'épaule, le poids de mon harnais en silicone noir me rassure. Trente centimètres de puissance brute que je m'apprête à lui enfoncer dans le corps jusqu'à ce qu'elle oublie son propre nom.

— Je vais te briser, Elena, je grogne en sortant l'accessoire. Je vais te marquer si profondément que tu ne pourras plus jamais marcher sans te souvenir de ce que ça fait d'être possédée par moi.

Elle me regarde fixer le gode-ceinture sur mes hanches, ses yeux fixés sur la tige monstrueuse, sombre et nervurée, qui pointe vers elle. Sa respiration s'accélère. Je vois son clitoris palpiter entre ses lèvres charnues, une petite perle rouge gonflée de sang qui appelle le supplice.

— Fais-le, Kim, répond-elle avec une autorité qui me glace le sang. Montre-moi la vérité derrière tes masques. Montre-moi à quel point tu as besoin de me détruire pour te sentir exister.

Je saisis le gode à pleine main, le branlant d'un mouvement sec avant de l'enduire de lubrifiant siliconé. Le bruit de la friction est obscène dans l'ascenseur. Je pose la pointe contre son entrée béante, sentant la chaleur qui s'en dégage. La tension est à son comble. C'est le début de la fin de nous deux.

Je plaque brutalement le bout arrondi du godemichet contre son clitoris. Elle sursaute, un gémissement étranglé s'échappant de sa gorge alors que la silicone froide et glissante vient heurter sa chair brûlante. Je ne la pénètre pas encore. Je veux qu'elle sente le poids de ce que je m'appête à lui infliger. Je veux qu'elle voie l'énormité de cette queue artificielle, noire et luisante sous les néons blafards de l'ascenseur, qui s'appête à déchirer son silence.

— Tu veux la vérité, Elena ? je murmure, ma voix n'étant plus qu'un grognement rauque. La vérité, c'est que je déteste à quel point tu me possèdes. Je déteste que chaque centimètre de ta peau m'appartienne plus que ma propre vie.

D'une main ferme, je saisis sa hanche, enfonçant mes doigts dans sa chair tendre, laissant déjà des marques rouges qui virent au violet. De l'autre, je guide le gode-ceinture, le faisant glisser lentement le long de sa fente trempée. Le lubrifiant se mélange à son propre jus, créant un bruit de succion écœurant, délicieusement obscène. Je vois ses lèvres vaginales s'écarter, révélant l'intérieur rose et palpitant de sa chatte qui se gonfle à chaque inspiration.

— Regarde-moi, ordonné-je.

Elle lève ses yeux embrumés de larmes et de désir vers moi. Je pousse d'un coup sec.

Juste le gland. La silicone force l'entrée, étirant les parois de son con avec une violence nécessaire. Elena rejette la tête en arrière, les muscles de son cou tendus à rompre. Ses parois se contractent, essayant de rejeter l'intrus tout en l'aspirant avec une avidité désespérée.

— C'est... c'est trop gros, Kim... halète-t-elle, ses mains griffant les parois en inox de la cabine.

— C'est exactement ce qu'il te faut pour arrêter de mentir, je réplique en poussant un peu plus.

Je sens la résistance de ses muscles. Je sens l'anneau de sa chair s'étirer à la limite de la déchirure. Je prends mon temps, savourant la vision de ce cylindre de plastique sombre qui disparaît pouce par pouce dans son corps. La peau de son entrejambe est tendue, luisante de mouille et de lubrifiant. Je lâche sa hanche pour attraper sa mâchoire, l'obligeant à me fixer pendant que je finis l'insertion.

D'un coup de rein violent, j'enfonce le reste de la tige. La base du gode percute son pubis avec un claquement sourd qui résonne dans l'espace clos. Elena pousse un cri qui se transforme en un long sanglot de plaisir pur et de douleur. Elle est pleine. Complètement dilatée. Je sens à travers le harnais la pression immense qu'elle exerce sur l'accessoire. Sa chatte est un étau de chaleur qui bat au rythme de son cœur.

— Voilà ta vérité, Elena. Tu es ouverte, tu es vulnérable, et tu es à moi.

Je commence à bouger. Un mouvement lent, tortueux. Je retire le gode presque entièrement, jusqu'à ce que seule la pointe reste nichée entre ses lèvres, avant de le renfoncer d'un coup de butoir sauvage. Je veux la briser de l'intérieur. À chaque va-et-vient, le bruit de nos corps qui s'entrechoquent devient plus gras, plus sale. Le lubrifiant gicle sur mes cuisses, sur ses fesses. L'odeur de la silicone et celle, plus entêtante, de son excitation sexuelle remplissent l'ascenseur, rendant l'air irrespirable.

— Plus vite... gémit-elle, ses jambes flageolantes manquant de se dérober. Kim, putain, détruis-moi... enfonce-le jusqu'au fond de mes tripes !

Je réponds à son appel par une accélération brutale. Je ne suis plus une femme en train de faire l'amour, je suis une machine animée par une rage sourde et un amour dévastateur. Je martèle son con sans aucune pitié. La tige nervurée frotte contre son point G, je le sais, car ses yeux se révulsent et ses doigts se crispent sur mes épaules, ses ongles s'enfonçant dans ma peau à travers mes vêtements trempés par la pluie.

Le rythme est frénétique. Je la baiserais à travers le sol si je le pouvais. Ma respiration est courte, saccadée. Je vois les fluides s'écouler le long de ses cuisses, un mélange de cyprine et de lubrifiant qui goutte sur le métal froid. Chaque coup de rein est une insulte à notre passé, chaque pénétration est une promesse pour un futur que nous n'aurons peut-être jamais.

— Tu sens ça ? je crie presque, alors que je la plaque contre le miroir de la cabine. Tu sens comme je te prends ? Il n'y a plus de place pour les secrets ici, Elena. Juste la sensation de cette bite qui te déchire et l'odeur de ton propre foutre !

Elle ne répond plus par des mots, seulement par des cris rauques, des râles qui déchirent le silence entre les étages. Son clitoris est malmené par la base du gode à chaque impact, rouge vif, exultant. Je sens que je la perds, qu'elle bascule dans cette zone d'ombre où la douleur n'est plus qu'un vecteur de jouissance extrême. Je ne m'arrête pas. Je frappe plus fort, plus profondément, cherchant à atteindre cette part d'elle qu'elle me cache encore, cette vérité brute que seule la violence de l'orgasme pourra libérer.

Ses parois internes m'étouffent, se convulsent autour du plastique. On approche du point de non-retour. La sueur perle sur mon front, se mélangeant aux gouttes de pluie restantes. Je suis possédée par le rythme, par la vision de son corps qui se tord sous

mes assauts, par la saleté de cet acte qui est la seule chose pure qu'il nous reste.

Je saisis ses deux seins, les écrasant dans mes paumes pendant que je continue de la pilonner avec une régularité de métronome. Elle est au bord du gouffre, je le vois à la manière dont ses hanches se soulèvent pour m'offrir encore plus de profondeur, cherchant à se faire empaler toujours plus loin.

— Kim... Kim... s'il te plaît...

— Dis-le, Elena. Dis ce que tu veux vraiment !

Je ralentis brusquement le mouvement, la laissant suspendue au-dessus de l'abîme, le gode enfoncé à mi-chemin, vibrant de la tension de son propre corps qui réclame la suite. Ses muscles vaginaux se serrent désespérément sur la silicone, la suppliant de revenir combler le vide. Elle me regarde, les lèvres tremblantes, son visage décomposé par l'intensité de ce que je lui fais subir. C'est ici que tout va basculer.

Ses yeux sont des puits de détresse, des orbes sombres noyés de larmes et de pluie qui se mélangent sur ses joues blêmes. Je sens son cœur battre jusque dans la base de mon sexe artificiel, une pulsation frénétique qui résonne contre mon pubis. Elle est là, ouverte, brisée, offerte sur l'autel de notre haine mutuelle et de cet amour qui nous ronge comme de l'acide.

— Dis-le, Elena. Si tu ne le dis pas, je me retire. Maintenant.

Je commence à reculer lentement, sentant les parois de sa chatte s'agripper à la silicone avec une force de naufragée. Le bruit de succion est obscène dans le silence saturé d'humidité de la pièce. Sa chair est brûlante, si gonflée de sang qu'elle semble vouloir dévorer l'intrus qui la déchire.

— Non ! crie-t-elle, ses doigts s'ancrant dans mes cuisses, ses ongles s'enfonçant dans

ma peau jusqu'au sang. Ne pars pas... putain, Kim, ne me laisse pas comme ça !

— Alors parle. Qu'est-ce que tu es pour moi ? Qu'est-ce qu'on est en train de faire ?

Elle rejette la tête en arrière, un spasme secouant tout son torse. Ses seins, que je tiens toujours fermement, pointent vers le plafond, les mamelons durcis par le froid et l'excitation brutale.

— Je suis ta chienne ! hurle-t-elle enfin, la voix brisée par un sanglot. Je suis à toi... Détruis-moi, mais remplis-moi ! Je veux que tu me baises jusqu'à ce que j'oublie mon nom ! Je veux sentir ta haine au fond de mes tripes ! S'il te plaît... enfonce-le... tue-moi avec ça !

L'aveu me frappe comme une décharge électrique. Ma propre rage explose, se muant en une pulsion de possession totale. Je ne suis plus un être humain, je suis un instrument de supplice et de plaisir. Je saisis ses hanches, mes doigts s'enfonçant dans sa chair tendre, et je donne un coup de rein d'une violence inouïe.

La silicone percute son col avec un bruit sourd, un choc qui lui arrache un cri inhumain. Je ne m'arrête pas. Je commence un pilonnage sauvage, sans rythme autre que celui de ma propre fureur. Chaque assaut est une insulte, chaque va-et-vient est une vérité qu'on ne peut plus taire. Sa chatte est devenue une fournaise, lubrifiée par un mélange de cyprine abondante et de gouttes de pluie qui ont glissé le long de nos corps.

\*Slap. Slap. Slap.\*

Le bruit de mon pubis qui s'écrase contre le sien ponctue le carnage. Je vois ses yeux se révolter, ne laissant paraître que le blanc, tandis que sa bouche reste grande ouverte, cherchant un air qui se refuse à elle. Je la prends avec une cruauté nécessaire, cherchant à atteindre cette zone de douleur où le plaisir devient une agonie.

— Regarde-moi ! ordonné-je entre deux souffles courts. Regarde ce que tu aimes tant !

Je retire le gode presque entièrement, laissant juste la pointe caresser l'entrée de son antre béant et rougi, avant de le renvoyer d'un coup sec jusqu'à la garde. Elle se cambre tellement que son dos forme un arc de cercle parfait, ses muscles tendus à rompre.

— Je... je jouis... Kim... je vais crever...

Sa chatte commence à convulser autour du membre de plastique, des contractions électriques qui me font presque défaillir malgré l'absence de nerfs dans l'objet. C'est l'intensité de son plaisir qui me possède. Je sens la chaleur monter en moi, cette pression insoutenable au creux de mon ventre. Je lâche ses seins pour encercler son cou, non pas pour l'étouffer, mais pour l'ancrer dans la réalité de cet instant.

— Meurs alors, murmuré-je contre ses lèvres, ma voix n'étant plus qu'un grognement animal. Meurs en moi.

Je redouble de vitesse. Mes reins sont des pistons d'acier. Je la laboure, je la défonce, je cherche à marquer son âme à travers son sexe. L'odeur de la sueur, du sexe et de la pluie est entêtante, une drogue qui m'embrume le cerveau. Elena est en train de se liquéfier sous moi. Ses parois vaginales se serrent par vagues successives, expulsant des jets de mouille brûlante qui coulent le long de mes cuisses.

Puis, le point de non-retour.

Elle lâche un hurlement qui se perd dans le tonnerre au-dehors, un son guttural qui semble sortir du plus profond de ses entrailles. Son corps entier est secoué de tremblements sismiques. Au même moment, je sens l'orgasme me faucher, une

explosion de lumière blanche qui me déchire les sens. Je m'effondre sur elle, poussant un dernier coup de rein désespéré, enfonçant le gode au maximum de ce qu'elle peut recevoir, alors que mon propre plaisir me fait hurler de douleur.

Pendant de longues secondes, le monde s'arrête. Il n'y a plus que le bruit de nos respirations hachées, le martèlement de la pluie sur le toit et la sensation de nos peaux collées par la sueur et les fluides.

Je reste là, enfouie en elle, sentant son sexe palpiter encore de spasmes résiduels autour de la silicone. Son visage est tourné sur le côté, ses cheveux collés à ses tempes, ses yeux clos. Elle pleure. De vraies larmes, silencieuses, qui tracent des sillons clairs sur sa peau souillée.

Je retire lentement le membre de son corps. Le vide qu'il laisse semble la faire gémir de tristesse. Sa chatte reste ouverte, béante, exsudant le mélange de nos excès sur les draps trempés. Je me détache du harnais d'un geste brusque et je le jette au sol. Il rebondit avec un bruit mat, un objet inanimé qui vient de porter tout le poids de notre déchéance.

Je m'allonge à côté d'elle, le corps vide, l'esprit en lambeaux. Le silence qui s'installe est plus lourd que toutes les disputes. Nous sommes deux épaves après la tempête, liées par la honte et par cette jouissance qui n'a rien résolu, mais qui a tout mis à nu.

— On est foutues, pas vrai ? murmure-t-elle, la voix éteinte.

Je fixe le plafond, sentant le froid de la pièce reprendre ses droits sur nos corps brûlants.

— On n'a jamais été rien d'autre, Elena.

Je me tourne vers elle, et dans le demi-jour de la chambre, je vois sa main chercher la

mienne. Nos doigts s'entrelacent, poisseux de nous-mêmes. On a enfin atteint la vérité. Elle est sale, elle est brute, elle sent le sexe et les larmes. Et c'est la seule chose pure qui nous reste.

# Chapitre 16

## L'Union des Contrastes

Le silence dans l'appartement est une lame de rasoir qui s'enfonce dans ma chair. Tokyo, derrière la baie vitrée, n'est qu'une traînée de néons acides, un magma de bleu électrique et de rose violent qui vient lécher les murs de ma chambre. Mais ici, entre ces quatre murs de béton brut, l'air est saturé d'une odeur de soufre et d'intimité dévastée. L'odeur de la cyprine qui a séché sur mes cuisses, celle de la sueur qui perle encore au creux de mes reins, et ce parfum entêtant de latex qui émane du godemichet de trente centimètres jeté au sol.

Je suis allongée sur le dos, les bras en croix, fixant les ombres qui dansent au plafond. Ma respiration est courte, saccadée. Chaque inspiration me brûle les poumons. À côté de moi, Elena est une ombre immobile, mais je sens sa chaleur rayonner contre mon flanc, une onde de choc persistante. Le lien qui nous unit en ce moment n'est plus celui de la maîtresse et de son esclave. C'est quelque chose de bien plus terrifiant : une égalité parfaite dans le désastre.

Je tourne lentement la tête vers elle. Ses cheveux bruns sont collés à ses tempes, ses lèvres sont gonflées, mordues jusqu'au sang par l'intensité des derniers assauts. Elle ne pleure plus, mais ses yeux sont noyés d'une lucidité brutale.

— Regarde-nous, Kim, souffle-t-elle.

Sa main glisse sur le drap trempé. Elle ne cherche pas à me caresser, elle cherche à s'ancrer. Ses doigts, fins et autoritaires malgré sa position, viennent s'entrelacer aux miens. Le contact est électrique. Ma peau me semble trop étroite, comme si mon sang bouillait sous l'effet de sa simple présence.

— On est au-delà du pardon, je réponds d'une voix que je ne reconnais pas. C'est rauque, brisé.

Je me redresse sur un coude, ignorant la douleur qui irradie de mon bassin. Le contraste entre mon rôle de jour — l'ingénieure froide, celle qui code le futur dans des bureaux aseptisés — et cette version de moi, éparpillée sur des draps souillés, me donne le vertige. Je plonge mes yeux dans les siens. Elena ne baisse pas le regard. Son calme habituel, cette aura de contrôle qui m'a rendue folle dès notre première rencontre, est toujours là, tapi sous les ecchymoses et la fatigue.

— Tu penses que c'est fini ? demande-t-elle. Tu penses que rejeter ce morceau de plastique au sol suffit à reprendre le dessus ?

Ses mots me frappent comme un fouet. Elle sait. Elle lit en moi comme dans un code source mal protégé. Elle sait que sans mon armure de cuir et mes accessoires, je ne suis qu'un nerf à vif.

— Je n'ai plus besoin de rien pour te briser, Elena.

C'est un mensonge, et nous le savons toutes les deux. Je rampe vers elle, mes genoux s'enfonçant dans le matelas mouillé. Je surplombe son corps magnifique, parsemé de marques rouges, témoignages de ma fureur passée. Je pose ma main sur son entrejambe, là où la chair est la plus tendre, la plus exposée. Elle est encore béante, palpitante. Le mélange de nos fluides brille sur sa peau sous la lumière crue de la ville.

Je sens mes doigts s'enfoncer dans son humidité chaude. Elle lâche un soupir étranglé, ses hanches se soulevant instinctivement pour rencontrer ma paume. C'est de la pure physiologie, une réponse animale à une agression désirée.

— Regarde-moi, j'ordonne, ma voix regagnant cette autorité froide qui me sert de bouclier.

Elle obéit. Ses yeux sont des abîmes. Je glisse un doigt, puis deux, dans sa chatte dévastée. Elle est si large, si offerte après ce que je lui ai fait subir. Je sens les parois de son sexe se contracter autour de mes phalanges, une succion désespérée, affamée.

— Tu es à moi, Elena. Pas parce que je te domine. Mais parce que tu es la seule à voir la saleté qui est en moi, et que tu en redemandes.

Je commence un mouvement de va-et-vient lent, cruellement lent. Je veux sentir chaque pli de sa chair, chaque frisson qui parcourt son corps. Ma main libre vient saisir sa gorge, non pas pour l'étouffer, mais pour sentir le battement de son cœur, ce tambour de guerre qui s'accélère.

— Utilise tes doigts, Kim, halète-t-elle, sa tête basculant en arrière. Arrête de faire semblant de contrôler quoi que ce soit. Enfonce-les jusqu'à ce que tu sentes mon âme.

La provocation est de trop. Le barrage cède. Je ne suis plus l'ingénieure, je ne suis plus la maîtresse de L'Éclipse. Je suis une femme vide qui cherche à se remplir de la douleur et du plaisir d'une autre. Je brusque le mouvement, mes doigts s'enfonçant avec brutalité, cherchant le fond de son intimité alors que mon pouce vient écraser son clitoris gorgé de sang avec une force sauvage.

Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, ce "clac" humide et sale, résonne dans la pièce silencieuse. Elena se cambre, ses ongles s'enfonçant dans mes avant-bras, labourant ma peau. Elle ne crie pas, elle rugit, un son qui vient du plus profond de ses entrailles.

C'est le début de la fin. La chute libre. Et alors que je sens son excitation monter, je me rends compte que je suis tout aussi mouillée qu'elle, que mon propre sexe brûle

d'un besoin que nul accessoire n'a jamais pu combler. L'union des contrastes ne fait que commencer, et elle va nous consumer toutes les deux.

Je ne retire pas mes doigts. Au contraire, je les ancre en elle comme si je voulais m'approprier ses organes, marquer son col de mon empreinte indélébile. Le son est obscène, un brassage de fluides épais qui sature l'air entre nous. Ma main est couverte de sa mouille, une substance chaude et filante qui remonte jusqu'à mon poignet. Je sens chaque contraction de son vagin, ces vagues de muscles affolés qui tentent d'expulser l'intrusion tout en la réclamant avec une faim dévorante.

— Tu voulais mon âme, Elena ? murmuré-je contre sa lèvre inférieure que je mords jusqu'au sang. La voilà. Elle est au bout de mes doigts, elle est dans cette odeur de sexe et de sueur qui nous étouffe.

Je retire brusquement ma main, la faisant gémir de frustration, un cri rauque qui se brise dans sa gorge. Je ne lui laisse pas le temps de respirer. Je la saisis par la nuque, forçant sa tête en arrière pour exposer la ligne tendue de sa gorge, et je plaque mon visage contre son entrejambe. L'odeur est sauvage, capiteuse. C'est l'odeur de la reddition.

Ses lèvres charnues sont gorgées de sang, d'un rouge sombre, presque violet. Son clitoris dépasse de son capuchon, dur comme une perle de verre, vibrant de chaque battement de son cœur. Sans une once de douceur, je darde ma langue sur lui, un coup sec, direct. Elle sursaute, son bassin venant percuter mon visage dans un réflexe de survie.

— Reste immobile, ordonné-je, ma voix n'étant plus qu'un grognement inhumain.

Je l'ouvre avec mes pouces, écartant ses grandes lèvres pour révéler l'intimité rose et béante, luisante de cyprine. Je plonge ma langue à l'intérieur, cherchant le goût de son excitation, cette saveur métallique et sucrée qui me monte à la tête comme une

drogue dure. C'est dégoûtant de perfection. Je lèche les parois, je nettoie les plis, je me saoule de son jus qui coule sur mon menton, trempant le col de ma chemise de luxe.

Elena a les mains crispées dans mes cheveux, elle tire, elle cherche un appui, ses cuisses tremblent de spasmes incontrôlables.

— Plus fort... putain, plus fort, supplie-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle haché.

Je ne l'écoute pas. Je ralentis. Je veux qu'elle agonise à la frontière de l'orgasme. Je saisis son clitoris entre mes dents, juste assez pour qu'elle sente la menace, et je l'aspire avec une force qui la fait hurler mon nom. Mon pouce, pendant ce temps, vient chercher son anus, massant le cercle de muscle tendu avant de s'y enfoncer d'une phalange, avec une brutalité calculée.

Le contraste est total. La chaleur humide de son vagin contre ma langue, et la pression ferme, sèche, à l'arrière. Elle se cambre tellement que seuls ses talons et ses épaules touchent encore le sol. Elle est une corde d'arc prête à rompre.

— Regarde-moi, Elena.

Je me redresse, mes lèvres brillantes de ses fluides, une traînée de foutre féminin descendant le long de mon cou. Ses yeux sont révulsés, ses pupilles dilatées à l'extrême, ne laissant qu'un mince anneau d'iris. Elle n'est plus la femme provocatrice de tout à l'heure. Elle est une bête en rut, dépouillée de toute dignité, et c'est exactement ce dont j'ai besoin.

Je saisis sa main, je force ses doigts dans ma propre bouche pour qu'elle goûte ce qu'elle a produit, puis je guide sa main vers mon propre entrejambe. Mon pantalon de tailleur est trempé, le tissu colle à ma peau, délimitant la fente brûlante qui me

torture.

— Tu sens ça ? Je suis en train de me noyer dans ton souvenir, craché-je.

D'un geste sec, j'ouvre ma braguette, libérant la pression. Je ne porte rien en dessous. L'air frais sur ma vulve me fait frissonner, mais la chaleur qui émane d'Elena est un brasier. Je prends sa main et je la plaque contre moi, mes lèvres s'écrasant contre les siennes. Ses doigts sont longs, experts, ils s'insèrent immédiatement dans ma chair ouverte. Elle n'est pas tendre. Elle entre en moi avec une violence qui me fait voir des étoiles, ses ongles griffant les parois de mon vagin alors qu'elle cherche mon point G avec une précision chirurgicale.

— Tu voulais l'égalité ? halète-t-elle entre deux baisers dévorants. La voilà, ta putain d'égalité. On crève toutes les deux de la même envie.

Elle enfonce deux doigts, puis trois, dilatant mon entrée avec une force qui me fait cambrer le dos. Je sens mes propres sécrétions se mélanger aux siennes sur sa peau. C'est un chaos de fluides, de bruits de succion et de gémissements étouffés. Ma tête retombe en arrière, je m'appuie sur mes mains, offrant mon corps à ses assauts.

Elle ne s'arrête pas. Elle me martèle, son poignet bougeant dans une cadence effrénée, faisant claquer sa paume contre mon clitoris à chaque va-et-vient. Le plaisir est une lame de rasoir qui découpe ma conscience. Je sens mon utérus se contracter, se préparer à l'explosion, mais elle sait exactement comment me tenir au bord du gouffre sans me laisser tomber.

Je saisis ses épaules, mes doigts s'enfonçant dans ses muscles. Je la tire vers le haut, nos visages à quelques centimètres. Je vois la sueur perler sur son front, l'éclat de triomphe dans son regard brumeux.

— Ne t'arrête pas, murmuré-je, le souffle court. Détruis-moi. Finis-en avec ce qui

reste de moi.

Elle sourit, un sourire cruel et magnifique, avant de plonger sa main encore plus profondément, tournant son poignet pour écarter mes parois, me forçant à m'ouvrir toujours plus, alors que sa bouche vient capturer un de mes tétons durcis, le broyant entre ses dents. La douleur et le plaisir se confondent en une seule note stridente qui résonne dans tout mon être. Le barrage est sur le point de rompre définitivement, et nous allons être emportées par le courant, ensemble.

Je sens ses dents s'enfoncer plus profondément dans la chair de mon téton, une morsure sauvage qui m'arrache un cri rauque, une plainte qui se perd dans la moiteur de la chambre. La douleur est un éclair blanc qui traverse mon torse, mais elle ne fait qu'attiser le brasier qui dévore mon bas-ventre. À l'intérieur, sa main est un corps étranger, massif, qui réclame tout l'espace. Elle ne se contente plus de bouger ; elle colonise. Ses doigts se replient, ses articulations massives viennent presser mon col de l'utérus avec une brutalité méthodique. Chaque rotation de son poignet m'écarte un peu plus, étire ma chatte jusqu'à la déchirure, jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une plaie ouverte, une offrande sanglante et trempée.

— Regarde-moi, ordonne-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un grognement animal.

Je force mes paupières à s'ouvrir. Ma vision est floue, striée de larmes et de sueur, mais je croise son regard. Ses yeux sont noirs de désir, deux gouffres qui aspirent mon âme. Elle lâche mon sein, laissant une marque violacée et luisante de salive, et remonte pour plaquer sa paume contre ma bouche, étouffant mes râles alors qu'elle accélère le mouvement de sa main en moi. Le bruit est obscène : un martèlement humide, le son de la chair contre la chair, le suction du lubrifiant et de ma propre mouille qui gicle à chaque va-et-vient. Je sens le foudre de mon désir couler le long de ses avant-bras, inonder les draps sous mes fesses.

— Tu es tellement large pour moi, murmure-t-elle contre mon oreille, son souffle

brûlant me faisant frissonner. Tu es une fontaine. Je vais te noyer dans ton propre plaisir.

Elle retire brusquement sa main, me laissant vide un court instant — un vide atroce, insupportable — avant de revenir frapper avec deux doigts tendus, juste là où mon clitoris gonflé, dur comme une pierre, implore grâce. Elle l'écrase sans pitié. Elle le broie entre son pouce et l'os de mon pubis pendant que son autre main s'engouffre de nouveau, cherchant le fond, cherchant la source de mon agonie.

Je cambre les reins si fort que mes talons s'enfoncent dans le matelas. Mes muscles se nouent, se tendent jusqu'à la crampe. Je suis une corde d'arc prête à rompre. L'air me manque. Je griffe ses épaules, mes ongles s'enfoncent dans sa peau, cherchant un ancrage alors que le monde s'effondre.

— S'il te plaît... finit par s'échapper de mes lèvres, une supplique brisée. Maintenant. Détruis-moi maintenant.

Elle sourit, ce sourire de prédateur que j'aime autant que je redoute. Elle enfonce trois doigts, puis quatre, d'un coup sec. Je sens mes parois craquer, mon sexe se dilater au-delà du possible. C'est une agonie divine. Elle commence à pomper, un rythme effréné, ses doigts crochétant mon point G avec une violence qui me fait perdre toute notion de qui je suis. Mon utérus se contracte violemment, des spasmes électriques me parcourent les cuisses.

— Jouis pour moi, chienne. Jouis sur ma main. Je veux te sentir exploser.

C'est le signal. La lame de rasoir s'abat. Le barrage cède dans un fracas sourd.

L'orgasme me percute avec la force d'un train de marchandises. Ce n'est pas une vague, c'est un tsunami. Ma chatte se referme sur ses doigts dans une série de convulsions incontrôlables, des spasmes si puissants que je sens mon corps se

soulever du lit. Je hurle son nom, un cri de bête blessée, alors que des jets de plaisir brûlant giclent contre ses doigts, inondant sa main, son poignet, trempant tout ce qui nous entoure. Ma vision devient noire. Mon cœur rate des battements. Je ne suis plus qu'une série de décharges nerveuses, un amas de chair vibrante et de fluides.

Elle ne s'arrête pas. Elle continue de me travailler, de presser là où ça fait mal, là où c'est trop sensible, prolongeant l'agonie de l'extase jusqu'à ce que mes nerfs soient à vif, jusqu'à ce que chaque contact devienne une torture exquise. Je sanglote, le visage enfoui dans son cou, inhalant l'odeur de sa peau, de notre sexe, de la sueur et de la victoire.

Peu à peu, les secousses se calment. Le silence revient dans la pièce, seulement troublé par nos respirations hachées. Elle retire lentement sa main, et je sens chaque centimètre de sa peau quitter la mienne avec un déchirement. Elle lève sa main devant mes yeux, couverte de mon jus, de ce mélange visqueux et transparent qui brille sous la lumière tamisée. Elle lèche ses doigts un à un, ses yeux fixés dans les miens, marquant son territoire une dernière fois.

Je retombe sur les draps, vidée, anéantie. Mon entrejambe est en feu, une sensation de plénitude douloureuse qui me rappelle que je suis vivante. Elle s'allonge sur moi, son poids m'écrasant délicieusement, ses cheveux mouillés collés à mes joues.

— Tu es à moi, souffle-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un murmure de tendresse cruelle.

Je n'ai pas la force de répondre. Je ferme les yeux, laissant mes larmes couler enfin. Ce n'est pas de la tristesse, c'est le soulagement de la reddition totale. Dans ce lit, dans cette chambre imprégnée de l'odeur de nos corps, la domination et la soumission ont cessé d'exister. Nous sommes deux moitiés d'une même blessure, enfin cicatrisées par la violence de notre amour.

Le chapitre se ferme sur ce silence, sur cette égalité parfaite trouvée dans les décombres de nos désirs. Je suis brisée, oui, mais je n'ai jamais été aussi entière.

# Chapitre 17

## L'Aube Nouvelle

La chambre pue le sexe, une odeur lourde, musquée, qui s'accroche aux parois de ma gorge. C'est un mélange âcre de sueur, de latex, de lubrifiant à base d'eau et de nos fluides entremêlés. Je suis étendue sur le dos, les membres en coton, incapable de bouger le moindre petit doigt. Mes cuisses me brûlent, tremblantes, encore marquées par la tension des crampes qui m'ont foudroyée il y a quelques minutes. Entre mes jambes, c'est un champ de ruines. Ma chatte est congestionnée, palpitante, chaque battement de mon cœur envoyant une décharge de douleur sourde à travers mes lèvres gonflées et mon clitoris à vif.

Elena est toujours là, une masse de chaleur contre mon flanc gauche. Son souffle est court, régulier, venant mourir contre mon cou. Elle ne m'a pas lâchée. Sa main, fine mais d'une poigne qui m'a brisée toute la nuit, repose à plat sur mon ventre, juste au-dessus de mon pubis. Je sens l'humidité de sa paume, la moiteur de notre peau collée l'une à l'autre par la cyprine qui a séché en croûtes brillantes sur mes hanches.

Je tourne lentement la tête vers la table de chevet en métal brossé. Là, gisant comme un sceptre abandonné sur le sol en béton ciré, se trouve mon accessoire. Mon extension de pouvoir. Le gode noir, monstrueux, trente centimètres de silicone dur qui brille sous la faible lueur des néons bleutés de Shinjuku qui filtrent à travers les stores. Il est maculé. Le bout est encore luisant de sa mouille, un mélange de sécrétions transparentes et de sang léger provenant de l'intensité de nos assauts. Je l'ai utilisé pour la marquer, pour lui enfoncer mon autorité jusqu'au fond des entrailles, mais en le regardant maintenant, je ne vois que ma propre défaite. Ce morceau de plastique n'était qu'une armure. Et Elena l'a percée.

— Regarde-le, murmure-t-elle soudain.

Sa voix me fait sursauter. Elle n'est pas endormie. Elle ne l'est jamais vraiment. Elle se redresse sur un coude, ses cheveux noirs retombant en cascade sur ses épaules nues, cachant à peine ses seins dont les tétons sont encore dressés, rougis par mes morsures. Elle attrape l'engin au sol d'un geste fluide, sans une once de dégoût. Elle le soulève, le faisant peser dans sa main. La taille est absurde, presque inhumaine, et pourtant, elle l'a pris. Elle a tout pris.

— Ton contrôle, Kim, dit-elle en faisant glisser ses doigts sur la tige siliconée, récoltant le mélange de foutre synthétique et de nos sécrétions. Tu pensais que ça te protégeait. Tu pensais qu'en m'enculant avec ça, tu gardais une distance.

Elle porte ses doigts à sa bouche et lèche lentement le liquide amer, ses yeux fixés dans les miens. Je frissonne. Mon entrejambe lance violemment. Le souvenir de la sensation de cet engin attaché à ma propre hanche, percutant ses parois, me revient en pleine gueule. J'ai poussé si fort, je voulais l'entendre crier, je voulais qu'elle se brise. Mais c'est moi qui ai craqué quand elle a attrapé ma nuque pour me forcer à regarder le carnage que je créais en elle.

— Approche, ordonne-t-elle.

Ce n'est pas une demande. C'est l'autorité calme, absolue, celle qui ne crie jamais. Je me traîne vers elle sur le drap de soie qui glisse sous ma peau poisseuse. Chaque mouvement est une torture délicieuse. Mes muscles abdominaux sont noués. Elena lâche le gode qui retombe lourdement sur le sol et elle passe ses bras autour de ma taille pour me hisser contre elle. Je sens ses seins s'écraser contre ma poitrine, la pointe de ses mamelons cherchant les miens dans une friction électrique.

Dehors, le ciel de Tokyo commence à virer au gris perle, ce moment précis où le néon perd de sa superbe face à la lumière crue du jour qui vient. L'aube est là. Elle est sale,

elle est réelle. Elle expose les taches sur les draps, les traces de doigts rouges sur mes cuisses, la saleté magnifique de ce que nous avons fait.

Elle descend sa main entre mes jambes. Je gémiss, un son rauque qui déchire ma gorge sèche. Ses doigts s'enfoncent dans ma propre mouille, là où je suis la plus vulnérable. Elle écarte mes lèvres d'un geste brusque, explorant l'ouverture béante de mon sexe. Je sens l'air froid sur ma muqueuse à vif, puis la chaleur de ses doigts qui s'insinuent, un par un.

— Tu es tellement ouverte, souffle-t-elle à mon oreille. On dirait que tu ne te refermeras jamais.

Elle enfonce trois doigts d'un coup, profondément, cherchant mon col. Je cambre le dos, les yeux révoltés, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules. La douleur est fulgurante, une pointe d'acier dans un brasier, mais elle est nécessaire. C'est l'ancrage. Le lubrifiant qui nous recouvre facilite la pénétration, mais la friction reste brute, sans artifice. Elle bouge sa main avec une cadence lente, méthodique, me forçant à ressentir chaque millimètre de ma propre anatomie étirée, conquise.

— L'ingénieure est morte, Kim. La maîtresse de l'Éclipse n'est plus qu'une petite chose qui tremble sous mes doigts.

Je ne peux pas nier. Je ne veux plus nier. Je laisse ma tête retomber contre son épaule, respirant son odeur de femme et de luxure. Les larmes que je retenais depuis des années, depuis ce passé où chaque seconde était une lutte pour ne pas être une victime, coulent enfin. Elles coulent sur son épaule, se mélangeant à la sueur de notre effort.

Le soleil perce enfin l'horizon, une lame de lumière orange qui découpe la chambre en deux. Elle illumine le désordre, la carcasse de mon gode au sol, les bouteilles d'alcool renversées, et nos corps emmêlés. C'est le premier matin du reste de ma vie.

Un matin où je n'ai plus besoin de mon armure de plastique et de codes informatiques. Un matin où je suis, pour la première fois, totalement à la merci de quelqu'un, et c'est la sensation la plus puissante que j'aie jamais connue.

Elle retire ses doigts, les faisant claquer contre ma peau, et les porte à mes lèvres.

— Goûte, me dit-elle. Goûte ce que tu es devenue.

J'ouvre la bouche, j'accueille ses doigts. Le goût est fort, métallique, organique. C'est le goût de ma reddition. C'est le goût de l'aube. Et c'est putain de délicieux.

Je suce ses doigts avec une ferveur qui me surprend, ma langue s'enroulant autour de ses phalanges, récupérant chaque goutte de ma propre essence, de ce jus mélangé à son désir. Le goût est âcre, puissant, c'est le sel de ma peau et le musc de mon sexe qui a enfin abdiqué. Elena me regarde avec une intensité prédatrice, ses yeux sombres dévorant mon visage baigné de larmes et de lumière matinale. Elle ne me laisse pas reprendre mon souffle. Jamais.

Elle se redresse, sa silhouette se découpant contre l'éclat de l'aube. Elle est magnifique, impitoyable. Elle attrape mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête, ses mains comme des menottes de chair.

— Regarde-toi, Kim, murmure-t-elle, sa voix vibrant contre mon oreille. L'ingénieure est morte. Il ne reste que cette petite chatte trempée qui ne demande qu'à être retournée.

Elle lâche mes mains pour saisir mes hanches. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, laissant déjà des marques rouges que je porterai comme des médailles. Elle me bascule sur le ventre, brutalement, mon visage s'écrasant contre l'oreiller humide de ma sueur. Je sens le froid de l'air sur mon dos, puis la chaleur brûlante de son corps qui vient se mouler contre le mien.

— Elena... je...

— Tais-toi. Contente-toi de sentir.

Elle écarte mes fesses d'une main ferme, exposant ma vulnérabilité totale au soleil qui monte. Je sens son souffle chaud entre mes cuisses, puis sa langue. Elle ne fait pas dans la dentelle. Elle lèche d'un trait long et assuré, de mon entrée serrée jusqu'à mon clitoris qui bat comme un cœur affolé. Je pousse un cri étouffé dans l'oreiller, mes doigts griffant les draps froissés. C'est trop. C'est tout ce que j'ai fui : cette perte de contrôle absolue, cette façon qu'elle a de lire dans mon corps comme dans un livre ouvert.

Elle insère deux doigts en moi, d'un coup sec, sans prévenir. Je me cambre, le dos arqué, les muscles de mon cul se contractant autour d'elle. Je suis tellement pleine, tellement offerte. Elle bouge ses doigts avec une régularité mécanique, imitant le va-et-vient d'une machine, mais avec une chaleur humaine qui me dévaste.

— Tu sens comme tu es large pour moi ? Tu sens comme tu m'appelles ? me siffle-t-elle à l'oreille en mordant le lobe. Ton code informatique ne sert à rien ici, Kim. Ici, il n'y a que du foutre, de la sueur et ta peau qui brûle.

Elle retire ses doigts avec un bruit de succion écœurant et délicieux, puis je sens le poids de son corps s'accentuer. Elle attrape à nouveau le gode que j'utilisais plus tôt, cette prothèse de silicone qui me servait de rempart, mais cette fois, c'est elle qui commande l'instrument. Elle le place contre mon ouverture, l'extrémité lubrifiée de mon propre plaisir.

— Tu voulais te vider toute seule ? Elle enfonce l'objet d'un coup de rein puissant. Voilà la réalité, Kim. Je t'appartiens, mais c'est moi qui te brise.

La sensation est colossale. Le plastique dur s'enfonce profondément, heurtant mon col, me forçant à m'ouvrir davantage. Elle ne ralentit pas. Elle commence un pilonnage sauvage, sa main libre s'engouffrant sous mon ventre pour venir triturer mon clitoris gonflé, presque douloureux. Le contraste entre le froid du silicone à l'intérieur et la chaleur de ses doigts à l'extérieur me rend folle.

Je n'ai plus de pensées cohérentes. Je ne suis qu'un amas de nerfs et de sécrétions. Je sens l'humidité couler le long de mes cuisses, s'étaler sur le matelas. Chaque coup de boutoir est une décharge électrique qui remonte le long de ma colonne vertébrale. Je gémis, un son animal, rauque, qui n'a rien à voir avec la femme civilisée que je prétends être la journée.

— Dis-le, ordonne-t-elle en accélérant la cadence, ses hanches claquant contre les miennes dans un bruit de chair contre chair. Dis-moi ce que tu es.

— Je suis... je suis à toi... Elena, s'il te plaît... n'arrête pas... baise-moi encore...

— Je vais te démonter, Kim. Je vais te réduire en miettes jusqu'à ce qu'il ne reste que ce désir pur et sale.

Elle lâche le gode pour revenir à l'essentiel. Elle me retourne à nouveau sur le dos, ses jambes écartant les miennes jusqu'à la limite de la rupture. Elle plonge sa tête entre mes jambes, sa bouche dévorant ma chatte avec une faim de louve. Ses doigts s'enfoncent en moi, explorant chaque recoin, cherchant le point exact qui me fera tout oublier.

Le soleil inonde maintenant la pièce, chaque détail de notre étreinte est exposé, cru, pornographique. Je vois les perles de sueur rouler sur ses épaules, je vois l'éclat de ma mouille sur son menton alors qu'elle lève les yeux vers moi, ses lèvres rouges et luisantes. L'intensité grimpe encore d'un cran. Ce n'est plus seulement du sexe, c'est une exécution. Elle veut m'arracher mon dernier rempart, ma dernière dignité.

Elle attrape mes chevilles et les ramène contre mes épaules, me pliant en deux, m'ouvrant comme une plaie béante. Elle reprend le gode, mais cette fois, elle le guide lentement, vicieusement, jouant avec mes nerfs.

— Tu vas venir, Kim. Tu vas venir si fort que tu oublieras ton propre nom.

Elle commence un mouvement de rotation, lent, tortueux, tandis que son pouce écrase mon bouton de chair avec une précision chirurgicale. Je sens la pression monter, une vague de fond qui part de mes entrailles et menace de tout emmorter. Mon souffle se fait court, saccadé. Mes yeux se révulsent. Je suis au bord du gouffre, suspendue à ses mains, à sa bouche, à sa cruauté salvatrice.

— Regarde-moi ! crie-t-elle.

J'ouvre les yeux, mon regard se noyant dans le sien. Elle est là, le témoin de ma déchéance et de ma renaissance. La tension est insoutenable, le plaisir devient une brûlure, une agonie. Je sens mes muscles pelviens se contracter violemment, prêts à exploser, mais elle s'arrête net, le gode immobile en moi, son pouce cessant tout mouvement.

— Pas encore, murmure-t-elle avec un sourire sadique. On n'a pas fini de souffrir, ma belle.

Elle retire tout d'un coup, me laissant vide, béante, le corps tremblant de frustration. Elle se redresse et s'assoit à califourchon sur ma poitrine, sa propre intimité pressée contre mon menton, m'offrant son odeur, son triomphe.

— Supplie-moi, Kim. Supplie-moi de te finir.

Je fixe son sexe, juste là, à quelques millimètres de mes lèvres. L'odeur d'Elena

m'envahit, un mélange musqué de sueur, de cyprine et de ce parfum de vanille sombre qui lui colle à la peau. Ma langue sort d'elle-même, cherchant désespérément un contact, une goutte de son humidité pour apaiser l'incendie qui me ravage les entrailles. Mon bassin se soulève convulsivement, cherchant un vide qui n'est plus comblé, et la douleur de la frustration est si vive qu'elle me tire des larmes.

— S'il te plaît... Elena... je t'en supplie...

Ma voix n'est qu'un râle brisé. Elle appuie son poids sur mes côtes, m'écrasant un peu plus, savourant mon agonie. Ses doigts s'entremêlent dans mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à la regarder. Ses yeux brillent d'une lueur prédatrice, une cruauté magnifique qui me détruit autant qu'elle me reconstruit.

— Dis-le, Kim. Dis-moi ce que tu es. Dis-moi ce que tu veux que je fasse à ta petite chatte trempée.

— Je suis ta chienne... Elena... Détruis-moi. Finis-moi. Je veux sentir ton gode me déchirer, je veux que tu me satures de toi... s'il te plaît, baise-moi jusqu'à ce que je ne sache plus mon nom !

Elle lâche un petit rire rauque, un son qui me fait frissonner jusqu'à la moelle. Sans un mot de plus, elle glisse de ma poitrine, ses cuisses frottant contre mon ventre, et se repositionne entre mes jambes grandes ouvertes. Je suis béante, offerte, mes lèvres vaginales rouges et gonflées, dégoulinantes d'un jus épais qui s'étale sur les draps froissés.

Elle ne perd pas une seconde. Elle saisit le gode, encore luisant de ma propre mouille, et l'enfonce d'un coup sec, jusqu'à la garde.

— Ahhh !

Le cri s'échappe de ma gorge, sauvage, animal. La sensation de plénitude est si violente que ma vision se trouble de taches noires. Elle commence un va-et-vient brutal, sans aucune pitié. Ce n'est plus de la tendresse, c'est un martèlement, une percussion de chair contre chair. À chaque coup de butoir, le silicone cogne contre mon col, m'envoyant des décharges électriques qui me parcourent l'échine.

Elle ne s'arrête pas là. Pendant qu'elle me défonce avec une régularité de métronome, sa main libre descend vers mon clitoris. Son pouce, rugueux et expert, commence à broyer la petite perle de chair déjà à vif. La double stimulation me propulse instantanément au-delà de la raison. Je sens mes parois vaginales se contracter frénétiquement autour de l'intrus, essayant de l'aspirer, de le broyer.

— Regarde ! regarde comment tu m'encaisses, espèce de traînée ! crie-t-elle par-dessus mes propres gémissements.

Je baisse les yeux et je vois le mouvement de va-et-vient, la peau de mon entrejambe qui claque contre la base du gode, le mélange de lubrifiant et de mes fluides naturels qui gicle à chaque mouvement, créant un bruit de succion écœurant et excitant. Je suis une flaque, une plaie ouverte, et j'adore ça.

La pression monte, insoutenable. Mon ventre se durcit comme de la pierre. Je sens la vague arriver, une déferlante de foutre et de spasmes qui menace de m'anéantir.

— Elena... Elena, je pars... je pars !

— Allez, donne-moi tout, Kim ! Crève pour moi !

Elle accélère encore, ses coups deviennent des impacts sourds qui font trembler tout le lit. Son pouce écrase mon clito avec une force presque douloureuse, et c'est l'étincelle de trop. L'explosion est totale. Mes muscles pelviens se verrouillent dans une crampe monumentale. Je hurle, la tête jetée en arrière, les reins cambrés à s'en

briser les vertèbres. Des jets de cyprine chaude s'échappent de moi, inondant ses doigts, le gode, ses cuisses. Mon corps est secoué de spasmes si violents que j'ai l'impression que mon cœur va lâcher.

Je jouis pendant ce qui semble être une éternité, le visage déformé par un rictus de plaisir pur et de souffrance mêlés. Le noir se fait dans mon esprit. Il n'y a plus d'ingénierie, plus de doutes, plus de passé. Il n'y a que ce feu qui me dévore de l'intérieur.

Elena ne s'arrête pas tout de suite, elle continue de me pilonner alors que je suis en plein spasme, prolongeant l'orgasme jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une masse de chair tremblante, incapable de respirer.

Finalement, elle se retire avec un bruit de succion humide. Je m'effondre sur le matelas, les jambes toujours grandes ouvertes, incapables de se refermer. Je sens le liquide chaud couler le long de mes fesses, se perdre dans les draps souillés de notre sueur et de nos sécrétions. L'odeur du sexe hard et de l'épuisement remplit la chambre.

Le silence retombe, lourd, épais. Seul le bruit de nos respirations hachées vient troubler le calme de la pièce.

Elena s'allonge à côté de moi, son corps brûlant contre le mien. Elle passe un bras sous ma nuque et m'attire contre elle. Sa peau est moite, collante, et je m'y blottis avec une gratitude infinie. Elle dépose un baiser sur mon front trempé.

— Tu vois, murmure-t-elle, sa voix ayant retrouvé une douceur de velours. Il fallait passer par là.

Je tourne la tête vers la fenêtre. À travers les interstices des volets, une première lueur bleutée commence à filtrer. L'aube. Une aube nouvelle.

Le soleil se lève sur une Kim apaisée, vidée de ses démons par la force brute d'un plaisir qui ressemble à une exécution. L'ingénieure et la déesse de la nuit ont enfin trouvé leur équilibre dans ce chaos de fluides et de cris. Je ferme les yeux, bercée par les battements de son cœur, sachant que ce matin n'est pas seulement la fin d'une nuit, mais le début d'une autre vie. Une vie où la douleur et la jouissance ne font plus qu'un, sous le regard souverain d'Elena.

Le silence est d'or, le lit est une épave, et pour la première fois de ma vie, je suis exactement là où je dois être : brisée, souillée, et enfin entière.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Frissons de Silicium : Le Règne de l'Ombre"*

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)